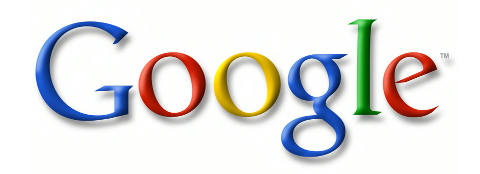



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



L'enfance
de
Victor Hugo

COULOMMIERS
Imprimerie Paul Brodard.

Marie Stéphane Charles

GUSTAVE SIMON

L'enfance
de
Victor Hugo

AVEC

UNE ANALYSE COMPLÈTE ET DES FRAGMENTS D'« *IRTAMÈNE* »
ET DE SES PREMIÈRES POÉSIES INÉDITES

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1904

A PAUL MEURICE

Un livre sur Victor Hugo appartient, par droit de conquête, à l'ami le plus dévoué, au gardien le plus fidèle de cette grande mémoire.

Mais permettez-moi, mon Maître, de l'offrir comme un hommage respectueux et comme un témoignage d'admiration à Paul Meurice, au poète éloquemment inspiré, au délicat romancier, au puissant auteur dramatique, au penseur profond et généreux qui honore les lettres françaises par l'élévation, la vaillance et la noblesse de son talent.

AVANT-PROPOS

Un homme qui a rempli de sa gloire presque tout un siècle ne nous passionne pas seulement par les batailles qu'il a livrées et les victoires qu'il a remportées, il excite encore notre curiosité par ses origines et ses débuts dans la vie, par les impressions premières reçues, les transformations successives opérées par les circonstances et les événements au milieu desquels son esprit s'est développé. Si l'homme est connu, l'enfant reste en général plus ou moins ignoré.

Victor Hugo au contraire est un de ceux dont la vie a été le plus fouillée et le plus racontée, d'abord par lui-même, ensuite par « des témoins de sa vie ». Mais les récits relatifs à son enfance sont épars et pour ainsi dire fragmentaires; ils nous échappent ou ne nous laissent qu'une notion vague, confuse, incomplète.

Nous avons voulu, dans ce volume, réunir, grouper et relier les faits; et si nous avons puisé dans ses œuvres de poète, dans ses poésies, dans ses romans, dans sa correspondance et dans ses livres tous les souvenirs de sa première jeunesse, nous avons tenu cependant à ce que ce volume ne fût pas seulement comme une sorte d'autobiographie, nous avons compulsé les archives de la famille et trouvé nombre de renseignements et de documents inédits qui nous permettent de donner une histoire complète et, nous le souhaitons, définitive de l'enfance du grand poète. Cette histoire nous paraît d'autant plus curieuse et instructive que Victor Hugo a dit lui-même, dans la préface du volume *les Rayons et les Ombres*, que c'était son enfance qui avait fait son esprit ce qu'il était.

C'est grâce à l'affection tendre qui nous lie au petit-fils du poète, à Georges Victor Hugo, que nous avons pu combler les lacunes que les documents publiés jusqu'ici laissaient subsister : nous lui témoignons toute notre reconnaissance.

L'ENFANCE

DE VICTOR HUGO

SA NAISSANCE

Il n'est pas un coin de Paris où on ne rencontre le souvenir de Victor Hugo.

On le retrouve toujours et partout, dans les maisons qu'il habita, dans les monuments qu'il célébra, dans les quartiers qu'il peupla des personnages de ses romans ou des héros de ses livres d'histoire, dans les théâtres où furent représentés ses drames.

Paris est bien sa ville à lui, il l'a raconté, il l'a aimé, il l'a chanté, il l'a glorifié : c'est le Paris des Misérables, le Paris du Coup d'État, le Paris de la Révolution, le Paris de la guerre,

le Paris de l'Ode à la Colonne, le Paris de l'Arc de triomphe, le Paris de Notre-Dame.

Les tours de Notre-Dame étaient l'H de son nom[1].

On pourrait repasser toute sa vie et toute son histoire en parcourant les rues qu'il habita : la rue de Clichy en 1805, la rue Saint-Jacques-du-Haut-Pas en 1808, l'impasse des Feuillantines en 1809, la rue des Vieilles-Tuileries, la rue des Petits-Augustins en 1813, la rue du Cherche-Midi en 1814, la rue de Mézières en 1821, et après la mort de sa mère, la rue du Dragon et la rue du Vieux-Colombier, où il demeura avec son frère Abel.

Il se marie et il s'installe rue du Cherche-Midi en 1822, puis rue de Vaugirard, rue Notre-Dame-des-Champs en 1828, rue Jean-Goujon en 1830, place Royale, aujourd'hui place des Vosges, à la fin de 1832, et jusqu'en 1848; provisoirement ensuite rue de l'Isly. Le coup d'État le surprend rue de la Tour-d'Auvergne.

Puis c'est l'exil, de 1851 à 1870.

1. Aug. Vacquerie.

Il rentre à Paris à la chute de l'Empire et habite chez Paul Meurice, avenue Frochot, puis rue de la Rochefoucauld, rue de Clichy et s'installe en 1878 avenue d'Eylau, aujourd'hui avenue Victor-Hugo, où il meurt en 1885.

Chacune de ces rues rappelle une date de sa glorieuse carrière, raconte une de ses œuvres.

A Besançon, sa ville natale, sa trace est plus fugitive.

Il y passe juste le temps nécessaire pour que son état civil y soit établi.

Était-il de noble lignée? N'avait-il au contraire comme ancêtres que des cultivateurs et des menuisiers? Ceux qui se passionnent pour ces recherches archaïques ont fouillé consciencieusement les archives afin de fixer cette botanique d'arbres généalogiques.

Ils n'auraient peut-être pas mis tant d'ardeur à interroger les vieux parchemins s'ils avaient connu le dédain de Victor Hugo pour ces sortes de controverses. Il s'en est expliqué lui-même dans une lettre écrite en réponse à M. Albert Caise, le 20 mars 1867.

« Personnellement, je n'attache aucune impor-

tance aux questions généalogiques. L'homme est ce qu'il est, il vaut ce qu'il a fait. Hors de là, tout ce qu'on lui ajoute et tout ce qu'on lui ôte est zéro. D'où mon absolu dédain pour les généalogies.

« Il y a dans ma famille un cordonnier et un évêque, des gueux et des monseigneurs.

« C'est un peu l'histoire de tout le monde.

« ... Si j'avais le choix de mes aïeux, j'aimerais mieux avoir pour ancêtre un savetier laborieux qu'un roi fainéant[1]. »

Son père, le général Hugo, étant comte de l'Empire, il avait le droit de porter le titre de vicomte. Y tenait-il? Comme on tient à ces choses, quand on est jeune et qu'on vit à une époque où les titres de noblesse sont non seulement une parure, mais une sorte de passeport dans la société mondaine.

Il naissait dans des circonstances à la fois douloureuses et dramatiques. Douloureuses, car il était petit, chétif, « pas plus long qu'un couteau », disait sa mère, ayant à peine le souffle

1. *Correspondance*, t. II, lettres de l'Exil.

et d'une pâleur à faire craindre qu'il n'eût que quelques jours à vivre; — dramatiques, car de grands événements agitaient alors l'Europe.

Ce siècle avait deux ans. Rome remplaçait Sparte,
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte
Et du premier consul déjà, par maint endroit,
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.
Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit, d'un sang breton et lorrain à la fois,
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix [1].

Il naissait dans une famille militaire, à l'heure où Napoléon promenait ses aigles triomphantes à travers le monde, et son enfance allait s'écouler dans les camps, au bruit des fanfares et du sifflement des balles.

Enfant, sur un tambour ma crèche fut posée;
Dans un casque pour moi l'eau sainte fut puisée;
Un soldat, m'ombrageant d'un belliqueux faisceau,
De quelque vieux lambeau d'une bannière usée
Fit les langes de mon berceau [2].

1. *Feuilles d'automne.*
2. *Odes et Ballades.*

SES PREMIERS SOUVENIRS

C'est donc la vie errante, la vie à l'aventure, la vie réglée par les hasards de la guerre, la vie d'épreuves et de périls : un ordre est donné; le chef de bataillon Hugo doit obéir.

Victor a six semaines à peine, que son père est envoyé de Besançon à Marseille. Craintes. Terreurs. L'enfant si délicat, si frêle, supportera-t-il le voyage? On hésite. Mais le Midi est clément. Et puis Marseille, c'est, au moins pour l'instant, un peu de repos, un peu de sécurité, peut-être une halte dans la carrière tumultueuse du soldat. On part. On arrive; on se rassure. Le voyage s'est bien effectué. Les semaines s'écoulent paisibles. Le commandant remplit fidèlement son devoir.

Cette fidélité cependant ne le garantit pas contre

l'envie. L'envie engendre la calomnie. Il n'a qu'un moyen de se dérober aux rancunes, c'est d'obtenir son changement de brigade. Il envoie sa femme à Paris, auprès de Joseph Bonaparte, pour solliciter son déplacement. Les enfants étant trop petits pour entreprendre ce long voyage, il les garde avec lui; mais il écrit à Mme Hugo, lui donnant journellement le récit de leurs faits et gestes. Il lui raconte qu'il envoya chercher les enfants pour dîner et qu'Abel et Eugène lui firent sur l'absence de leur mère beaucoup de questions. Nous citons ce passage de cette lettre inédite qui nous montre les sentiments de Victor pour sa mère, alors qu'il n'avait que vingt-deux mois :

« Jusque-là j'avais été pleinement sensible à ce que me disaient ces pauvres petits bonshommes, mais je n'ai pu retenir une larme prête à couler quand Victor, apporté par Claudine, a fixé les yeux sur ta place et a ensuite promené ses regards avec inquiétude sur tous les coins de la chambre. Ce cher enfant n'a cessé de regarder partout et n'a été distrait de ses idées ni par les agaceries de ses frères, ni par mes caresses. Je m'attendris encore de cette scène de la nature et

je ne pense pas que jamais elle sorte de ma mémoire. »

Mme Hugo n'obtint rien qu'une disgrâce et fut rappelée par son mari.

Le commandant était envoyé en Corse et à l'île d'Elbe. Alors plus de répit, plus de repos. C'est la course d'île en île, tantôt à Porto-Ferrajo, tantôt à Bastia.

Victor a deux ans. Il est abattu, pâle, maigri encore par cette vie de fatigues. Il est triste, il pleure. Et ce sont chaque jour les menaces d'un départ précipité, l'alerte sur le qui-vive d'un ordre imprévu. On ne s'installe pas; on campe dans l'ignorance du lendemain.

Et en effet le père reçoit l'ordre d'embarquer son bataillon pour Gênes et de gagner à marches forcées l'Adige et l'armée d'Italie.

La mère s'alarme; le voyage est long; l'enfant dépérit. Pauvre roseau exposé à tous les orages! Pendant deux ans elle a défendu sa fragilité. Maintenant, c'est la tourmente : résistera-t-il? Minutes d'angoisse. La mère préfère tout à ces périls sans cesse renaissants, même la séparation, si pénible qu'elle soit; le père souhaite avant tout la vie

en commun, si aventureuse qu'elle paraisse. Ils n'osent s'avouer leurs désirs, leurs espérances ou leurs craintes. Ils se devinent. S'il doit y avoir un sacrifice, c'est lui le père qui doit le faire, lui qui se résignera.

Il partira donc seul et laissera sa femme et ses trois fils Abel, Eugène et Victor s'installer à Paris, où Mme Hugo vient bientôt louer un appartement rue de Clichy, 24. C'est à cette époque que remontent les plus lointains souvenirs de Victor rapportés par le *témoin de sa vie*.

« Il se rappelle qu'il y avait dans cette maison une cour, dans la cour un puits, près du puits une auge, et au-dessus de l'auge un saule ; — que sa mère l'envoyait à l'école rue du Mont-Blanc ; — que, comme il était tout petit, on avait plus soin de lui que des autres enfants ; — qu'on le menait le matin dans la chambre de Mlle Rose, la fille du maître d'école ; — que Mlle Rose, encore au lit le plus souvent, l'asseyait sur le lit près d'elle, et que, quand elle se levait, il la regardait mettre ses bas.

« Il a encore gardé la mémoire d'une représentation donnée pour la fête du maître d'école. La

classe était séparée en deux par un rideau. On jouait *Geneviève de Bràbant.* Mlle Rose faisait Geneviève, et lui, comme le plus petit de l'école, il faisait l'enfant.

« On l'habilla d'un maillot et d'une peau de mouton qui laissait pendre une griffe de fer. Il ne comprit rien au drâme qui lui parut long. Il se désennuya de la représentation en enfonçant sa griffe dans les jambes de Mlle Rose, ce qui fit qu'au moment le plus pathétique les spectateurs furent surpris d'entendre Geneviève de Brabant dire à son fils : « Veux-tu bien finir, petit vilain[1]. »

1. *Victor Hugo raconté.*

LE VOYAGE EN ITALIE

Pendant que Victor égratignait les jambes de Mlle Rose entre deux leçons à l'école du Mont-Blanc, le chef de bataillon Hugo guerroyait en Italie. Il avait alors toute la confiance du frère de l'empereur, de Joseph Bonaparte, devenu roi de Naples, et se signala même par la prise du chef des brigands Fra Diavolo, qui luttait avec acharnement pour rendre la couronne à son souverain détrôné Ferdinand IV. Cet exploit lui valut le grade de colonel du Royal-Corse et le gouvernement de la province d'Avellino.

L'Italie était pacifiée. Le père, séparé de sa femme et de ses enfants depuis deux ans, était impatient de les revoir. Il les rappela.

Mme Hugo quitta Paris à la fin d'octobre 1807.

Victor n'avait que cinq ans. Les souvenirs qu'il

a gardés de cette époque sont assez vagues. Ce qui l'avait frappé dans la traversée du mont Cenis c'était la diligence, c'était ensuite le traîneau. Mais il avait surtout conservé la mémoire d'un robuste appétit dont les exigences impérieuses paraissaient, en pleine montagne, fort difficiles à satisfaire. Victor, lui, ne savait pas trop où il se trouvait. Il avait faim, les vivres étaient épuisés ; et tout autour de lui, c'était le désert. Pas une habitation ; une seule cabane, assez chétive, assez misérable, le nid d'un berger, mais aucune provision. Son estomac se révoltant contre la tyrannie de la disette, tout à coup en cherchant bien, on découvrit un aigle que le berger venait de tuer.

Le Mont-Cenis dont l'aigle aime les rocs lointains.

« De l'aigle ! de l'aigle ! » crièrent les enfants.

Ils ne s'inquiétèrent guère de savoir si on pouvait manger de l'aigle. Le relais était encore éloigné. Il y avait là un oiseau à mettre à la broche. Il ne leur en fallait pas davantage.

« Mangeons de l'aigle ! » crièrent les petits. L'homme détacha les cuisses, les fit rôtir, les

servit aux enfants qui les dévorèrent consciencieusement.

Victor Hugo qui, pendant le siège de Paris en 1870, goûta à tous les animaux les moins comestibles de la création, dut se souvenir alors qu'il avait, à cinq ans, mangé de l'aigle... avant de le chanter.

On avait repris les diligences ; des visions singulières attirèrent l'attention des enfants. Au bord de la route, des têtes humaines étaient piquées sur des bâtons, c'était le seul moyen d'intimider les brigands ; on les avertissait ainsi du sort qui leur était réservé.

Mais pour les petits voyageurs c'étaient là de simples perruques comme il s'en voit chez les coiffeurs. On voulait leur persuader que c'étaient des têtes véritables. Impossible de les convaincre. Il fallut descendre de la diligence et leur montrer les têtes de près.

L'atroce réalité alors leur apparut. Victor conserva pendant longtemps ce lugubre souvenir ; il en parla souvent, et toujours avec horreur, une horreur qui lui resta si profondément gravée dans l'esprit qu'il se trouva tout préparé à com-

battre plus tard avec la dernière énergie la peine de mort.

Après le cauchemar, le spectacle riant, le décor ensoleillé, la nature gaie et brillante, l'air embaumé, l'Italie, tant espérée, tant attendue.

Vers l'Adige et l'Arno je vins des bords du Rhône,
Je vis de l'Occident l'auguste Babylone
Rome toujours vivante au fond de ses tombeaux,
Reine du monde encor sur un débris de trône
    Avec une pourpre en lambeaux.
Puis Turin, puis Florence aux plaisirs toujours prête,
Naple aux bords embaumés où le printemps s'arrête
Et que Vésuve en feu couvre d'un dais brûlant,
Comme un guerrier jaloux, qui, témoin d'une fête,
Jette au milieu des fleurs son panache sanglant [1].

Ce fut un cri de joie quand on arriva à Rome. La ville était en fête. La foule se dirigeait en longues files vers Saint-Pierre. Il fallut la suivre.

La place immense était noire de monde ; on se pressait vers l'église.

Les enfants y entrèrent à leur tour. Ils s'extasièrent devant la hauteur de la coupole, et leur attention fut attirée par un saint Pierre en bronze assis sur un trône et entouré d'un grand

1. *Odes et Ballades.*

nombre de fidèles. Ils s'approchèrent de la statue et baisèrent l'orteil de bronze usé par les lèvres des visiteurs.

Mais on ne pouvait s'attarder au milieu de toutes ces magnificences ; il fallait gagner Naples. Là encore, on n'eut que le temps de traverser la ville, ce fut une vision, un vertige, un éblouissement rapide. Le père les attendait à Avellino, et avec quelle impatience ! Il les reçut en grand uniforme au seuil de son palais, un palais de marbre lézardé par les tremblements de terre. L'uniforme produisit son effet nécessaire d'admiration et de respect ; les grandes salles semblaient superbes à côté des petites pièces de la rue du Mont-Blanc. Victor avait sa chambre, et il y fut le jouet d'une singulière illusion d'optique. Sur la muraille il vit une bande de paysage avec des horizons infinis, la nature vraie, la nature vivante scellée là comme un tableau ! Le mur était crevassé, ouvrant un large jour sur les arbres et les prairies : un rayon de poésie entrait par là dans la petite chambre du futur poète.

La première occupation fut de visiter le palais, visite rapide, car on était pressé de respirer l'air

et de voir le ciel bleu. Le site était pittoresque, entouré de ravins, sur lesquels croissaient de gigantesques noisetiers ; et Victor cueillait les énormes noisettes, appelées avelines, du nom du pays. Il courait, montant, descendant, roulant, sans souci du danger, avec une indifférence absolue du vide : il a d'ailleurs toute sa vie ignoré l'impression pénible du vertige.

Il jouissait avec bonheur du plein air, de la liberté et de l'oubli des premières leçons. Il rêvait de longs jours sous le beau ciel italien ; mais il comptait sans le grand empereur, qui poursuivait son œuvre à travers l'Europe et établissait sa domination sur le monde entier.

Joseph Bonaparte avait à peine pris possession du royaume de Naples, que son frère l'improvisait roi d'Espagne. Ce n'était pas là une simple promenade, un changement de villégiature ; il s'agissait, au prix de redoutables aventures, d'imposer à l'Espagne cette royauté étrangère.

La famille Hugo ne pouvait-elle cependant rester en Italie? C'était le vœu de Mme Hugo. Le colonel était libre d'ailleurs de ne pas suivre Joseph Bonaparte. On n'avait pas songé une

minute à lui imposer cette nouvelle épreuve, surtout après sa laborieuse campagne contre Fra Diavolo. Mais il crut deviner chez son bienfaiteur un désir et un regret : il renonça à ses convenances pour obéir à son devoir de soldat.

Il ne pouvait guère songer à emmener sa femme et ses enfants, à les exposer à un voyage plein de périls, à travers un pays en proie à la guerre. Il dut se résigner encore à suivre son chef et à quitter sa famille. Ce ne fut pas sans un douloureux serrement de cœur qu'il la renvoya à Paris au moment même où il commençait à s'intéresser à l'éducation de ses enfants, à celle de Victor surtout, qui l'avait étonné par sa précocité; il écrivait à sa mère : « Victor, le plus jeune, montre une grande aptitude à étudier. Il est aussi posé que son frère aîné, et très réfléchi. Il parle peu et jamais qu'à propos. Ses réflexions m'ont plusieurs fois frappé. Il a une figure très douce ».

AUX FEUILLANTINES

On était en 1808. Mme Hugo, aussitôt arrivée à Paris, se logea rue Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Un petit jardin l'avait attirée. Mais ce qui manquait à cet appartement c'étaient des chambres pour les enfants. Il fallut déménager. Et après quelques recherches, Mme Hugo découvrit à l'impasse des Feuillantines, n° 12, un ancien couvent abandonné, entouré d'un grand jardin.

Le jardin était grand, profond, mystérieux,
Fermé par de hauts murs aux regards curieux,
Semé de fleurs s'ouvrant ainsi que des paupières
Et d'insectes vermeils qui couraient sur les pierres,
Plein de bourdonnements et de confuses voix;
Au milieu presque un champ; dans le fond presque un bois.

Fleurs, fruits, parc, bois, verger, ce fut un ravissement et une ivresse, une ivresse véritable,

si l'on en croit l'historiographe : car c'était la saison des raisins, et les jeunes garçons se familiarisèrent avec les treilles au point de se griser, ce qui, après tout, était encore une manière de témoigner leur satisfaction. La maison, d'ailleurs, avait-elle, cette fois, des chambres? On s'en inquiétait fort peu; on aurait logé à la belle étoile, puisque à vrai dire on n'habitait presque exclusivement que le jardin, devenu la véritable salle de jeux.

Victor avait pourtant une chambre à lui. Il ne se préoccupa guère de l'ameublement; mais un petit tableau dans un cadre noir suspendu à un mur l'avait vivement frappé. Il représentait la Mäusethurm, sorte de tour en ruines située aux environs de Bingen sur le Rhin et entourée d'une légende terrifiante; le soir quand il avait fait sa prière, avant de s'endormir il regardait la tour, couverte de vapeurs et d'ombres, et l'image s'imprimait encore plus terrible dans son cerveau. Il aurait bien voulu savoir ce que c'était que cette tour, et qui elle avait bien pu abriter. Il avait une vieille servante allemande, née aux environs de Mayence, qui connaissait l'histoire

et qui, en en parlant, prenait des airs d'effroi : « La Mäusethurm! la Mäusethurm! » clamait-elle en tremblant et en se signant : c'était un souvenir affreux, lugubre de son pays. Et elle raconta qu'autrefois il y avait un méchant archevêque, nommé Hatto, qui était aussi abbé de Fuld, prêtre avare, *ouvrant plutôt la main pour bénir que pour donner;* que, dans une année mauvaise, il acheta tout le blé pour le revendre fort cher au peuple, car ce prêtre voulait être riche; que la famine devint si grande que les paysans mouraient de faim dans les villages du Rhin; qu'alors le peuple s'assembla autour du bourg de Mayence, pleurant et demandant du pain à l'archevêque, qui refusa. Ici l'histoire devient horrible.

Le peuple affamé ne se dispersait pas et entourait le palais de l'archevêque en gémissant toujours. Hatto, ennuyé, fit cerner les pauvres gens par ses archers, qui saisirent les hommes, les femmes et les enfants et enfermèrent cette foule dans une grange à laquelle ils mirent le feu. « Ce fut, ajouta la bonne vieille femme, *un spectacle dont les pierres eussent pleuré*. Hatto n'en fit que rire. Et comme les malheureux, expirant

dans les flammes, poussaient des cris lamentables, il se prit à dire : *Entendez-vous siffler les rats?* Le lendemain la grange fatale était en cendres. Il n'y avait plus de peuple dans Mayence; la ville semblait morte et déserte, quand tout à coup une multitude de rats pullulant dans la grange brûlée, comme les vers dans les ulcères d'Assuérus, sortant de dessous terre, surgissant d'entre les pavés, se faisant jour aux fentes des murs, renaissant sous le pied qui les écrasait, se multipliant sous les pierres et sous les massues, inondèrent les rues, la citadelle, le palais, les caves, les chambres et les alcôves. C'était un fléau, c'était une plaie. C'était un fourmillement hideux. Hatto, éperdu, quitta Mayence et s'enfuit dans la plaine; les rats le suivirent par-dessus les murailles et entrèrent dans Bingen. Alors l'archevêque fit bâtir une tour au milieu du Rhin et s'y réfugia à l'aide d'une barque autour de laquelle dix archers battaient l'eau. Les rats s'y jetèrent à la nage, traversèrent le Rhin, grimpèrent sur la tour, rongèrent les portes, le toit, les fenêtres, les planches et les plafonds et, arrivés enfin jusqu'à la basse fosse où s'était

caché le misérable archevêque, l'y dévorèrent tout vivant. Maintenant la malédiction du ciel et l'horreur des hommes sont sur cette tour, qui s'appelle la Mäusethurm[1]. »

On se doute du sentiment d'effroi que le récit de la vieille servante produisit sur l'esprit du jeune Victor. Il en conserva pendant longtemps l'impression. Il donna même le nom de Hatto à l'un de ses personnages des *Burgraves;* il fit un dessin saisissant de cette tour le 27 septembre 1840, et dans son premier voyage sur le Rhin, en 1838, il voulut voir la Mäusethurm pour contrôler le récit de la servante; et la Tour des Rats lui apparut aussi terrifiante que dans ses rêves d'enfant.

1. *Le Rhin.*

LES JEUX

A côté du rêve effrayant, il y avait le rêve charmant, car c'en était un que ce séjour aux Feuillantines, où l'on vivait dans les fleurs, où l'on cueillait les boutons d'or, où l'on entendait chanter les oiseaux, dans l'ignorance des drames qui se déroulaient au dehors, et dont on recueillait seulement un écho passager quand un général ami pénétrait, entre deux batailles, dans la solitaire retraite.

... Nous étions tout enfants.
Notre mère disait : Jouez, mais je défends
Qu'on marche dans les fleurs et qu'on monte aux échelles.

Abel était l'aîné. J'étais le plus petit.
Nous mangions notre pain de si bon appétit
Que les femmes riaient quand nous passions près d'elles.

Nous montions pour jouer au grenier du couvent,
Et là, tout en jouant, nous regardions souvent
Sur le haut d'une armoire un livre inaccessible.

Nous grimpâmes un jour jusqu'à ce livre noir;
Je ne sais pas comment nous fîmes pour l'avoir,
Mais je me souviens bien que c'était une Bible.

Ce vieux livre sentait une odeur d'encensoir.
Nous allâmes ravis dans un coin nous asseoir.
Des estampes partout! Quel bonheur! Quel délire!

Nous l'ouvrîmes alors tout grand sur nos genoux,
Et, dès les premiers mots, il nous parut si doux
Qu'oubliant de jouer nous nous mîmes à lire.

Nous lûmes tous les trois ainsi tout le matin,
Joseph, Ruth et Booz, le bon Samaritain,
Et, toujours plus charmés, le soir nous le relûmes.

Tel des enfants, s'ils ont pris un oiseau des cieux,
S'appellent en riant et s'étonnent joyeux
De sentir dans leurs mains la douceur de ses plumes [1].

Les trois enfants ne passaient pas tout leur temps à lire la Bible, ils faisaient la chasse aux insectes, aux papillons, mais quand ils revenaient las, le soir, baisés à pleine joue par leur mère :

Elle grondait : Voyez ! comme ils sont faits ! ces hommes !
Les monstres ! ils auront cueilli toutes nos pommes :
Pourtant nous les aimons.
Madame, les garçons sont les soucis des mères,
Car ils ont la fureur de courir dans les pierres
Comme font les démons.

1. *Les Contemplations* : Aux Feuillantines.

Puis un même sommeil, nous berçant comme un hôte,
Tous deux au même lit nous couchait côte à côte;
Puis un même réveil.
Puis, trempé dans un lait sorti chaud de l'étable,
Le même pain faisait rire à la même table
Notre appétit vermeil.

Et nous recommencions nos jeux, cueillant par gerbe
Les fleurs, tous les bouquets qui réjouissent l'herbe,
Le lys à Dieu pareil, [les,
Surtout ces fleurs de flammes et d'or qu'on voit, si bel-
Luire à terre en avril comme des étincelles
Qui tombent du soleil [1] !

1. *Les Voix intérieures* : A Eugène, vicomte H.

A L'ÉCOLE

Mme Hugo avait mis Abel au lycée, et elle avait laissé ses deux plus jeunes enfants, Eugène et Victor, courir pendant les premiers jours comme de jeunes cerfs en liberté, piétiner les plates-bandes, et mettre leurs pantalons en lambeaux. Mais il fallait songer à leur instruction. Elle les envoya à une école de la rue Saint-Jacques, tenue par un ancien prêtre, un ancien oratorien, le Père La Rivière, qui, par crainte de la Révolution, s'était marié; brave homme, « naïf comme un savant, malin comme un enfant », qui enseignait aux enfants d'ouvriers la lecture, l'écriture et un peu d'orthographe. Il n'eut pas grand effort à apprendre la lecture à Victor qui savait déjà, sans avoir appris, et pour avoir seulement regardé les lettres.

Les premières études ne furent pas trop pénibles; elles étaient d'ailleurs coupées par de nombreuses récréations, et les parties dans le jardin des Feuillantines se trouvèrent embellies par la venue d'une charmante petite fille, Adèle Foucher, et de son frère Victor, que Mme Foucher, leur mère, grande amie de Mme Hugo, amenait journellement.

On avait installé une balançoire, une escarpolette, comme on disait autrefois,

Qui d'un vieux marronnier fait crier le squelette,

et on s'élançait dans les airs aussi haut qu'on pouvait; on voiturait ensuite Mlle Adèle dans une brouette en lui bandant les yeux, et on lui imposait l'obligation de dire dans quel coin du jardin elle se trouvait; on avait aussi des oiseaux en cage, avec lesquels on entamait des conversations; et on traçait enfin de petits jardins, à soi, pour soi, où l'on plantait ses fleurs favorites. Ah! ces oiseaux, ces jardinets, que de colère, que de chagrins ils ont causés!

.... Lorsque j'arrivais chez ma mère, souvent,
râce au hasard taquin qui joue avec l'enfant,

J'avais de grands chagrins et de grandes colères.
Je ne retrouvais plus, près des ifs séculaires,
Le beau petit jardin par moi-même arrangé :
Un gros chien en passant avait tout ravagé ;
Ou quelqu'un dans ma chambre avait ouvert mes cages
Et mes oiseaux étaient partis pour les bocages,
Et, joyeux, s'en étaient allés de fleur en fleur
Chercher la liberté bien loin, — ou l'oiseleur.
Ciel ! alors j'accourais rouge, éperdu, rapide,
Maudissant le gros chien, le jardinier stupide
Et l'infâme oiseleur et son hideux lacet,
Furieux ! — D'un regard ma mère m'apaisait [1].

1. *Les Rayons et les Ombres* : Sagesse.

IL VOIT NAPOLÉON

Victor n'était pas absorbé seulement, à cette époque, par les leçons du Père La Rivière et par les jeux; il réfléchissait souvent, longuement; il avait dans les oreilles les bruits de guerres et de victoires, et surtout le nom de Napoléon, qui lui apparaissait comme un être surhumain. Il voulait à tout prix le voir. Mais comment? Un beau jour, il avait sept ans, il n'hésita pas à tromper la vigilance maternelle pour se trouver sur le passage de son héros. C'était en 1809.

Dans une grande fête, un jour, au Panthéon,
J'avais sept ans, je vis passer Napoléon.

Pour voir cette figure illustre et solennelle,
Je m'étais échappé de l'aile maternelle,
Car il tenait déjà mon esprit inquiet.
Mais ma mère, aux doux yeux, qui souvent s'effrayait

En m'entendant parler guerre, assauts et bataille,
Craignait pour moi la foule à cause de ma taille.

Et ce qui me frappa, dans ma sainte terreur,
Quand au front du cortège apparut l'empereur,
Tandis que les enfants demandaient à leurs mères
Si c'est là le héros dont on fait cent chimères,
Ce ne fut pas de voir tout ce peuple à grand bruit
Le suivre comme on suit un phare dans la nuit,
Et se montrer de loin sur sa tête suprême,
Ce chapeau tout usé plus beau qu'un diadème;
Ni, pressés sur ses pas, dix vassaux couronnés
Regarder en tremblant ses pieds éperonnés,
Ni ses vieux grenadiers, se faisant violence,
Des cris universels s'enivrer en silence;
Non, tandis qu'à genoux la ville tout en feu,
Joyeuse comme on est lorsqu'on n'a qu'un seul vœu,
Qu'on n'est qu'un même peuple et qu'ensemble on respire,
Chantait en chœur : *Veillons au salut de l'empire!*
Ce qui me frappa, dis-je, et me resta gravé,
Même après que le cri sur sa route élevé
Se fut évanoui dans ma jeune mémoire,
Ce fut de voir, parmi ces fanfares de gloire,
Dans le bruit qu'il faisait, cet homme souverain
Passer muet et grave ainsi qu'un dieu d'airain [1].

1. *Les Feuilles d'automne* : Souvenir d'enfance.

LE GÉNÉRAL LAHORIE

A la même époque, d'ailleurs, arrivait jusqu'à la solitude des Feuillantines comme une rumeur de gloire; les canons tonnaient pour célébrer quelques victoires; la ville était en feu, des fusées rayaient les airs, une lueur rouge embrasait le ciel.

« Le Val-de-Grâce, masse noire, dressait une flamme à son sommet et semblait une tiare qui s'achève en escarboucle;... le Panthéon gigantesque et spectral avait autour de sa rondeur un cercle d'étoiles, comme si, pour fêter le génie, il se faisait une couronne des âmes de tous les grands hommes auxquels il est dédié. »

Victor était surpris, distrait de sa rêverie. Trois visiteurs alors se présentèrent chez sa mère. C'étaient trois camarades de son père. On

et qui, e[illegible]
« La Mäu[illegible]
en trembl[illegible]
affreux, [illegible]
qu'autref[illegible]
nommé [illegible]
prêtre av[illegible]
que pour [illegible]
il acheta [illegible]
au peuple [illegible]
la famine [illegible]
raient de [illegible]
le peuple [illegible]
pleurant [illegible]
qui refus[illegible]

Le peu[illegible]
rait le pal[illegible]
jours. Ha[illegible]
par ses [illegible]
femmes e[illegible]
dans une [illegible]
« Ce fut, [illegible]
tacle dont [illegible]
que rire.

[illegible] dans les
[illegible]
[illegible] de
[illegible] dont
[illegible] aux enfants.
[illegible] mais ils
[illegible] Victor,
[illegible] suivait

[illegible] un
[illegible] le
[illegible]
[illegible] »
[illegible]
[illegible] Drouet;

[illegible] aussi, lui,
[illegible]
[illegible] la tête.
[illegible]
[illegible] un nom.
[illegible] sur sa bouche.

« L'apparition, c'en était une pour moi, reprit :

« — Lucotte, c'était toi qui parlais?

« — Oui, dit Lucotte.

« — Tu disais : cet homme est grand.

« — Oui.

« — Eh bien, quelqu'un est plus grand que « Napoléon.

« — Qui?

« — Bonaparte. »

« Il y eut un silence, Lucotte le rompit.

« — Après Marengo. »

« L'inconnu répondit :

« — Avant Brumaire. »

« Le général Lucotte, qui était jeune, riche, beau, heureux, tendit la main à l'inconnu.

« — Toi ici! je te croyais en Angleterre. »

« L'inconnu, dont je remarquais la face sévère, l'œil profond et les cheveux grisonnants, repartit :

« — Brumaire, c'est la chute.

« — De la République, oui.

« — Non, de Bonaparte. »

« Ce mot, Bonaparte, m'étonnait beaucoup. [illegible]tendais toujours dire « l'empereur ».

« Depuis j'ai compris ces familiarités hautaines de la vérité. — Ce jour-là, j'entendais pour la première fois le grand tutoiement de l'histoire.

« Les trois hommes — c'étaient trois généraux, écoutaient stupéfaits et sérieux.

« Lucotte s'écria :

« — Tu as raison. Pour effacer Brumaire, je « ferais tous les sacrifices. La France grande, « c'est bien; la France libre, c'est mieux.

« — La France n'est pas grande si elle n'est « pas libre.

« — C'est encore vrai. Pour revoir la France « libre, je donnerais ma fortune. Et toi?

« — Ma vie », dit l'inconnu.

« Il y eut encore un silence. On entendait le grand bruit de Paris joyeux, les arbres étaient roses, le reflet de la fête éclairait les visages de ces hommes, les constellations s'effaçaient au-dessus de nos têtes, dans le flamboiement de Paris illuminé, la lueur de Napoléon semblait remplir le ciel.

« Tout à coup, l'homme si brusquement apparu se tournant vers moi qui avais peur et

me cachais un peu, me regarda fièrement, et me dit :

« — Enfant, souviens-toi de ceci : avant tout « la liberté. »

« Et il posa ses mains sur ma petite épaule, tressaillement que je garde encore.

« Puis il répéta :

« — Avant tout la liberté. »

« Et il rentra sous les arbres, d'où il venait de sortir[1]. »

Cet homme était Victor Fanneau de Lahorie, qui connut en Vendée le général Hugo, dont il était resté l'ami. Il était condamné à mort pour avoir conspiré avec Moreau contre Bonaparte. Mme Hugo lui avait donné asile et l'avait caché dans la vieille chapelle des Feuillantines. Il venait tout à coup de sortir de sa retraite.

Mme Hugo avait recommandé à ses enfants le secret; à partir de ce jour, Lahorie se montra à eux, se promenant dans le jardin, leur faisant réciter leurs leçons, dînant à la table de famille, mais il ne sortait jamais. Victor savait que cet

1. *Actes et Paroles* : Le Droit et la Loi.

homme était son parrain, mais il ignorait son nom.

Lahorie vécut ainsi pendant dix-huit mois aux Feuillantines. Enfin, sur l'assurance du Ministère de la police qu'il n'avait désormais plus rien à craindre, que personne ne songeait plus à l'inquiéter, il sortit, plein de confiance, de sa retraite; le jour même il était suivi, appréhendé, arrêté et jeté en prison.

EN ROUTE POUR L'ESPAGNE

Après une série de victoires en Espagne, le colonel Hugo vit ses services récompensés. Il devint général de brigade, premier majordome, premier aide de camp du roi, grand d'Espagne et gouverneur d'Avila, de Ségovie et de Soria.

Il avait repris avec succès contre l'Empecinado la guerre d'escarmouches qu'il avait jadis livrée à Fra Diavolo, et l'avait réduit à l'impuissance. Joseph Bonaparte lui avait donné tous les honneurs, il voulait y ajouter tous les titres, comte et marquis. On les cumulait dans ce temps-là. Certes, le pays n'était pas encore complètement pacifié ; des révoltes plus ou moins sourdes y couvaient ; mais enfin les soumissions étaient nombreuses, et les Français étaient de moins en moins inquiétés.

Le colonel Louis Hugo, le frère du général, avait été envoyé à Paris, porteur d'une dépêche pour l'empereur.

Son premier soin fut de se rendre aux Feuillantines pour voir sa belle-sœur et ses neveux. Il avait pour mission de décider Mme Hugo à venir retrouver en Espagne son mari qui souffrait de ces trois ans de séparation.

Le colonel fut accueilli avec de grands éclats de joie par les enfants.

N'apportait-il pas des récits de batailles ? Et si muré qu'on fût aux Feuillantines, on aimait à sentir l'odeur de la poudre et à entendre l'histoire des hauts faits des armées du grand empereur. Et puis, on apprenait la belle conduite du père. C'était un motif d'enthousiasme pour les enfants. Mme Hugo aurait voulu calmer tant d'ardeur. Ce voyage d'Espagne l'inquiétait ; il lui apparaissait plein d'imprévu, d'aventures, de surprises et probablement de dangers ; le pays était encore en insurrection. Et puis ce n'était pas une petite expédition : il fallait d'abord prendre la diligence de Bayonne, puis trouver là-bas des voitures et surtout profiter d'un d

ces convois qui transportait quatre fois par an le trésor. Le trésor, c'étaient les 12 millions que Napoléon envoyait à son frère Joseph à chaque trimestre. Il était escorté de troupes destinées à le protéger contre les convoitises des guerilleros espagnols.

Mme Hugo hésita longtemps ; sans doute elle devait trouver là-bas une grande situation, puisque le général était gouverneur de trois provinces ; sans doute l'éducation des enfants ne souffrirait pas d'interruption ; elle se continuerait au collège de Madrid. Mais Mme Hugo avait charge d'âmes et, en dépit de l'insistance du père, impatient de revoir ses enfants, elle s'effrayait de la responsabilité qu'elle allait assumer.

Elle se décida cependant à partir dans les premiers jours du printemps de 1811. Elle avait été avisée qu'un convoi devait passer à Bayonne et s'était assurée d'une diligence pour la conduire dans cette ville. Le prix fut fixé à 900 francs. On coucha à Blois, on traversa Poitiers, Angoulême ; on arriva à Bordeaux et enfin à Bayonne.

Et le convoi ? Pas de convoi. Sans doute il était attendu ; mais, par suite de certaines cir-

constances, il avait été retardé, et ne devait passer que dans un mois. Il fallut louer une maison, maison riante où pendaient des grappes de maïs mûr. Les enfants n'en étaient pas autrement fâchés ; c'était un bon mois de vacances, en pays nouveau. Mais Mme Hugo ne s'accommodait guère de ce campement, et surtout de cette vie de province sans relations et sans occupations.

« Le lendemain, une espèce de signor ventru, orné de breloques exagérées et baragouinant l'italien, se présenta chez ma mère. Cet homme nous fit, à nous enfants, qui le regardions entrer à travers une porte vitrée, l'effet d'un charlatan de place. C'était le directeur du théâtre de Bayonne[1]. »

Un théâtre ! n'était-ce pas une occupation toute trouvée? On allait voir tous les drames à succès qu'on promenait alors à travers la France! Mme Hugo accepta de prendre une loge pour toute la durée du séjour et annonça la bonne nouvelle aux enfants, heureux à la pensée de connaître cette grande littérature dramatique

1. *Alpes et Pyrénées*.

qu'ils ignoraient et dont ils avaient eu un avant-goût le jour où ils étaient allés au théâtre pour la première fois entendre *la Comtesse d'Escarbagnas*. Aussi quand ils entrèrent dans leur loge drapée de rouge, ils eurent un moment d'émotion. Ils étaient immobiles et attentifs lorsque le rideau se leva. On jouait *les Ruines de Babylone*. C'était le succès du jour. On ne parlait en ce temps-là que des *Ruines de Babylone*. Il fallait avoir vu *les Ruines de Babylone*. « C'était magnifique, à Bayonne du moins. Des chevaliers abricot et des Arabes vêtus de drap de fer de la tête aux pieds surgissaient à chaque instant, puis s'engloutissaient au milieu d'une prose terrible, dans des ruines de carton pleines de chausse-trapes et de pièges à loup. Il y avait le calife Haroun et l'eunuque Giafar. Nous étions dans l'admiration[1]. »

Cette belle soirée avait laissé des souvenirs émus dans l'esprit des enfants. Ils ne parlaient que de Giafar et de Haroun, et ils avaient pris pour le théâtre un goût si vif qu'il fallut y retourner le lendemain : on aurait sans doute la

1. *Alpes et Pyrénées.*

surprise d'un autre drame plus terrible encore. Mais on donnait de nouveau *les Ruines de Babylone*. Les enfants ne s'en plaignirent pas.

De grandes beautés leur avaient sans doute échappé à la première audition, et ils éprouvaient le plaisir de retrouver tous les vieux traîtres avec lesquels ils avaient fait une connaissance insuffisante la veille et de se familiariser avec leurs tirades et avec leurs exploits. Non, décidément, on pouvait encore assister à ces *Ruines* sans trop de dommage.

Mais le troisième, le quatrième jour, on alla encore au théâtre; et le spectacle se composait toujours des *Ruines de Babylone*. Cette fois les beautés n'avaient plus d'imprévu, les effets, plus de mystère, *les Ruines*, plus un recoin que les enfants ne connussent déjà. Il fallut renoncer au théâtre, ce drame ayant bien maladroitement poursuivi sa fructueuse carrière, et se contenter d'une promenade au bord de l'eau.

On allait voir aussi les vaisseaux à l'embouchure de l'Adour ou jouer sur les talus de gazon des remparts. Et quand on restait à la maison, on ouvrait la boîte de couleurs, et Victor enlu-

minait les gravures d'un vieil exemplaire des *Mille et une Nuits*, qui lui avait été donné par son parrain, le général Lahorie ; ou bien on achetait des oiseaux, on les emprisonnait dans des cages, ce qui faisait ressembler la maison à une boutique d'oiseleur. Car les petits marchands ayant su que les enfants achetaient tous les oiseaux qu'on leur apportait, venaient toujours escortés d'un nombre respectable de leurs pensionnaires.

PREMIÈRE IDYLLE

C'est à Bayonne que s'ouvrit pour la première fois le cœur de Victor, c'est de là que date son premier souvenir tendre, c'est là qu'il vit poindre dans le coin le plus obscur de son âme « cette première lueur inexprimable, aube divine de l'âme ».

Il raconte cette idylle dans *Alpes et Pyrénées*.

« C'était, dit-il, une personne de la ville, une veuve, je crois, qui louait cette maison à ma mère. Cette veuve habitait elle-même un pavillon voisin de notre logis. Elle avait une fille de quatorze à quinze ans. Ma mémoire, après trente années, n'a perdu aucun des traits de cette angélique figure.

« Je la vois encore. Elle était blonde et svelte,

et me paraissait grande. C'était un regard doux et voilé, au profil virgilien, comme rêve Amaryllis ou la Galatée qui s'enfuit sous les saules. Elle avait le cou admirablement attaché et d'une pureté adorable, la main petite, le bras blanc et le coude un peu rouge, ce qui tenait à son âge; détail que le mien ignorait alors. Elle était habituellement coiffée d'un madras thé à bordure verte, étroitement serré du sommet de la tête à la nuque, de façon à laisser le front découvert et à ne cacher que la moitié de la chevelure. Je ne me rappelle pas la robe qu'elle portait.

« Cette belle enfant venait jouer avec nous. Quelquefois Abel et Eugène, mes aînés, plus grands et plus sérieux que moi, et « faisant les hommes », comme disait ma mère, allaient voir l'exercice à feu sur le rempart ou montaient dans leur chambre pour étudier Sobrino ou feuilleter Cormon. Alors j'étais seul, je sentais l'ennui venir, que faire? Elle m'appelait et me disait: « *Viens, que je te lise quelque chose* ».

« Il y avait dans la cour une porte rehaussée de quelques marches et fermée d'un gros verrou »uillé que je vois encore, un verrou rond, à

poignée en queue de porc, comme on en trouve quelquefois dans les vieilles caves.

« C'était sur ces marches qu'elle allait s'asseoir. Je me tenais debout derrière, le dos appuyé à la porte.

« Elle me lisait je ne sais plus quel livre ouvert sur ses genoux. Nous avions au-dessus de nos têtes un ciel éclatant et un beau soleil qui pénétrait de lumière les tilleuls et changeait les feuilles vertes en feuilles d'or. Un vent tiède passait à travers les fentes de la vieille porte et nous caressait le visage. Elle était courbée sur son livre et lisait à haute voix.

« Pendant qu'elle lisait, je n'écoutais pas le sens des paroles, j'écoutais le son de sa voix. Par moments mes yeux se baissaient, mon regard rencontrait son fichu entr'ouvert au-dessous de moi et je voyais avec un trouble mêlé d'une fascination étrange sa gorge ronde et blanche qui s'élevait et s'abaissait doucement dans l'ombre, vaguement dorée d'un chaud reflet de soleil.

« Il arrivait parfois dans ces moments-là qu'elle levait tout à coup ses grands yeux bleus, et elle me disait : « *Eh bien*, *Victor*, *tu n'écoutes pas?*

« J'étais tout interdit, je rougissais et je tremblais, et je faisais semblant de jouer avec le gros verrou. Je ne l'embrassais jamais de moi-même. C'était elle qui m'appelait et me disait : « Embrasse-moi donc ».

« Le jour où nous, partîmes, j'eus deux grands chagrins : la quitter et lâcher mes oiseaux. »

Et ce souvenir du cœur a laissé chez Victor Hugo une trace si profonde, que trente ans après il en goûte encore la fraîcheur, et que, passant par Bayonne, il cherche la maison bénie, où demeure peut-être encore la belle jeune fille de 1812. Mais ils sont maintenant étrangers l'un à l'autre. « Elle ne reconnaîtrait pas mon visage, écrit-il, et je ne reconnaîtrais pas le son de sa voix. Elle ne sait plus mon nom et je ne sais pas le sien. »

Quand il dut quitter la petite fille blonde aux yeux bleus, à la taille svelte, il sentit, tout jeune qu'il était, qu'il laissait là quelque chose de son cœur. Il s'était engourdi dans cette douce rêverie, dont il ne voyait pas la fin. Il était déjà lié à elle, croyant que le temps consoliderait une chaîne, dont la fuite des heures brisait chaque jour un neau. La petite fille et les oiseaux, toute sa

poésie de Bayonne s'évanouissait devant la réalité. Il fallait partir. Et lui, l'enfant de neuf ans, il éprouvait son premier sentiment de tristesse véritable ; son âme était en deuil. En toute autre circonstance, la vue du général marquis de Saillant, un des aides de camp du gouverneur, délégué auprès de Mme Hugo, l'aurait frappé ou distrait. Mais il ne s'intéressait plus guère aux uniformes ; l'Espagne était bien loin de son esprit : il pensait à sa Galatée, qui s'enfuyait, non sous les saules, mais sous les tilleuls, aux feuilles d'or, au petit jardin, à la lecture à haute voix, aux premières émotions de son âme.

LE CONVOI

Un immense carrosse rococo fut mis à la disposition de Mme Hugo et de sa famille. Nous avons retrouvé le contrat signé par Mme Hugo et le voiturier. Nous le reproduisons :

« Entre nous soussignés madame Hugo née Tabuchet[1] d'une part et Marron voiturier d'autre part sommes convenus de ce qui suit, savoir :

« Que moi Marron déclare m'engager par la présente police à conduire à Madrid madame Hugo avec sa famille qui se compose de trois enfants et d'une femme de chambre ainsi que monsieur Baratchar son compagnon de voyage moyennant la somme de deux mille quatre cent francs qui me seront comptés la moitié à Bayonne, et l'autre

1. Tabuchet a été mis pour Trebuchet.

moitié à Madrid : m'obligeant de mettre ma voiture en bon état, attelée de six chevaux ou mules à la disposition entière de madame Hugo, sans qu'il me soit permis de placer aucun autre individu soit dans la voiture, soit dans le cabriolet, pour profiter du premier convoi qui se mettra en route pour Madrid; m'obligeant en outre de tenir toujours le millieu (*sic*) de l'escorte sous peine de perdre la moitié du prix convenu, m'en rapportant à ladite dame pour m'accorder une gratification relative aux soins que je lui donnerai en route ainsi que pour la manière dont je la conduirai — et moi dame Hugo déclare consentir à payer au sieur Marron la somme de deux mille quatre cent francs aux clauses et conditions qui précèdent, promettant en outre de lui accorder une gratification s'il remplit ses obligations et si j'ai lieu d'être contente de ce voiturier.

« Fait double et de bonne foi pour ne servir que d'une. »

Bayonne, le 4 avril 1811.

« Il est entendu cependant que si le chef du convoi établit un ordre de marche pour les voi

tures je ne serai tenu envers madame Hugo que de tenir la place qui me serait assignée.

« MARON (*sic*). »

« HUGO, née TREBUCHET. »

On rejoignit le convoi à Irun. L'admirable décor de la Biscaye avec ses montagnes, sa végétation opulente, ses précipices, émerveillait Victor. Les détails du paysage, le pittoresque des costumes, les vieilles charrettes à bœufs espagnoles, tant de spectacles nouveaux réussirent à le distraire un peu de son chagrin. Ces charrettes surtout, dont l'essieu grinçait avec un bruit effroyable mettaient à une dure épreuve les nerfs des voyageurs. Victor, au contraire, goûtait fort cette musique; et trente ans plus tard, ce même grincement de deux roues mal graissées éveillait encore en lui des sensations plus exquises qu'un chœur de Weber, qu'un symphonie de Beethoven ou qu'une mélodie de Mozart, c'est que lorsqu'il l'entendit pour la première fois, il était enfant, il était aimé, il avait sa mère; et c'étaient les souvenirs que réveillait dans son âme ce bruit, haronieux pour lui seul.

L'arrivée à Irun devait être pour lui la première surprise, d'abord c'était l'Espagne; il ouvrait de grands yeux en voyant ces maisons noires, ces rues étroites, ces balcons de bois, ces portes de forteresse, et dans ces maisons, ces grands bahuts sculptés, ces lits à baldaquins, ces tables à pieds contournés, qui contrastaient avec tout l'acajou et les bronzes dorés de l'empire, les fauteuils à cou de cygne et les lits étoilés.

Le convoi et l'escorte étaient arrivés, et une quantité de véhicules stationnaient, comme pour une cérémonie ou une fête. Trois cents voitures étaient là rangées, entourées d'une foule de voyageurs qui, se rendant en Espagne, voulaient trouver une protection et une défense dans l'escorte. Ce fut un tumulte inexprimable, surtout quand on apprit que deux cents voitures ne pourraient suivre le convoi. Quels cris! quelles protestations! Les chefs de l'escorte eurent toutes les peines du monde à faire comprendre que cette mesure était prise par prudence, dans l'intérêt même de la sécurité des voyageurs, qu'on ne disposait pas d'un nombre d'hommes suffisant pour mettre une file trc

longue à l'abri du pillage des bandes. Et, là-dessus, des récits terribles d'attaques antérieures et de graves périls encourus.

Cette effrayante mise en scène ne rassurait guère ceux qu'on emmenait, et irritait ceux qu'on laissait. Mais devant les ordres supérieurs, il fallut s'incliner, et les cent voitures privilégiées se mirent en route accompagnées par 1 500 fantassins, 1 500 cavaliers et 4 canons. La voiture de Mme Hugo, traînée par six mules, suivait immédiatement le trésor.

Le premier jour, on avait fait trois lieues; le second jour, on coucha au village d'Hernâni, dont Victor devait plus tard, on sait comment, immortaliser le nom.

On traversa des bourgs, on franchit des gorges.

Vive alerte! Une troupe d'hommes est signalée sur les hauteurs. Cris de terreur. Agitation des voyageurs, les fusils sont armés.... C'étaient d'inoffensifs muletiers. Halte à Torquemada. On pénètre dans le défilé de Salines. Quelques balles sifflent et frappent la voiture de Mme Hugo. Distraction de guérillas. On ne s'en inquiète as.

On rencontre un bataillon d'éclopés, chasseurs, cuirassiers, carabiniers, hussards, tous avec un membre de moins, ou plus ou moins défigurés. Ils chantent et crient à tue-tête : Vive l'Empereur! Chacun d'eux a sur l'épaule un perroquet ou un singe rapporté de Portugal.

On couche à Saladas, ou plutôt on y campe, car il ne reste plus que les pans des murs. Les enfants ont quelques heures de liberté, ils peuvent se dégourdir les jambes.

« A quoi jouer? dit l'un.

— A la guerre, dit l'autre.

— Ces ruines serviront de forteresse. »

Il y a plusieurs enfants. On se partage en assiégeants et en assiégés. Victor, toujours ardent, veut être parmi les assiégeants. Il bondit, il escalade, il grimpe sur la crête du mur, le pied lui manque, il tombe la tête la première dans une sorte de cave, le sang coule abondamment; il est évanoui. On le relève, on le transporte. L'angoisse est grande, car il est immobile. Ses frères et ses petits camarades se lamentent. Mme Hugo ne perd pas son sang-froid et les rassure. Le major panse l'enfant. La blessure n'était pas grave :

mais, toute sa vie, Victor Hugo en conserva la cicatrice, au haut du front, près de la racine des cheveux.

Enfin on se remet en route. A Mondragon nouvelle aventure. La montée est rude ; les mules de la voiture de Mme Hugo n'avancent plus. On leur adjoint quatre bœufs, et l'on arrive péniblement ainsi au sommet. Mais à la descente les mules fatiguées ne peuvent retenir le lourd fardeau, elles sont poussées, entraînées par le poids de la voiture ; les deux premières glissent et sont déjà sur le bord de l'abîme. Tout l'attelage va être précipité. Une borne le retient, mais elle cède, et le carrosse est suspendu au-dessus du vide ; les grenadiers hollandais, qui font escorte à Mme Hugo, voient le danger, se jettent au devant des mules, s'accrochent aux traits, aux brancards, à la voiture, la dégagent, la font rétrograder. C'est le salut.

Enfin, au bout d'une quinzaine de jours, après de nombreuses péripéties, on arrive à Burgos.

L'Espagne me montrait ses couvents, ses bastilles,
Burgos sa cathédrale aux gothiques aiguilles,

Irun ses toits de bois, Vittoria ses tours,
Et toi, Valladolid, tes palais de famille,
Fiers de laisser rouiller des chaînes dans leurs cours[1].

Il y avait là quatre jours d'arrêt : l'excellente occasion de parcourir la ville. La première visite fut pour la cathédrale. Victor fut ébloui par la richesse de cette architecture, par ces fusées de clochetons, ce hérissement d'aiguilles; il en examina attentivement tous les détails, ne se lassant pas d'admirer cette profusion d'arabesques et de dentelles, attestant ainsi, par ce goût précoce du décor, ses dispositions futures d'artiste et de dessinateur. Il était absorbé tout entier par cette magnifique floraison de pierre, lorsque tout à coup un être difforme sortit d'un mur et frappa trois coups! C'était une poupée à ressort qui marquait les heures. L'enfant fut frappé de ce mélange d'austérité et de grotesque, et ce fut peut-être la première impression qui lui ait fait sentir quels effets on peut attendre de l'alliance du bouffon et du tragique.

Puis on visita le tombeau du Cid, que les soldats, par une de ces profanations qui justifièrent

1. *Odes et Ballades* : Mon enfance.

la colère des Espagnols contre l'occupation française, avaient transformé en tir à la carabine.

Aussi bien, des sentiments hostiles des indigènes contre les Français, Mme Hugo eut un jour une révélation assez piquante. L'aventure nous est racontée par Alexandre Dumas. C'était dans la petite ville de Valverde. Mme Hugo, comme d'habitude, logeait chez l'alcade. Mais celui-ci avait une fort mauvaise réputation et était signalé comme un de nos violents ennemis. Mme Hugo commençait à s'endormir, lorsque tout à coup éclata une vive fusillade. On frappe. Elle ouvre : c'est le colonel Montfort, qui l'avertit de se barricader : nul doute en effet que ce ne soit une attaque d'Espagnols, à laquelle les soldats français viennent de riposter avec fureur. Bientôt on apprend à quoi se réduit l'affaire : un trompette de hussards avait attaché son cheval dans une prairie où croissait de l'herbe fraîche ; un paysan avait détaché l'animal, qui ayant rué, était revenu au camp français. La sentinelle avait crié : Qui vive? Le cheval naturellement n'avait pas répondu. Elle avait fait feu en criant : Aux armes! Le poste sortit : de là la fusillade.

A MADRID

On arriva à Valladolid, où l'on assista à une représentation théâtrale. On gagna Ségovie, dont l'architecture gothique et l'architecture arabe frappèrent vivement l'imagination de Victor. Mais là Mme Hugo précipita le départ. Elle était maintenant impatiente d'atteindre Madrid.

Elle redoutait surtout que son carrosse ne la laissât en route.

Le moyeu se fendillait, et si bien qu'il éclata. Arrêt forcé. Toutefois le convoi continua sa route ; mais les grenadiers hollandais ne voulurent pas abandonner Mme Hugo. La roue fut enfin réparée : quitte à ce qu'elle éclatât encore, les mules furent mises au galop, et l'on rejoignit le convoi.

Après trois mois de voyage, Mme Hugo et ses

enfants entrèrent dans Madrid, et furent conduits au palais Masserano.

Le général était absent, retenu par une tournée d'inspection.

L'intendant fit les honneurs.

Ces grandes galeries, ces salles de cent cinquante pieds de long, ces énormes vases de Chine de six pieds de hauteur provoquèrent l'admiration des enfants. Ils avaient déjà prémédité de grandes parties de cache-cache dans ces salons rouges, bleus, au milieu de toutes ces richesses; en attendant ils fouillaient les armoires remplies d'habits et d'uniformes brodés.

Ils avaient trouvé de petits camarades, les enfants du général Lucotte, dont la femme était l'amie de Mme Hugo, et la fille du marquis de Monte-Hermosa, la petite Pepita.

PEPITA

Victor lui faisait la cour; mais Pepita, qui était déjà une grande personne (elle avait seize ans), était par cela même une petite rusée, et prenait plaisir à éveiller la jalousie d'un capitaine amoureux d'elle en laissant prendre par Victor des privautés qui n'étaient qu'un gentil traquenard tendu à l'innocent :

Moi huit ans, elle le double;
En m'appelant son mari,
Elle m'emplissait de trouble....
O rameaux de mai fleuri!

Elle aimait un capitaine;
J'ai compris plus tard pourquoi,
Tout en l'aimant, la hautaine
N'était douce que pour moi.

Elle attisait son martyre
Avec moi, pour l'embraser,
Lui refusait un sourire
Et me donnait un baiser.

L'innocente, en sa paresse,
Se livrant sans se faner,
Me donnait cette caresse
Afin de ne rien donner,

Et ce baiser économe,
Qui me semblait généreux,
Rendait jaloux le jeune homme
Et me rendait amoureux [1].

Et quand Victor était dans la chambre de Pepita, croyant qu'il avait le cœur de la belle, il voyait la perfide qui souriait au dragon :

Je palpitais dans sa chambre
Comme un nid près du faucon,
Elle avait un collier d'ambre,
Un rosier sur son balcon.

Tous les jours un vieux qui pleure
Venait demander un sou,
Un dragon à la même heure
Arrivait je ne sais d'où;

Il piaffait sous la croisée
Tandis que le vieux râlait
De sa vieille voix brisée :
« La charité, s'il vous plaît! »

Et la belle au collier jaune,
Se penchant sur son rosier,
Faisait au pauvre l'aumône
Pour la faire à l'officier.

1. *Les Quatre Vents de l'Esprit* : Nuits d'hiver.

L'un plus fier, l'autre moins sombre,
Ils partaient, le vieux, hagard,
Emportant un sou dans l'ombre
Et le dragon un regard.

J'étais près de la fenêtre,
Tremblant, trop petit pour voir,
Amoureux sans m'y connaître,
Et bête sans le savoir.

Elle disait avec charme :
« Marions-nous! » choisissant
Pour amoureux le gendarme
Et pour mari l'innocent.

Je disais quelque sottise.
Pepa répondait : « Plus bas! »
M'éteignant comme on attise,
Et, pendant ces doux ébats,

Les soldats buvaient des pintes
Et jouaient au domino
Dans les grandes chambres peintes
Du palais Masserano [1].

1. *L'Art d'être grand-père* : Pepita.

LE COLLÈGE DES NOBLES

Le général arriva au bout de six semaines. Ce fut une fête. On était si heureux de se revoir et on avait tant de choses à se raconter! Hélas! c'était en même temps la fin de l'idylle ébauchée. Le retour du général, c'était le retour à la vie sérieuse.

Abel, devant entrer dans les pages du roi (il avait douze ans), resta auprès de son père. Quant à Eugène et à Victor, ils étaient désignés pour le collège des Nobles.

Ah! l'école de la rue du Mont-Blanc, l'école de la rue Saint-Jacques! qu'ils étaient loin ces lieux bénis! Le collège, lui, était une véritable prison. Il en avait l'aspect maussade et sombre, nudité, l'humidité, le silence. Maison de

moines : le supérieur, Dom Bazile, avait lui-même un air sinistre.

Il prit livraison des deux jeunes condamnés, qui sentirent un frisson quand ils se trouvèrent seuls. Les passereaux, amis des grands arbres, de l'air, de la lumière, connurent toutes les petites tortures de la cage.

La première nuit fut plutôt agitée. Eugène et Victor dormirent mal. Au matin, ils s'éveillèrent sur une étrange apparition. Un bossu, teint rouge, culotte bleue et bas jaunes, se dressait auprès de leur lit. C'était l'homme chargé de les réveiller. Ils auraient eu l'envie de prolonger leur sommeil que cette face de gnome l'aurait bien vite dissipée. Ce gnome d'ailleurs, que les élèves surnommaient *Corcova* (bosse), demeura dans l'esprit de Victor, qui plus tard, s'en souvint pour créer ses personnages de Triboulet et de Quasimodo.

A peine debout, les enfants comparurent devant Dom Bazile, assisté d'un autre moine, Dom Manuel. Ils furent interrogés. On choisit, pour éprouver leur force, des textes latins destinés aux commençants ; d'abord l'*Epitome* : ce fut poı

eux un jeu. On aborda le *De Viris*, *Quinte Curce* : ils expliquèrent couramment. On en vint à *Virgile*, à *Lucrèce* : ils n'en furent point déconcertés. Dom Bazile et Dom Manuel se regardaient un peu étonnés, ils ne pouvaient songer à les maintenir dans la petite classe, où leur âge semblait leur assigner une place. Il fallut les admettre dans la classe des grands. Ils étaient les petits, les tout petits parmi les grands : belle occasion pour les grands de torturer un peu les petits, surtout des petits qui étaient les fils des vainqueurs qu'on détestait. C'était la manière des jeunes Espagnols de prendre leur revanche contre les envahisseurs. Les disputes étaient ardentes et journalières; à la suite d'une querelle avec un jeune Espagnol, Frasco, comte de Belverana, Eugène reçut un coup de ciseaux dans la joue. C'était le renvoi immédiat et assuré de l'agresseur, mais Eugène, bonne âme, intercéda pour le petit révolté et obtint sa grâce.

Victor n'avait pas l'indulgence de son frère, il la lui reprocha même. Ce Frasco l'avait exaspéré. Mais un autre camarade, nommé Elespuru,

ne l'irritait pas moins. C'est qu'il était hargneux, malpropre, difforme et grotesque.

Victor avait emporté au collège des Nobles le Tacite qu'il expliquait avec le Père La Rivière, un petit livre assez pauvre d'apparence, assez délabré et qu'on peut voir exposé aujourd'hui dans les vitrines du musée intime de la maison de Victor Hugo, place des Vosges. On ne peut le regarder qu'avec émotion, car c'est lui qui fut pour ainsi dire le premier maître de l'écolier. Il porte diverses inscriptions de sa main, témoignages de ses rancunes contre les petits Espagnols, et notamment sur la première page : *Elespuru.*

Elespuru n'était-il pas la bête noire? Victor devait murmurer à chaque instant ce nom qui lui paraissait odieux et ridicule. Il devait le prononcer d'abord en français, en appuyant sur les *u*, et puis en espagnol : « Elespourou », et sur cette même page au-dessous d'*Elespuru* il écrit encore : *Elespourou*, *Elespuru*, *Elespourou*, c'est le souvenir fâcheux qu'il emportera du collège des Nobles. D'ailleurs ces jeunes hidalgos prenaient des airs importants et des façons mépri-

santes ; ils ne s'appelaient pas par leur nom, mais par leurs titres : « comte » ou « marquis », ou bien faisaient sonner leurs particules, leurs *de* avec ostentation, et, sans doute pour se moquer de ses camarades, Victor écrit sur son Tacite son propre nom et celui de son frère; il les écrit en espagnol en les ornant de la particule : *Bittor de Hugo*, *Eugenio de Hugo*.

Sa rancune contre ses condisciples fut si longue et si tenace, qu'il fit de Frasco le Gubetta de *Lucrèce Borgia* et d'Elespuru l'un des quatre fous de *Cromwell*. Ajoutons qu'on retrouve dans *Ruy Blas* le nom d'Ortaleza, la rue du collège, et celui de Matalobos, petit ruisseau qui coule à Madrid près de la porte Santo-Domingo.

Les élèves du collège allaient à la promenade le jeudi et le dimanche; les autres jours, c'était la vie du cloître, du cloître noir, triste, froid. On était en hiver; on grelottait : et pas de feu. Ajoutez la disette. Le pain manquait. Les enfants se plaignaient. Le Père Manuel leur disait pour les consoler : « Faites comme moi une croix sur votre ventre; cela vous nourrira. » Le père se bornait-il en effet à faire la croix sur son ventre,

sans manger plus qu'eux? Toujours est-il qu'il engraissait.

Nulle distraction, d'ailleurs. Des visites de plus en plus rares. La seule diversion pour nos deux écoliers fut l'apparition d'Abel. Il vint un jour en page, costume bleu, aiguillettes d'or et d'argent, chapeau d'officier, épée au côté. Il était bien heureux, celui-là, d'avoir douze ans!

LES DEVOIRS D'ÉCOLIER

On était au printemps de 1812 : le contre-coup des événements de Russie se faisait sentir. Les trônes improvisés dans toutes les capitales de l'Europe s'écroulaient. Abel, sous-lieutenant, prenait part avec son père à la victoire de Salamanque, assistait à la suprême défaite de Vittoria. Mme Hugo et ses deux fils revenaient en France, profitant de l'escorte du maréchal de Bellune. Mais, à Vittoria, il fallut prendre une autre escorte.

On gagna à marches forcées la France, on traversa Bordeaux; enfin on retrouva les Feuillantines et le Père La Rivière; mais on n'allait plus chez La Rivière, c'est La Rivière qui venait aux Feuillantines. Les enfants travaillaient dans leur

chambre, dans le jardin : quel bonheur! quel contraste avec le collège des Nobles!

Quelques devoirs d'écolier de Victor Hugo ont été conservés; ils datent de 1813. Sur des feuilles volantes d'un papier épais, l'écriture est fine et cursive; les lettres sont serrées les unes contre les autres, les lignes très rapprochées, et les mots finissent par des queues flamboyantes et majestueuses, comme dans ces modèles de calligraphie que les professeurs placent encadrés à la porte de leur maison.

Victor Hugo avait onze ans, et il s'escrimait fort sur le latin. C'étaient des thèmes assez courts, fables ou histoires.

Voici l'un de ces textes :

De tous les animaux, l'homme est le plus fou. Chacun est lynx envers ses pareils et taupe envers soi-même. Il se voit d'un autre œil qu'il ne voit ses semblables. C'est pourquoi Jupiter, le souverain des dieux et des hommes, chargeant les hommes d'une besace, tant ceux du temps présent que ceux du temps passé, mit nos défauts dans celle de derrière et ceux des autres dans celle de devant.

Victor traduit la fable en latin : à chaque mot français correspond le mot latin. Il est l'esclave

obstiné du texte. Puis, quand il a terminé, il réfléchit. Son latin lui paraît un peu plat et trop prosaïque; les mots lui semblent impropres; il reprend son thème et le traduit, cette fois, en termes plus élégants et plus châtiés, choisissant les tournures latines, multipliant les inversions et les rejets, adoptant des synonymes plus conformes à l'esprit du texte. On assiste pour ainsi dire à tout le travail qui s'est opéré dans son cerveau.

Mais il n'aurait pas été l'auteur qu'il était s'il n'avait orné son devoir de quelque réflexion. Il écrit en plus gros caractère :

« *Ecce homo!* Voici l'homme! »

Cela ne lui suffit pas, il ajoute — la citation est légèrement inexacte — ce vers de Boileau :

Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

Mieux encore : il fait un dessin, et ce dessin a sa moralité.

Il a relu sa fable attentivement : ce qui l'a frappé, c'est que l'homme se voit d'un autre œil qu'il voit ses semblables, que Jupiter a mis nos défauts dans la besace de derrière pour qu'ils

échappent à nos regards et ceux des autres dans celle de devant.

Victor est indigné. Jupiter lui semble bien coupable d'avoir ainsi favorisé ce travers de l'humanité. Ah! l'homme est à ce point pervers et vaniteux! Que fait notre moraliste? Il indique la duplicité en traçant un homme à deux faces, l'une qui regarde par devant, l'autre par derrière; sur la besace que porte cet homme, il écrit soigneusement de-ci : « Mes défauts », de-là : « Ceux des autres ». Par ce moyen la justice est sauvegardée, l'orgueil est vaincu. Rien n'échappe plus à nos regards, pas plus nos défauts que ceux des autres; Victor a vengé la morale, humilié l'homme et donné une leçon à Jupiter. Dès 1813, son goût de la satire s'exerce ouvertement.

Un autre thème est un sujet d'histoire qui est encore un sujet de morale :

Pyrrhus, roi d'Épire, à la prise d'une ville, voyant que les habitants, enveloppés de toutes parts, s'opiniâtraient à la défense, leur fit passage, et, dans les maximes de guerre qu'il a laissées, il est d'avis de ne pas trop presser celui qui fuit, non seulement de peur que, par nécessité, il ne fasse trop vive résistance, mais encore pour qu'il se soumette plus facilement,

persuadé que le vainqueur ne doit pas s'attacher à exterminer les vaincus.

Et c'est toujours la même méthode : la traduction exacte, mot à mot, suivie de la traduction châtiée.

Cette anecdote inspire à Victor, naturellement, des considérations philosophiques; il se souvient de ses classiques, et il écrit ce vers de Virgile :

Parcere subjectis et debellare superbos

qu'il traduit ainsi :

Pardonner aux vaincus et vaincre les rebelles.

Parcere, c'est « épargner »; Victor fait plus : il pardonne.

Voilà un prétexte à un beau dessin. Il n'y manque pas. Il traite son sujet avec ampleur : le dessin occupe toute la largeur de la page et renferme deux scènes.

A gauche, c'est un guerrier, tête nue et corps à peu près nu, genou en terre, suppliant; et un autre guerrier, casqué, tout harnaché, tendant la ain à celui-ci pour l'aider à se relever. — Victor

dessine dans un coin des emblèmes de la paix, y accroche une pancarte et inscrit : *Parcere subjectis.*

A droite, un guerrier frappe à coups d'épée sur un autre déjà terrassé, mais qui se révolte et essaie de se défendre encore. Sur le bouclier de l'homme abattu, Victor inscrit le mot *Superbos.* Cela suffirait. Mais il a l'amour de la symétrie : il nous a dessiné d'un côté les emblèmes de la paix; il dessine de l'autre côté les emblèmes de la guerre, un faisceau de lances avec une pancarte : *Debellare superbos.*

La mise en scène est complète : tout y est, personnages et accessoires, avec les explications. Les mouvements sont parfaitement réglés, les gestes expressifs, il n'est pas jusqu'au décor qui ne soit très nettement indiqué dans le fond avec la petite maison dont la cheminée fume et un décor de montagnes.

Nous avons vu le dessin satirique, le dessin de la morale en action. Voici un sujet proprement historique : Le consul Manlius a été tué par l'ennemi, ses lieutenants viennent le venger. Le thème a deux traductions comm

toujours. Mais, cette fois, le dessin occupe encore une plus large place. C'est la bataille avec un mouvement endiablé : des guerriers à cheval, la lance en avant, d'autres à pied, le bouclier tendu et l'épée à la main, ou brandissant la hache, frappant à coups redoublés sur des soldats, qui se défendent; au premier plan des cadavres amoncelés, dans le fond des tentes. La mêlée est violente, confuse. Il y a un mouvement étonnant, une science amusante de composition, un instinct curieux de réalisme chez un enfant de onze ans. Le thème est traduit d'une façon vraiment pittoresque par l'image.

Autre sujet historique : Les Carthaginois, pour échapper aux Romains, feignent de tomber avec leurs vaisseaux sur un écueil. Le dessin représente un rocher sur la mer, et les vaisseaux des Carthaginois sont proche de l'écueil, tandis que les Romains sont massés en bataillons pressés sur le rivage. Dans le fond un soleil couchant.

Ainsi Victor illustrait ses thèmes. Plus tard, quand il fera des romans et des drames, il dessinera sur ses manuscrits des personnages, des scènes ou des décors. Tout d'ailleurs était pour

lui prétexte à dessins; je ne parle pas seulement de ses devoirs d'écolier, ni de ses romans et de ses drames, ni même de ses voyages, comme *le Rhin* — tout rempli de burgs et de donjons d'une vérité saisissante, — mais, dans ses papiers, on a retrouvé tous les plans faits par lui pour sa maison de Guernesey, l'aménagement des chambres et des salons, les silhouettes originales des meubles et le détail de leurs ornements.

Cependant le travail souffrait encore d'autre relâche que le dessin. Les heures de loisir étaient consacrées à la lecture. Mme Hugo s'était abonnée à un cabinet de lecture tenu par un certain Royol. Ses fils étaient chargés de lui découvrir les livres les plus intéressants et par conséquent de les lire avant elle. C'est ainsi qu'ils se familiarisèrent avec Rousseau, Voltaire, Diderot. Ils lurent tout ce qui leur tombait sous la main et *Faublas* aussi bien que les *Voyages du capitaine Cook*.

La boutique de Royol n'eut bientôt plus de secret pour eux.

Le jardin, d'autre part, avait toujours ses séductions; ils retrouvaient là les doux souvenirs d'autrefois, l'escarpolette et la brouette et le petit jardin tracé dans le grand, les pâquerettes et les boutons d'or et le chant des oiseaux, — et le chant aussi de la petite Adèle Foucher.

Victor a maintenant onze ans; il est plus rêveur, plus passionné qu'à l'époque du premier séjour aux Feuillantines. Il revoit la petite fille avec une tendresse plus profonde, plus réfléchie, des espoirs plus nets, des dessins plus arrêtés, plus tard il racontera dans *le Dernier Jour d'un condamné* toute la pure et charmante idylle.

« Nos mères nous ont dit d'aller courir semble: nous sommes venus nous promener.

m'attendre. Mon esprit allait moins vite que le sien.

« — Avez-vous fini? » me disait-elle, que j'avais à peine commencé.

« Cependant nos têtes se touchaient, nos cheveux se mêlaient, nos haleines peu à peu se rapprochèrent et nos bouches tout à coup.

« Quand nous voulûmes continuer notre lecture, le ciel était étoilé.

« — Oh! maman, maman, dit-elle en rentrant,
« si tu savais comme nous avons couru. »

« Moi, je gardais le silence.

« — Tu ne dis rien, me dit ma mère, tu as
« l'air triste. »

« J'avais le paradis dans le cœur.

« C'est une soirée que je me rappellerai toute ma vie.

« Toute ma vie! »

C'était la douce chanson du jardin des Feuillantines. On avait dix et onze ans, et l'on s'aimait, et l'amour grandissait avec les années. C'étaient les heures sereines, les heures dorées contrastant avec les heures sombres et tragiques.

La conspiration du général Mallet av

avorté. Malet, Lahorie et Guédal, pendant quelques heures maîtres de Paris, avaient été désarmés et rejetés en prison. Ils étaient condamnés d'avance, Mme Hugo n'abandonna pas Lahorie ; elle avait multiplié les démarches pour le salut du parrain de Victor.

Puis, installée toute la journée chez M. Foucher, qui demeurait au Conseil de guerre, dont il avait été greffier avant de devenir chef de bureau de recrutement au Ministère de la guerre, elle avait jusqu'à la dernière minute lutté pour le défendre.

Un soir d'octobre 1812, elle passait devant l'église Saint-Jacques du-Haut Pas, donnant la main à Victor. « Une grande affiche blanche, dit Victor Hugo, était placardée sur une des colonnes du portail, celle de droite : je vais quelquefois revoir cette colonne. Les passants regardaient obliquement cette affiche, semblaient en avoir un peu peur, et, après l'avoir entrevue, doublaient le pas. Ma mère s'arrêta et me dit :

« — Lis. »

« Je lus. Je lus ceci :

« Empire français. — Par sentence du premier

« conseil de guerre, ont été fusillés en plaine de « Grenelle, pour crime de conspiration contre « l'empire et l'empereur, les trois généraux Malet, « Guédal et Lahorie. »

« — Lahorie, me dit ma mère, retiens ce « nom. »

« Et elle ajouta :

« — C'est ton parrain[1]. »

Ainsi c'est par cette affiche de mort que Victor apprenait le nom de l'homme qui s'était réfugié dans la petite chapelle des Feuillantines, et qui, un soir de fête, lui était apparu. Il lui semblait sentir encore sur son épaule la pression de la main de cet homme : « Avant tout, la liberté ! » lui avait-il dit. Ce mot, l'enfant s'en souvenait en lisant la terrible affiche ; il s'en est toujours souvenu depuis.

C'est ce mot qui a été le guide et la règle de toute sa vie.

1. *Actes et Paroles.*

UNE APPARITION

C'est à cette heure où se mêlaient confusément dans son esprit les pensées riantes et les souvenirs douloureux que se dressa tout à coup devant Victor, comme un fantôme redoutable — qui? le proviseur dù lycée Napoléon :

Un docteur au front chauve, au maintien solennel
. . . .
Lorsque cet homme entra, je jouais au jardin,
Et rien qu'en le voyant je m'arrêtai soudain.
C'était le principal d'un collège quelconque.
Les Tritons, que Coypel groupe autour d'une conque,
Les faunes, que Watteau dans les bois fourvoya,
Les sorciers de Rembrandt, les gnomes de Goya,
Les diables variés, vrais cauchemars de moine,
Dont Callot en riant taquine saint Antoine,
Sont laids, mais sont charmants; difformes, mais remplis
D'un feu qui de leur face anime tous les plis,
Et parfois dans leurs yeux jette un éclair rapide.
Notre homme était fort laid, mais il était stupide [1].

Les Rayons et les Ombres : Ce qui se passait aux Feuillans vers 1813.

On comprend la colère de Victor ; il sortait du collège des Nobles. Et le « principal » endossait toutes les rancunes amassées contre Dom Bazile. Il arrivait à un moment fâcheux, et pourquoi ?

Cet homme chauve et noir, très effrayant pour moi,
Et dont ma mère aussi eut d'abord quelque effroi,
Tout en multipliant les humbles attitudes,
Apportait des avis et des sollicitudes :
— Que l'enfant n'était pas dirigé ; — que parfois
Il emportait son livre en rêvant dans les bois ;
Qu'il croissait au hasard dans cette solitude ;
Qu'on y devait songer ; que la sévère étude
Était fille de l'ombre et des cloîtres profonds,
Qu'une lampe pendue à de sombres plafonds,
Qui de cent écoliers guide la plume agile,
Éclairait mieux Horace et Catulle, et Virgile,
Et versait à l'esprit des rayons bien meilleurs
Que le soleil qui joue à travers l'arbre en fleurs ;
Et qu'enfin il fallait aux enfants, loin des mères,
Le joug, le dur travail et les larmes amères.
Là-dessus le collège, aimable et triomphant,
Avec un doux sourire, offrait au jeune enfant,
Ivre de liberté, d'air, de joie et de roses,
Ses bancs de chêne noir, ses longs dortoirs moroses,
Ses salles qu'on verrouille et qu'à tous les piliers
Sculpte avec un vieux clou l'ennui des écoliers,
Ses magisters qui font, parmi les paperasses,
Manger l'heure du jeu par des pensums voraces,
Et sans eau, sans gazon, sans arbres, sans fruits mûrs,
Sa grande cour pavée entre quatre grands murs [1].

1. *Les Rayons et les Ombres.*

La mère n'eut pas le courage de céder aux sollicitations du proviseur et de braver les résistances de ses fils. Elle congédia « l'homme chauve et noir », et le jardin des Feuillantines conserva ses hôtes, — pas pour longtemps.

Ce jardin charmant, il fallut le quitter, la ville le réclamait pour la prolongation de la rue d'Ulm. Les grands arbres furent abattus d'abord, puis, plus tard, les vieux murs. De la demeure délicieuse et célèbre il ne reste plus rien que le souvenir.

Quand, plus d'un demi-siècle après, au cours de l'Année terrible, Victor Hugo reviendra visiter ces lieux si chers, tout ce passé reviendra à sa mémoire, mais aux impressions de l'enfant renaissantes se mêleront cette fois les amertumes et les indignations de l'homme mûr; l'obus prussien vient de dévaster ce qui fut les Feuillantines.

Ton tonnerre idiot foudroie un paradis.
Oh! que c'était charmant! comme on riait jadis!
Vieillir, c'est regarder une clarté décrue.
Un jardin verdissait où passe cette rue;
bus achève, hélas! ce qu'a fait le pavé.
. . . .

O l'ineffable aurore où volaient des colombes!
Cet homme, que voici lugubre, était joyeux;
Mille éblouissements émerveillaient ses yeux.
Printemps, en ce jardin abondaient les pervenches,
Les roses, et des tas de pâquerettes blanches,
Qui toutes semblaient rire, au soleil se chauffant,
Et lui-même était fleur, puisqu'il était enfant[1].

Enfin, les Feuillantines abandonnées, qu'allait-on retrouver? Un pauvre petit jardinet, commun à tous les locataires d'une grande maison de la rue du Cherche-Midi, située presque en face du Conseil de guerre. Mme Hugo en occupait un étage; Mme Lucotte, qui avait voulu se rapprocher de son amie, en habitait un autre avec ses enfants. Le proviseur du lycée Napoléon aurait sans doute maintenant, en offrant ses dortoirs, paru moins effrayant : le charme des Feuillantines était rompu et le jardinet n'avait plus les séductions du parc du vieux couvent.

1. *L'Année terrible.*

VICTOR HUGO MENUISIER

Cependant la défaite de Vittoria avait coûté son trône à Joseph Bonaparte. Le général Hugo était rentré en France avec son fils Abel. Mais il n'avait fait que traverser Paris, se rendant aux eaux pour y soigner une blessure mal guérie. Puis ce fut l'invasion; le général fut chargé de défendre Thionville.

L'absence du père laissait les enfants tout entiers à leurs jeux. Livrés à eux-mêmes, ils songeaient plus à se distraire qu'à travailler. Et le métier des armes leur semblait la plus noble occupation. Leurs pères ne leur donnaient-ils pas l'exemple? La remise n'était-elle pas un merveilleux champ de bataille? mais la guerre ne devait avoir tout son attrait que si l'on avait uelque chose à défendre: — Quoi?... Il n'y

avait guère que la voiture de Mme Lucotte ; on ne pouvait raisonnablement pas l'exposer aux coups des jeunes guerriers ; Victor estima qu'il serait bon de construire une forteresse. Il fallut des matériaux ; on chercha, on fouilla ; on découvrit quantité de malles et de caisses qui avaient contenu les nombreuses robes de Mme Lucotte, à son retour d'Espagne. Les entasser les unes sur les autres ? Peuh ! cette conception manquait d'imprévu et d'ingéniosité. Non, non ! il fallait bâtir une véritable forteresse. Victor défonça les malles, désarticula les caisses, il ajusta ces pièces, il éleva une forteresse avec ses tours, ses bastions, ses ponts-levis.

C'est probablement de cette époque que date le goût de Victor Hugo pour la menuiserie : on sait qu'en exil, à Guernesey, il faisait ce qu'il appelait « la chasse aux coffres ». On voit dans ses carnets où il inscrivait quotidiennement ses occupations, véritable journal qu'il a tenu régulièrement pendant toute sa vie, le récit complet de ses pérégrinations chez les marchands de bric-à-brac et de curiosités. Il découvrait là de vieux panneaux sculptés, de vieilles caisses ou de vieux

meubles ; il les désarticulait et en contruisait de nouveaux, leur donnant une physionomie spéciale et transformant volontiers des malles ou des caisses en cheminées ou en crédences. On peut examiner aujourd'hui, dans la maison de la place des Vosges, des meubles fabriqués par Victor Hugo. C'est dans la remise de la rue du Cherche-Midi en 1814 qu'il avait fait son apprentissage de menuisier; c'est après 1860, à Guernesey, qu'il se consacra le plus activement à ses goûts d'artiste.

Toujours est-il que sa forteresse de 1814 constituait un joli morceau d'architecture et permit aux jeunes écoliers de livrer des sièges qui n'étaient pas inoffensifs, — oh ! non, certes, — d'abord pour les pantalons : cela n'aurait été que demi-mal, mais il y avait du sang répandu. Et les mères pensaient qu'on en répandait déjà trop ailleurs sans s'offrir la distraction de le gaspiller entre petits Français.

Il fallut se résigner à des jeux moins turbulents. Victor, qui aimait les contrastes, proposa la bouillotte. — Va pour la bouillotte. La bouillotte devint une véritable passion. On ne quittait plus

Victor et Eugène avaient été confiés aux Foucher et à Mme Lucotte. Ils allaient régulièrement chez le Père La Rivière, mais ils étaient surtout possédés de la fièvre du dessin.

Je trouve, dans les papiers de la famille, deux lettres enveloppées d'une chemise sur laquelle Victor Hugo a écrit :

Mon frère Eugène, précieux.

Ce sont deux lettres d'Eugène Hugo adressées à sa mère. Elles n'ont été publiées que d'une manière incomplète dans *Victor Hugo raconté*. Je les reproduis ici :

Paris, 23 mai 1814.

« Ma chère maman,

« Il y a quelque temps que tu es partie, et nous n'avons pas encore reçu de tes nouvelles ; nous en attendons avec une grande impatience, ma chère maman, nous serions bien plus heureux si ton éloignement ne nous privait de ta présence. Nous continuons d'étudier assidûment, comme tu nous l'as recommandé ; mais, malgré

tous nos efforts, nous nous sommes vus forcés d'abandonner les mathématiques, ne pouvant y comprendre sans aide. Nous nous sommes adonnés avec plus d'ardeur au dessin, auquel nous employons tout notre temps. Nous avons acheté avec une partie de l'argent que tu nous as donné des études de têtes et d'animaux. Nous passons notre temps à dessiner, à aller chez M. de La Rivière et à travailler au jardin. Les dimanches et les jeudis M. Foucher nous mène promener et souvent nous fait dîner chez lui. Tout se fait ici dans le plus grand ordre comme si tu étais à la maison. M. et Mme Foucher sachant que nous devions t'écrire nous ont chargés de te dire beaucoup de choses de leur part.

« Adieu, ma chère maman, embrasse Abel pour moi, et tâche de nous donner de tes nouvelles le plus tôt possible.

« Ton affectionné et respectueux fils,

« EUGÈNE. »

Paris, lundi 30 mai 1814.

« Mme Foucher m'a dit de lui donner mon pantalon vert pour le donner au père Ramon afin qu'il cherchât du drap vert pour le raccommoder. Je dois le lui porter demain.

« Victor et moi nous avons commencé deux têtes au crayon. Nous espérons pouvoir te les montrer finies à ton retour, car tous les jours avant d'aller chez M. La Rivière, nous travaillons assidûment au dessin. M. Foucher nous a montré une lettre qu'il a reçue de papa, elle est datée du 17 mai ; il n'y parle que de ses services. Son silence sur toi et sur Abel nous a fait présumer que tu n'étais pas encore arrivée....

« Les jours de fêtes et de congé nous allons promener avec M. Foucher. Hier et aujourd'hui nous avons été promener au jardin des Plantes avec les Lucotte. Tout est dans le plus grand ordre....

« Ton affectionné et respectueux fils,

« Eugène. »

« Victor n'a pas voulu faire sa lettre aussitôt la mienne. Ainsi nous n'avons pu la faire partir que le mardi. »

On remarquera avec quelle insistance Eugène dit, dans chacune de ses lettres, que tout est dans le plus grand ordre. Cette assurance est assez divertissante chez ce petit écolier qui, n'ayant que deux ans de plus que Victor, semblait diriger la maison : « Tout se fait ici dans le plus grand ordre comme si tu étais à la maison ».

Il tenait évidemment à rassurer sa mère qui, en femme très ordonnée et très méthodique, devait craindre que son absence ne devînt pour les enfants le signal d'un certain relâchement. Victor, dans les lettres publiées dans la *Correspondance*, laisse au contraire comprendre à sa mère qu'il se trouve tout désemparé sans elle, et il appelle à grands cris son retour.

Notons qu'à cette époque le théâtre était une des distractions favorites des enfants.

Le grand succès du moment était Bobino. Mais on se lasse de tout. Sans doute on n'y donnait pas, comme à Bayonne, le même spectacle tous les jours, mais les représentations y étaient un peu monotones. Ne serait-il pas plus récréatif d'avoir un théâtre à soi, d'être à la fois auteur ·cteur, de composer des pièces et de les faire

jouer par des comédiens en bois? On se munit d'un théâtre en carton, pour lequel Victor improvisa une pièce : *le Palais enchanté.* Elle allait être représentée quand le général Hugo, destitué de son commandement, revint de Thionville.

Eugène allait avoir quinze ans, Victor treize ; le père reprit la direction de leur éducation avec la ferme résolution de les préparer à l'École polytechnique. Il dénicha pour eux une pension dans une rue sombre, la rue Sainte-Marguerite, enserrée entre la prison de l'Abbaye et le passage du Dragon : la pension Cordier.

Ce Cordier était un ancien prêtre. Encore un ! Après le Père La Rivière, le moine Dom Bazile ; après Dom Bazile, Cordier. Celui-là, du moins, était un admirateur fanatique de Jean-Jacques Rousseau.

Les enfants d'ailleurs, en entrant chez M. Cordier, n'entendirent pas renoncer à leur goût pour le théâtre. Ils pensèrent seulement que leurs petits camarades remplaceraient avantageusement leurs anciens acteurs en bois. Mais il fallait une scène un peu plus vaste que le théâtre de carton, Victor, qui avait tiré si bon parti d

malles de Mme Lucotte, ne devait pas être embarrassé pour construire un théâtre, et en effet son ingéniosité ne fut pas en défaut. Il avait tout d'abord la salle, c'était la classe; il avait rapproché les tables, c'était la scène ; il avait aligné des quinquets, c'était la rampe, et il avait placé des bancs sur plusieurs rangées, c'était le parterre. Mais les coulisses? les coulisses manquaient. Un théâtre sérieux devait avoir des coulisses. Il n'y avait pas de pièces véritables sans costumes, et on ne pouvait décemment se costumer devant le public.

On n'était pas bien grand, ni bien gros alors; on avait les membres souples et surtout de la bonne volonté, et les dessous des tables parurent offrir un foyer des artistes sinon très élégant et très confortable, du moins très spacieux.

Quant aux pièces, Victor se chargeait de les composer. C'était lui aussi qui distribuait les rôles, qui réglait la mise en scène, qui donnait les indications sur les costumes. Les sujets, tout indiqués, étaient les *Guerres de l'Empire*. Chaque artiste voulut pour lui le rôle de Napoléon. Il établi que chacun le jouerait à son tour. En

vertu de ce roulement, on avait réussi à maintenir l'harmonie dans la troupe. Quand venait le tour de Victor il se constellait la poitrine de croix et d'aigles d'or et d'argent, mais, très soucieux de faire des avances à l'actualité, sans se préoccuper des infidélités à l'histoire, il ajoutait parfois sa décoration du Lys qui lui avait été donnée par le comte d'Artois, le jour de son entrée, comme fils d'une bonne royaliste. Grâce à cette ingénieuse combinaison, il conciliait les opinions politiques du général et de Mme Hugo.

FIÈVRE DE POÉSIE

Mais le théâtre n'était qu'un délassement; Victor était possédé d'une bien autre passion, celle-là plus réfléchie à la fois et plus ardente : l'amour de la poésie. Tout était devenu pour lui prétexte à rimer. Il traduisait en vers, à treize ans, la première églogue de Virgile. Il ne connaissait pas le premier mot de la prosodie ; mais il en avait instinctivement deviné les lois, et c'est en écrivant, en récitant, par une série de tâtonnements, qu'il était parvenu à apprendre ce que c'était que mesure, césure, alternance des rimes masculines et féminines. L'étude du latin lui permettait de se livrer à son travail favori. Horace et Virgile devenaient les complices de sa fièvre poétique. Pouvait-on lui en vouloir de traduire ces grands poètes en vers? N'était-ce là au contraire leur rendre hommage? Ainsi

trouvait-il le moyen de concilier ses devoirs et ses goûts. Mais les mathématiques du moins ne se prêtaient guère à ce genre de compromis, et Victor n'avait pas découvert le moyen de donner à un problème une tournure poétique. Aussi étaient-elles assez délaissées. Il aurait bien voulu les abandonner complètement : il n'osait. Un hasard le servit. Un jour, ayant reçu un coup de pierre dans une promenade, au bois de Boulogne, il fut condamné à rester au lit pendant plusieurs semaines. Heureux accident qui le libérait des mathématiques et qui lui donnait sa Muse comme infirmière ! C'est alors qu'il put s'abandonner tout entier à son inspiration.

Nous avons eu entre les mains ses cahiers de cette époque. Il en est un, assez volumineux, dont les feuilles épaisses sont reliées par des ficelles, et qui porte comme titre : *Poésies diverses*, 1816-1817.

Sur la première page :

POÉSIES DIVERSES
VICTOR

Ce prénom est enveloppé d'un paraphe majestueux et d'un entrelacement d'arabesques.

Au-dessous, ce vers :

J'ai quinze ans, j'ai mal fait, je pourrai faire mieux,

et cette date :

1816

Septembre

N'est-ce pas d'une simplicité charmante, d'une modestie touchante ? Il a quinze ans, et il se juge. Il n'est pas satisfait de lui : il le déclare avec ingénuité, mais il n'est pas découragé ; il sent qu'il pourra faire mieux. Ces mots ne sont-ils pas émouvants à lire aujourd'hui ? Ne prennent-ils pas un caractère saisissant pour qui vient de relire *les Contemplations* ou *la Légende des siècles* ?

Ouvrez le recueil, voyez les vers ; il y en a de charmants, de délicats, de vigoureux, de spirituels. Il les aurait dits devant sa famille ou devant ses amis qu'on l'aurait proclamé enfant prodige ; mais il les garde pour lui seul, il les écrit pour s'entraîner, et, probablement, sur des feuilles séparées, car il les a recopiés sur un cahier. Et ce qui le prouve, c'est que l'ordre :onologique est interverti, que des pièces

datées de novembre figurent avant d'autres datées de septembre. Il n'y a pas de ratures. L'écriture est encore fine, nette, cursive, les mots terminés par des queues échevelées, les vers serrés les uns contre les autres.

Et comme si son jugement sur ses vers : « J'ai mal fait, je pourrai faire mieux ! » ne lui semblait pas suffisamment catégorique, il écrit au verso :

« N. B. — Un honnête homme peut lire tout ce qui n'est pas biffé. »

« Il a biffé tout », dit « le témoin », dans *Victor Hugo raconté*. Non, puisque différentes pièces de ce même cahier figurent parmi *les Œuvres de première jeunesse* publiées par ce témoin lui-même dans ce volume. Mais, à vrai dire, il en a biffé un grand nombre, d'un large trait horizontal.

Peut-être sauvera-t-on plus tard de l'oubli quelques-unes de ces pièces, qu'un honnête homme peut parfaitement lire ! Composées par un autre, elles seraient fort intéressantes ; elles sont, dans le cas actuel, plus captivantes en ce qu'elles nous montrent les débuts les plus lointains du puissant génie qui a illuminé son siècle.

Voici la liste des pièces contenues dans le cahier.

1° Une poésie intitulée *Côtes de Provence* et datée de 1816 : les vers sont imités de ceux des Géorgiques, le texte latin est cité. Cette pièce est d'ailleurs biffée comme la plupart de celles qui vont suivre.

2° *Couplets chantés dans un repas le 15 août 1816, à l'occasion de la fête du Roi.* — Biffés également.

3° *Réponse à M. Baour-Lormian sur son épître au Roi, le jour de la Saint-Louis, 25 août 1816.* — Cette pièce, commencée le 28 août, fut terminée le 4 septembre. Baour-Lormian, qui fit grand bruit dans son temps, est sinon inconnu, du moins oublié : poète, auteur dramatique, ayant obtenu quelques succès retentissants avec ses tragédies, et surtout un opéra, *la Jérusalem délivrée*, en 1802, membre de l'Académie française en 1815, il était bonapartiste, mais d'un bonapartisme accommodant qui ne gêna pas outre mesure sa conversion à la royauté.

La fantaisie lui avait pris de dònner des conseils au roi Louis dans une pièce de vers semée de jeux de mots et de plaisanteries d'un goût

douteux. Victor en fut un peu choqué. Il n'admettait pas qu'on pût s'adresser au souverain avec cette familiarité, et il gourmandait l'académicien sur un ton sarcastique et satirique. Il avait même eu l'intention de livrer sa réponse au *Journal des Débats*. Mais il nous explique, par une note, comment il dut renoncer à son projet. Eugène improvisait, de son côté, une pièce sur le même sujet. Victor ne voulait pas entrer en concurrence avec son frère : il garda donc sa poésie. Malheureusement l'aîné y mit plus de temps que le cadet, — « ce qui, ajoute celui-ci, donna lieu à un tel retard que donner sa pièce ou la mienne aurait été *de la moutarde après dîner* ». Je souligne les derniers mots. Évidemment ils parurent à Victor un peu trop familiers ou prosaïques : plus tard il ajouta d'une autre écriture : « comme dit le vulgaire ».

On voit que Victor avait l'instinct de l'actualité : il admettait bien qu'une réponse pût attendre six jours avant de paraître, mais non trois ou quatre semaines. Et il a biffé sa pièce, quoiqu'elle fût destinée à la publicité.

4° *Conte*.

5° *Traduction de l'épisode du Premier livre des Géorgiques*, novembre 1816.

6° *Euryale et Nisus*. Épisode imité de Virgile, novembre 1816.

7° *Les Originaux ou la Lanterne magique*. Chanson, octobre 1816.

8° *Épigramme*, septembre 1816.

9° *La Rose*, fable.

Une nuit, septembre 1816.

10° *Fragments*, septembre 1816. Tous sont biffés, à l'exception d'une adaptation de quelques vers de l'*Art poétique* d'Horace.

Voulez-vous retracer l'ingénieux Ulysse?
Peignez-le souple, adroit et pétri d'artifice;
Qu'Achille soit vaillant, Ajax impétueux,
Qu'Œdipe criminel soit toujours vertueux,
Peignez Ino plaintive et Médée implacable,
Qu'Io traîne en tous lieux la douleur qui l'accable,
Qu'Oreste, déchiré par le fouet du remords,
Appelle à son secours et la foudre et la mort.

11° *A Abel sur une épingle qu'il m'avait donnée*, octobre 1816.

12° *Acrostiche*, septembre 1816.

13° *A maman, pour le jour de sa fête*, 30 septembre 1816.

Ils sont bien touchants, ces vers, qu'il a cependant biffés impitoyablement.

Mon cœur me dit que c'est ta fête.
Je crois toujours mon cœur quand il parle de toi,
Maman : que faut-il donc que ce cœur te souhaite?
Des trésors? — Des honneurs? — Des trônes? — Non, [ma foi,
Mais un bonheur égal au mien quand je te voi.

14° *Épigramme de Martial.*

15° *Imitation*, octobre 1816; la pièce n'est pas biffée.

16 *Dialogue.*

17° *Sur un mauvais libelliste.*

18° *Plaintes d'un père sur la mort de son fils.*

19° *Élégie.*

20° *Épigramme.*

21° *A Glycère.* La pièce n'est pas biffée.

22° *Églogue* : *Tityre*, *Mélibée*, traduction, 16 octobre 1816.

Victor Hugo a traduit les 84 vers de Virgile en 106 vers français.

Il lui est arrivé une fois de modifier légèrement le sens du texte et il s'en excuse : « Assujetti à la rime, dit-il, je n'ai pu la satisfaire que

par un léger changement de signification; on me pardonnera, je l'espère, cette licence ».

Puis il vient de faire une découverte.

Il a écrit un vers qu'il indique et il dit : « Ce vers se trouve mot pour mot dans une traduction que j'ai lue; craignant d'être accusé de plagiat et sachant bien que j'aurais eu beau protester au lecteur qu'il m'appartenait, je me suis déterminé à le remplacer ainsi »; et il donne son nouveau vers.

Ces scrupules paraîtront sans doute un peu excessifs, mais ils sont particulièrement savoureux, si on songe que cette pièce a été impitoyablement biffée, comme les autres; que le seul lecteur, c'était lui, que c'était lui seul, par conséquent, qui pouvait s'accuser du prétendu plagiat, et du plagiat d'un vers sur 106!

23° *Épigramme dialoguée.*

24° *A maman, en lui envoyant Irtamène*, le 1er janvier 1817, du 21 au 30 décembre 1816.

25° *Le tonnerre.*

26° *A Madame Lucotte.* Pour le premier janvier 1817.

C'est un compliment très galant, très délicat.

L'enfant qui démolissait naguère si consciencieusement les caisses et les malles de Mme Lucotte, pour en faire une forteresse, lui adresse maintenant un madrigal qu'on ne soupçonnerait guère conçu par un écolier de quinze ans.

J'entends, mais, direz-vous, cette timide lyre,
Aurait dû, ce me semble, en cet aimable jour
M'exprimer ton sincère amour.
— Avant de m'accuser, commencez à me lire.
Mon cœur suffit pour vous aimer,
Ma voix suffit pour vous le dire,
Mais, hélas! pour vous l'exprimer,
Madame, quelle voix pourrait jamais suffire?

27° *IVe églogue de Virgile : A Pollion*, du 4 décembre 1816 au 3 janvier 1817.

28° *Aristée*, épisode traduit de Virgile du 3 au 16 janvier 1817. La pièce n'est pas biffée et contient des variantes et des corrections.

29° *L'antre des Cyclopes*, fragment de l'Enéide publié dans *Victor Hugo raconté.*

30° *Cacus*, traduit de Virgile du 22 février au 3 mars 1817, pièce publiée dans *Victor Hugo raconté.*

31° *Promenade nocturne* (mars 1817).

Victor n'a pas biffé cette pièce, mais il a noté trois vers proscrits par Eugène.

32° *Traduction d'une épode d'Horace*, 16 mars 1817.

33° *Le noble*, traduit de la huitième satire de Juvénal, 17 mai 1817, non biffé.

34° *Sur un athée*, le 25 mars 1817.

35° *Sur la tragédie de Germanicus*, jouée le 22 mai 1817 (29 mai 1817).

36° *Le siècle présent*, 3 mars 1817.

37° *Le règne de Jupiter*, traduit de Virgile, Géorgiques, le 2 avril 1817, non biffé.

38° *Traduction d'une Ode d'Horace*, non biffé.

39° *Le vieillard du Galèse*, épisode traduit des Géorgiques, livre IV, publié dans *Victor Hugo raconté*, commencé le 20 avril, fini le 23 avril 1817.

40° *César passe le Rubicon*, traduit de Lucain, *Pharsale*, publié dans *Victor Hugo raconté*.

41° *Épigramme imitée de Martial*.

42° *Ode*, non biffée.

43° *Conte*, novembre 1817, le 18 octobre 1818, non biffé.

44° *Sur M. D***.*

45° *Prodige et miracle. Sur le succès de la manie des grandeurs.*

46° *Ronde des V* avec cette note : Je suis l'auteur des cinq derniers couplets.

SA PREMIÈRE TRAGÉDIE

Nous ne pouvons analyser ou reproduire toutes ces pièces. Mais il convient de s'arrêter sur la première tragédie de Victor Hugo : elle marque une date de son enfance. Il l'écrivit à quatorze ans. Intitulée *Irtamène*, elle remplit plusieurs cahiers de papier assez épais, reliés les uns aux autres, par deux morceaux de grosse ficelle.

Sur la couverture :

IRTAMÈNE

Tragédie

1816

VICTOR

Et le « Victor » est escorté d'arabesques.

Au bas de la page les mentions suivantes :

Le premier acte, 5 scènes,	236 vers, commencé le 17 juillet 1816;
Le cinquième acte, 7 scènes,	294 vers; fini le 14 décembre 1816.
Le second acte, 5 scènes,	300 vers;
Le troisième acte, 6 scènes,	308 vers;
Le quatrième acte, 7 scènes,	370 vers;
Au total,	1508 vers.

Plus tard, quand il écrira ses grands drames, il notera avec le même soin les deux dates extrêmes de la composition; il mentionnera même celle de chaque acte.

Victor avait destiné *Irtamène* à sa mère pour le jour de l'an. Il ne pouvait y travailler qu'aux heures de loisir en dehors des classes.

La tragédie était accompagnée d'un envoi, que nous avons mentionné et qui compte 66 vers, écrits du 21 au 30 décembre 1816. Comme toujours Victor s'y montre très tendre à l'égard de sa mère; il se rappelle ses bontés et lui dit :

« Ce fut toi qui soutins mes premiers pas,

Toi qui m'appris que les biens d'ici-bas
Sont plus fragiles que le verre;

actuellement le temple des arts s'ouvre à moi

daigne me guider; c'est à toi seule, à tes conseils que j'ai recours.

Et bientôt, le front ceint du laurier tutélaire,
J'entrerai, glorieux, au fond du sanctuaire.

Il prie donc sa mère de jeter un regard indulgent sur cet essai. Mais voici que maint rimeur, exhalant sa colère, vient de préparer ses sifflets pour l'audace qu'il a eue de suivre la muse de Racine et de Voltaire, « ces demi-dieux du théâtre français », et pour sa présomption d'espérer des éloges et des succès. Et les rimeurs lui crient : Crains le parterre, nous rabattrons ton orgueil! Mais lui ne s'en épouvante pas, il est calme, il raille même la rage impuissante des zoïles. C'est pour sa mère qu'il chante, trop heureux si elle accueille avec bienveillance ses travaux. On voit qu'il se préparait déjà par une sereine philosophie à la bataille future d'*Hernani*. Il prévoyait même les sifflets du parterre. Mais en définitive, il ne se préoccupe pas des envieux, toujours empressés à proscrire ceux qu'ils redoutent comme rivaux; c'est pour sa mère, elle seule, qu'il travaille, il lui dit. Et ce qu'il veut surtout, c'est qu'elle

daigne agréer favorablement cette offrande légère.

Il ne semble pas que, pour *Irtamène*, Victor Hugo ait, comme il le fera plus tard, écrit un scénario. Il est vraisemblable qu'il s'est préalablement marqué des points de repère, qu'il a pris des notes, indiqué des scènes; mais la tragédie semble avoir été écrite d'un jet. Détail curieux d'ailleurs et significatif : il sacrifie en partie les unités, l'unité de temps et l'unité de lieu, car l'action se passe dans trois décors, et c'est peut-être à l'occasion de cet essai que s'agitèrent dans son cerveau les idées qui, d'abord en germe, devaient recevoir, onze ans plus tard, une éclatante consécration dans la Préface de *Cromwell*.

Il prend déjà un très grand souci de la forme, car, en relisant sa tragédie, il y intercale des variantes, modifie une rime, une expression, sans effacer la version première. On sent clairement que c'est la poésie de Racine qui l'a inspiré, et l'on en retrouverait aisément quelques réminiscences. Mais la vigueur du sentiment et de l'expression n'en est pas moins déjà extrêmement remarquable.

Au reste, l'enfant poète est soutenu par une idée, par une foi, par son amour de la royauté. A plusieurs reprises, il écrit : « Vive le Roi! » en marge de sa tragédie. Et l'on verra plus tard jusqu'où va sa confiance dans les rois et dans leur puissance.

Dans *Irtamène*, la scène se passe à Memphis, d'abord dans le palais des rois, occupé maintenant par l'usurpateur Actor. Irtamène, ancien capitaine des gardes, conspire et veut rétablir Zobéir sur le trône d'Egypte. En vain son épouse, Phalérie, entraînée par son amour, veut le détourner d'une aventure périlleuse. Irtamène ne songe qu'à sa patrie, et va se préparer au combat.

Entre alors Actor, le gouverneur d'Egypte, accompagné de son fidèle Mégabise; il aime Phalérie, la femme de son ennemi, il est prêt à toutes les violences, à toutes les ruses et à toutes les lâchetés pour l'obtenir, et au moment où Mégabise le pousse à sacrifier Irtamène, un officier accourt, éperdu, annonce une révolte du peuple et engage Actor à fuir parce que ses jours sont menacés. Actor se vengera.

L'exposition du drame est claire. Victor a net-

tement fixé le caractère des divers personnages : Irtamène, généreux, chevaleresque, dévoué à ses idées et à son roi; Phalérie, tendre; Actor, farouche, impitoyable.

La conspiration est vaincue. Irtamène est prisonnier. Il a été trahi. Actor est maître du sort de son ennemi et consent à l'épargner, à une condition : c'est que Phalérie lui appartiendra. Irtamène bondit sous l'insulte. Il préfère cent fois mourir :

Tôt ou tard nous devons tous sortir de la vie,
Mais dès qu'ils sont plongés dans l'éternel repos,
On maudit les tyrans, on pleure les héros :
Je veux être pleuré. Loin de flétrir sa gloire,
La mort de l'innocent fait chérir sa mémoire.
L'échafaud n'est honteux que pour le criminel.

Et il se sacrifiera pour son roi. Actor lui enlève cette dernière consolation. Car Zobéir, ce roi qu'il pouvait sauver d'un seul mot, est lui-même prisonnier et va mourir.

Cette nouvelle terrifie Irtamène. Il demande un jour pour réfléchir. Ce sursis lui est accordé. Les gardes l'emmènent.

A ce moment Mégabise vient annoncer que Zobéir s'est échappé. Actor ne s'émeut pas. Le

roi n'est rien, ne peut rien sans Irtamène.

Et lorsque Phalérie vient le supplier de lui rendre son époux, Actor lui apprend à quel prix elle peut assurer le salut de celui qu'elle aime.

Phalérie se révolte, elle veut revoir Irtamène et lui dire un dernier adieu.

Les gardes amènent le prisonnier. Phalérie se jette dans ses bras et lui révèle en même temps les résolutions d'Actor. Pour elle c'est la mort. Irtamène la détourne de son projet, car il n'a qu'une pensée : sauver le roi; or, le roi est prisonnier.

Mais Phalérie lui révèle qu'Actor l'a trompé, que Zobéir est libre; Irtamène est heureux; il peut donc mourir, et la mort lui semble douce.

Eh bien, tu veux mourir et moi je veux te suivre,

s'écrie Phalérie.

Actor entre et menace Irtamène de toutes les tortures; mais il se heurte au calme, à la résignation et à la fierté du prisonnier. Et après que les gardes eurent reconduit Irtamène à son cachot, il se sent troublé à la pensée de sacrifier si généreux guerrier. Mégabise lui rend cou-

rage en lui montrant que ce châtiment est légitime.

Non, Seigneur, vengez-vous d'un esclave odieux,
Livrez à vos bourreaux ce lâche factieux,
Votre ennemi peut-il ne pas être coupable?
Songez de quels forfaits il s'est rendu capable.
D'un peuple furieux empruntant le secours
C'est lui, Seigneur, c'est lui qui menaça vos jours,
C'est lui qui, dans les fers, gardant son arrogance,
Dédaigna vos bienfaits, brava votre vengeance.
Mais pourquoi m'arrêter [1] en détails superflus?
Il est votre rival... Que vous faut-il de plus?

Au quatrième acte Irtamène est enchaîné dans un cachot du palais où son roi reçut le diadème, qui fut autrefois le témoin de son bonheur et qui est aujourd'hui le théâtre de ses souffrances.

Jusque-là le drame s'était déroulé avec logique, malgré quelques étrangetés, et il est assez étonnant de voir cet écolier, dans des vers parfois brillants, souvent vigoureux, conduire d'une main aussi sûre cette lutte de sentiments tantôt tendres et tantôt chevaleresques. Mais ici nous

1. Victor indique une variante et écrit au-dessus de *m'arrêter*, *m'épuiser*.

toucherons à l'invraisemblance, à une invraisemblance qui dut paraître au jeune auteur nécessaire pour l'exposé de ses idées très arrêtées et très réfléchies.

Tout à coup en effet, une porte masquée s'ouvre au fond de la prison, et Zobéir paraît. Il faut avouer que la prison était assez mal gardée pour qu'on y pût entrer si facilement et surtout pour que le roi pût y entrer, car on ne nous dit pas par quels procédés il a pu pénétrer auprès d'Irtamène.

C'est que l'auteur veut qu'on s'intéresse à son roi, qui a joué jusqu'à présent un rôle secondaire, et, grâce à la porte masquée et à l'apparition, il le met au premier rang et le montre grand et noble, désintéressé, prêt à se sacrifier, à sauver son ami, à donner ainsi un chef à son peuple, détachant enfin son bandeau royal pour prendre les fers. Mais Irtamène refuse :

Reste sacré des rois et l'unique espérance
D'un peuple qui de vous attend sa délivrance,
Vous sur qui la Patrie a maintenant les yeux,
Osez-vous exposer des jours si précieux
Pour le salut d'un homme inutile à la terre ?
on, non, abandonnez ce dessein téméraire.

Fuyez, prince, cessez de vouloir secourir
Un sujet qui pour vous est heureux de mourir [1] !
. . . .

Zobéir s'obstine à vouloir partager le sort de son ami qui lui a donné tant de preuves de son dévouement, mais Irtamène résiste :

Ah! si vous me devez quelque reconnaissance,
Par pitié laissez-moi l'unique récompense
A laquelle mon cœur puisse aspirer encor,
Que je meure pour vous; et je chéris mon sort!...
Vous, délivrez Memphis d'un tyran sanguinaire,
Seigneur, vengez les dieux, l'Égypte et votre père;
Allez, un peuple entier, d'une unanime voix,
Vous rappelle en pleurant au trône de ses rois.
Déployez contre Actor l'étendard de la guerre,
Son sang de ses forfaits peut seul purger la terre.
Qu'il tombe sous vos coups, et que son souvenir
Aille un jour effrayer les tyrans à venir!
Allez; de vos amis ranimez le courage,
De leur premier revers qu'ils effacent l'outrage;
Que, pleins d'un noble zèle, ils volent sur vos pas.
Seigneur, fuyez ces lieux où règne le trépas!...

Le roi veut alors l'entraîner avec lui et s'enfuit au moment où Mégabise entre avec ses soldats. Irtamène va donc être jugé.

1. Victor indique cette variante :

Un sujet pour son roi trop heureux de mourir!

Le théâtre représente un vaste péristyle où sont réunis des mages, des satrapes et des gardes; Irtamène est enchaîné, Actor lui annonce que l'échafaud est prêt et lorsque le condamné, après un dernier cri de protestation contre les bourreaux, va marcher au supplice, Phalérie paraît et flétrit le tyran. Actor se retire en donnant l'ordre d'emmener le prisonnier et d'exécuter la sentence.

Phalérie reste seule avec sa confidente Cirma, elle se désespère, veut se poignarder, lorsque Phoreys entre et fait le récit suivant qui ne manque ni de souffle, ni de grandeur :

Tout était prêt! déjà près de l'antique enceinte,
Où de nos premiers rois dort la dépouille sainte,
S'élevait à nos yeux, par la main des bourreaux,
L'échafaud où devait expirer un héros [1];
Le peuple, dans son cœur renfermant ses alarmes,
Sur son sort en tremblant répandait quelques larmes.
Mais, hélas! que pouvait sa stérile pitié?
Par l'aspect du supplice ému, mais effrayé,
Du tyran furieux redoutant la vengeance,
N'osant braver son joug, il pleurait en silence [2].
Soudain Actor paraît plein de joie et d'orgueil,
Il semble s'applaudir de ce lugubre deuil,

[1] *Variante.* L'échafaud qui devait voir périr un héros.
[2] *Variante.* N'osant briser sa chaîne, il pleurait en silence.

Il approche : on frémit; sa garde menaçante
Repousse à flots pressés la foule gémissante;
Le monstre de vengeance et de sang altéré
S'assoit insolemment sur un trône doré.
Cependant, entouré d'une troupe farouche,
Le calme dans les yeux, le dédain sur la bouche,
Le corps chargé de fers, mais l'âme libre encor,
Irtamène sans crainte avançait à la mort;
Il monte à l'échafaud, et d'un œil intrépide
Contemple des tourmens l'instrument homicide,
Puis élevant au ciel ses bras chargés de fers :
« Dieux, dit-il, justes dieux, qui du trône des airs,
Voyez en ce moment le triomphe du crime,
Toi, dont j'ai défendu la cause légitime,
Généreux prince, et vous, citoyens impuissans
Que le sort a couchés sous le joug des Persans,
Esclaves malheureux d'une puissance impure,
Je vous prends à témoin ! Citoyens, je le jure,
Et par ce que je fais, et par ce que je fis!
Jamais je ne songeai qu'au bonheur de Memphis!
Jamais dans les combats je n'exposai ma vie
Que pour rompre les fers de l'Égypte asservie;
Et si mes derniers vœux peuvent fléchir le sort,
Ah! qu'il rende Memphis heureuse après ma mort!...
Le supplice m'attend, Actor, je te pardonne!
Mais quoi! le désespoir éclate et m'environne....
Vous gémissez!... Adieu, chers citoyens, je meurs,
Mais je meurs pour mon Roi! Séchez d'indignes pleurs. »
Il dit, et sans frémir du trépas qu'on apprête [1]
Il présente au bourreau sa généreuse tête [2].

1. *Variante.* Il dit, et sans frémir de sa mort qui s'apprête,
2. *Variante.* Intrépide, à la hache, il présente sa tête.

Le bourreau plein d'horreur, d'une tremblante main [1]
Saisit le fer cruel, il va frapper.... Soudain
Vers les cieux ébranlés s'élève un cri terrible :
« Arrêtez, vils Persans, arrêtez, troupe horrible!
Avant de l'immoler, tranchez mes tristes jours....
Tiens, voici ta victime, Actor! » A ce discours,
Parmi les flots bruyants de la foule incertaine :
Un jeune homme, un héros vole vers Irtamène.
Les bourreaux, à sa vue, ont reculé d'effroi,
Et votre époux surpris a reconnu son roi;
Pour lui, vers ses sujets étendant son épée :
« Bientôt du sang d'Actor vous la verrez trempée;
Ce bras, dit-il, ce bras va le rendre aux enfers!
Amis, secondez-moi, je viens briser vos fers!
Nous bornerons-nous donc à répandre des larmes
Non, non, le désespoir nous fournira des armes;
Compagnons, écoutez l'honneur et votre roi;
Vengeance! Venez vaincre ou mourir avec moi! »
A ces mots, secouant sa redoutable épée [2],
Il s'élance et poursuit la garde dissipée.
Actor, à cet aspect, ordonne, furieux,
Que le même trépas les punisse tous deux;
Le nombre des soldats, ministres de sa rage,
Déjà des deux héros accable le courage....
Ils vont périr!... Les vœux du tyran sont comblés.. .
Soudain de mille cris tous les airs sont troublés.
Le peuple se soulève, il s'indigne, il menace,
Les dangers de son roi réveillent son audace;
Las de courber le front sous un joug étranger [3]
Il court dans les combats mourir ou se venger.

1. *Variante.* Le barbare étonné, d'une tremblante main
2. *Var.* A ces mots agitant sa redoutable épée.
3. *Var.* Las de courber le front sous un sceptre étranger.

Déjà brille le fer, déjà vole la flamme;
Actor, par la terreur, sent agiter son âme.
Il voit un peuple entier, qu'anime le devoir [1],
Prêt, pour sauver son prince, à briser son pouvoir,
Il voit de toutes parts sa garde repoussée,
Irtamène excitant la foule courroucée,
Un roi jeune et vaillant, les armes à la main,
Vers la gloire et l'honneur lui montrant le chemin [2].
Alors, sans hésiter, l'œil enflammé de rage,
Il court en rugissant au milieu du carnage,
Tout périt sous ses coups, tout tombe sous son bras [3],
Son exemple imprévu ranime ses soldats,
Ils redoublent d'efforts, le peuple d'héroïsme;
Le sang coule à grands flots. (Que peut le despotisme
Contre un peuple ligué qui combat pour son roi?)
Partout plane la mort, partout règne l'effroi,
Entre les deux partis que guide la vengeance,
La victoire en suspens tient encor la balance;
Mais sans doute les dieux, vengeurs de la vertu,
La feront triompher sur le crime abattu.
Pour moi, couvert d'un sang que j'ai versé pour elle,
Je m'arrache aux combats, et j'accours, plein de zèle,
Par un rayon d'espoir adoucir vos douleurs,
Et tarir, s'il se peut, la source de vos pleurs!
Madame, trop heureux d'arracher votre vie
A l'affreux désespoir qui vous l'aurait ravie!

Après ce récit, dernier hommage aux règles du théâtre classique et petite compensation aux

1. *Variante.* Il voit un peuple entier qu'arme le désespoir.
2. *Var.* Vers la gloire et l'honneur se frayant un chemin.
3. *Var.* Tout périt sous ses coups, tout redoute son bras.

unités sacrifiées, Irtamène accourt, presse son épouse dans ses bras. Actor a payé ses forfaits. Le peuple rappelle au trône son roi, qui paraît, triomphant. Irtamène se jette à ses pieds, exprime sa reconnaissance à son maître qui l'a choisi comme son premier conseiller et s'adresse ensuite au peuple :

Et vous, qu'a délivrés son sublime héroïsme
En abhorrant le joug d'un honteux despotisme,
Peuples, soyez toujours fidèles à ses lois :
Quand on hait les tyrans, on doit aimer les Rois!

Ce dernier vers est très significatif. Les Bourbons, pour le jeune Victor Hugo, n'apportaient-ils pas la liberté après l'oppression de l'empire? Et sur le dos de son cahier, il dessine un portrait du roi avec sa couronne et il écrit quatre fois : Vive le Roi!

Nous avons analysé avec quelques détails cette tragédie inédite, d'abord parce que c'est la première œuvre dramatique de notre auteur; ensuite, parce qu'elle révèle bien ses sentiments; enfin, parce qu'il est curieux de suivre l'effort de cet écolier de quatorze ans qui est déjà familiarisé vec la technique du théâtre, qui en possède

les éléments, créant des personnages sympathiques ou haïssables, mêlant l'héroïsme à l'amour, s'appliquant à trouver quelques coups de théâtre et quelques effets de mise en scène, manifestant son amour du peuple, sa haine de la tyrannie, glorifiant le courage, le désintéressement, le sacrifice, la vertu, graduant les situations et l'intérêt au point de laisser soupçonner un instant le triomphe du criminel, afin de jeter dans l'esprit du lecteur ou spectateur la crainte que la vertu ne soit pas récompensée.

La tragédie d'*Irtamène* flattait d'ailleurs la passion politique de la mère du jeune poète, et qui sait si elle ne l'a pas disposée encore plus favorablement à encourager la vocation littéraire de Victor? Car ce qu'il faut voir dans *Irtamène*, c'est moins le sujet que l'exécution. Or, dans ces 1,500 vers, il y en a un grand nombre qui sont d'une belle venue, qui sont même entraînants. Mme Hugo, en lisant cette tragédie, pour son jour de l'an, a dû éprouver un petit frisson de satisfaction; et dans sa pièce d'envoi, Victor ne prenait-il pas bien soin de lui dire que c'était pour elle qu'il avait fait cette tragédie, que

c'était à son opinion surtout qu'il tenait, plutôt qu'à celle du parterre? D'ailleurs Victor lui-même qui, plus tard, sera assez sévère pour lui-même et qui condamnera son *Athélie* et son opéra-comique, qui se plaindra même de n'avoir pas été bien inspiré par Melpomène, ne semble pas trop se plaindre de la Muse en cette circonstance; il est toujours modeste; mais, enfin, elle ne l'a pas trop mal guidé puisqu'il a pu ramasser quelques fleurs du Sacré Vallon.

Ce ne sont pas de ces fleurs immortelles
Dont Racine se pare au céleste banquet;
Ce sont des fleurs simples et naturelles
Comme mon cœur; maman, je t'en offre un bouquet.

On remarquera qu'il parle de Racine. Et, en effet, il subissait à cette époque son influence et, comme je l'ai dit, il s'en inspire très visiblement dans *Irtamène*. On sent qu'il le possède par cœur.

UN POÈME

La même année que sa tragédie, Victor composait un poème, et un poème de 364 vers. Le cahier est cartonné et revêtu d'un papier bleu marbré comme le livre d'une blanchisseuse.

LE DÉLUGE

Poème en trois chants

par

VICTOR-MARY HUGO

On remarquera qu'il écrit Mary avec un y. Puis il inscrit ce vers :

Jusqu'en ses châtiments, adorons l'Éternel.

et la date 1816.

L'écriture est fine et serrée. Toujours t

méthodique, il place un sommaire en tête de chaque chant.

CHANT I

Sommaire.

Lever du soleil. — Noé raconte à ses enfants un songe où Dieu lui annonce le Déluge et lui ordonne de construire une arche. — Travaux et construction de l'arche.

Voilà une belle matière pour une centaine de vers. On n'a pas été, comme lui, l'amoureux de la nature, on n'a pas joui de la vision de l'Italie et de l'Espagne, du charme pénétrant du jardin des Feuillantines sans en avoir conservé de vives impressions, et le jeune homme ne perdra pas l'occasion qui s'offrira à lui de nous décrire un magnifique lever de soleil avec tous les chants et les bruits de la nature qui s'éveille. Et comme il est déjà un metteur en scène avisé, il nous montre Dieu qui apparaît en songe à Noé, qui se plaint de la conduite des mortels, adorateurs des faux dieux, épris de guerre et de carnage, contempteurs de l'homme juste. La clémence divine n'a pas réussi à les ramener au ien, leur audace a redoublé. Dieu a perdu

patience et se prépare donc à châtier l'humanité coupable. Il annonce à Noé qu'il va déchaîner les éléments, mais comme il veut l'épargner pour le récompenser de sa vertu, comme il l'a choisi pour repeupler ensuite le monde qui va être détruit, il lui ordonne de construire une arche qui abritera ses enfants et ses troupeaux.

Noé assemble ses enfants, leur raconte son rêve et leur dit d'aller dans les forêts abattre des sapins et des chênes et de fabriquer un immense vaisseau.

CHANT II

Sommaire.

Dieu ordonne à Gabriel de préparer le Déluge. — Description des animaux que renfermait l'arche. — Déluge universel.

Victor développe plus longuement ce chant, qui a plus de 150 vers. Il a fait une sorte de petit drame en plusieurs tableaux.

Premier tableau : Dieu est sur son trône. Il appelle l'ange Gabriel, et lui donne ses instructions : les nuages doivent être assemblés, les vents doivent être réunis, et lorsque tous les élé-

ments auront été ainsi disciplinés, l'ange devra les mettre en mouvement.

Second tableau : Gabriel accomplit sa mission, il prépare la tempête, et d'abord il voile le soleil en accumulant les nuées, puis lorsque les nuages sont assez épais, il ordonne aux vents de souffler. Ce n'est encore que le prélude de l'ouragan.

Troisième tableau : L'arche reçoit Noé et ses enfants, puis tous les animaux de la création, les plus féroces comme les plus inoffensifs. Et c'est un prétexte pour Victor de nous montrer le lion, la panthère, le chevreuil, le daim dans leurs attitudes et dans leurs mouvements.

Quatrième tableau : L'ouragan se déchaîne avec rage, les torrents inondent les campagnes, l'océan roule ses flots tumultueux, le ciel se fond en cascades de pluie et toutes les eaux emportent dans une poussée irrésistible les moissons, les coteaux, les vignobles.

Victor donne une description colorée de cette furie des éléments. Nous reproduisons ces vers inédits.

ʼais déjà, descendant du sommet des montagnes,
ʼs torrents débordés inondent les campagnes,

Déjà de l'Océan les flots tumultueux
Portent de tous côtés leur cours impétueux.
Soudain le ciel se fond en des ruisseaux de pluie,
Au milieu des forêts, d'un immense incendie
Les effets sont moins grands, moins désastreux, moins
L'onde emporte, détruit, ravage les moissons, [prompts,
Se répand dans la plaine, et dans une journée
Anéantit, hélas! le travail de l'année.
Malheureux laboureurs, élevés vers les cieux,
Vos regards vainement implorent vos faux dieux.
. . . .
Vous voyez l'Océan inonder vos campagnes,
La mort vient vous ravir vos frères, vos compagnes,
Conduits par la terreur sur des rocs élevés,
C'est pour de plus grands maux, hélas! que vous vivez!
Vous fuyez à jamais les modestes chaumières
Où naquirent vos fils, où moururent vos pères,
Heureux si, de ce toit qui vous vit au berceau,
Les débris entassés ne sont votre tombeau,
Ou si votre maison par les eaux engloutie
En une lente mort ne change votre vie!
Trop coupables humains, de votre impiété
Voilà le châtiment terrible et mérité!
Cependant par les mers les plaines sont couvertes,
Les monts sont entourés, les villes sont désertes,
D'un tonnerre lointain les éclats redoublés
Augmentent la terreur des mortels accablés
Et des flancs sulfureux d'une effroyable nue
L'ombre au loin se répand sur la terre éperdue.
Des rapides éclairs la sinistre lueur
De cette sombre nuit accroît encore l'horreur;
Des fleuves débordés, des ondes blanchissantes,
On entend bouillonner les vagues mugissantes.
Un sourd gémissement sorti du sein des mers

D'un horrible fracas remplit soudain les airs;
De la terre aussitôt les abîmes s'entr'ouvrent,
Des enfers étonnés les plaines se découvrent,
Et du fond de ce gouffre un tourbillon affreux
Répand et la fumée et la flamme en tous lieux.
. . . .
L'air paraît s'embraser. Tout tremble, tout s'enfuit,
Mais où porter ses pas dans cette affreuse nuit?
L'un, sur un frêle esquif cherche en vain le rivage,
L'autre, parmi les flots se précipite et nage,
Et bientôt fatigué, malgré son vain effort,
Pour le salut qu'il cherche il rencontre la mort;
Tandis que celui-ci, sans se montrer plus sage,
Veut, parmi les récifs, se frayer un passage,
Mais, hélas! vain espoir! un rocher sous ses pas
Se détache, l'entraîne et roule avec fracas.
Son corps précipité dans les plaines profondes
Flotte défiguré, selon le gré des ondes!
Cet autre malheureux après mille travaux
Pense s'être soustrait à la fureur des flots,
Et, d'un roc sourcilleux tenant enfin la cîme,
Il plonge ses regards sur l'effrayant abîme
De l'immense océan dont il est entouré,
Alors frappé d'horreur, pâle, désespéré,
Plein d'une juste crainte, il détourne la vue,
Et redoute la mort sur son front suspendue...
Mais, ô comble d'effroi! l'onde apporte à ses yeux
D'un frère ou d'un ami les restes malheureux,
Son âme à cet aspect de douleur est saisie,
Il se frappe le sein, il déteste la vie,
Et bientôt furieux, dans son brûlant transport,
Pour terminer ses maux, il invoque la mort.
Cependant la vertu, de ses divines flammes,
Des coupables humains touchait encor les âmes,

Le fils, de son vieux père éloigne le danger,
Il l'emporte, et ce poids semble le soulager.
Le frère aide la sœur, et la fille éplorée
Guide les pas tremblants d'une mère adorée!
Mais déjà, plus d'espoir! Les eaux avec lenteur
Des rochers orgueilleux atteignent la hauteur.

Tout entre dans le néant, les mortels sont châtiés.

CHANT III

Sommaire.

Le Très-Haut apaisé par les prières de Noé fait retirer l'océan. — Joie de Noé en sortant de l'arche. — Son ingratitude à la vue de la terre désolée. — Son repentir. — Dieu lui pardonne et lui prédit l'avenir.

Victor, qui a donné une description imagée et terrifiante de la tempête, de la fureur des éléments, des tortures des malheureux en lutte avec la mort, qui nous a présenté toute une succession de tableaux désolés et lamentables, sent combien il est difficile, après ces émotions violentes, de maintenir son récit à ce degré de tension; et d'autre part, si le troisième chant n'est qu'un cantique d'actions de grâce, il devient un peu fade, un peu terne; il essaie donc de le relever

un peu; il nous présente d'abord Noé invoquant le Très-Haut, c'est la première prière. Noé supplie Dieu d'apaiser les flots et l'ange Gabriel a ordre de dissiper l'orage, de faire reculer la mer, d'imposer silence à la foudre, d'apaiser les vents, et de faire luire le soleil. Ses vœux sont donc exaucés et l'arche est conduite vers la terre. Noé ne peut guère s'empêcher de remercier Dieu de l'avoir sauvé : c'est le cantique d'actions de grâce, et là pourrait se terminer le poème.

Mais Victor n'est pas satisfait de ce trop banal dénouement et il veut ménager un effet.

Noé sort de l'arche, il regarde autour de lui : ce ne sont que villes détruites et que champs dévastés. Il ne rencontre plus maintenant partout que l'image de la mort. Alors, révolté devant ce spectacle, il reproche à Dieu cet atroce châtiment qui, en poursuivant des coupables, a atteint des innocents, il blasphème... puis il a honte aussitôt de son ingratitude, il implore son pardon et, désespéré d'avoir malmené Celui qui l'a épargné, il lui offre un taureau blanc en expiation de ses blasphèmes. Dieu est désarmé par ce repentir, mais lui annonce en même

temps sa mission et celle de ses fils : ils devront repeupler le monde. Sem peuplera l'Asie, Japhet l'Europe et Cham l'Afrique; et un seul peuple observera ses lois et ses mystères et écoutera ses ordres éternels.

Comme toujours Victor se juge; il a relu son poème et il se donne des notes.

En face d'un certain nombre de vers, il met des lettres au crayon; M (mal), P M (pas mal), T B (très bien), B (bien). Il donne son opinion sur 73 vers : 20 mal, 32 bien, 15 très bien, 5 passables, 1 faible, et il inscrit cette statistique sur son manuscrit.

Victor a employé dans ses vers les mots « la lumière du jour ». Il en est choqué; mais pour se justifier, il explique l'expression par cette note : « La lumière du jour semble un pléonasme, cependant le poète a dit :

Aimez avec respect, servez avec amour
Ceux de qui vous tenez la lumière du jour. »

D'ailleurs son poème ne le satisfait pas, car il adresse, à la fin, ces vers à son frère aîné, Abel :

SUR MON DÉLUGE

A Abel

Lorsque mettant pour un mot une phrase
Je te peignis, avec emphase,
L'univers englouti, les mortels foudroyés,
Mourant sans espoir ni refuge,
Je crois, Abel, qu'en mon déluge,
Je me suis moi-même noyé.

Rencontre curieuse : à la même époque, son frère Eugène composait également un poème sur *le Déluge*. Sur la couverture du manuscrit ce vers :

Discite justitiam moniti et non temnere divos.
(Virgile, *Énéide*.)

LE DÉLUGE

Poème en trois chants

par

Eugène Hugo

1816

Ce poème est placé dans une enveloppe par Victor Hugo, qui a écrit :

Eugène Hugo

(*mon frère*)

Un poème intitulé « le Déluge », fait à quatorze ans.

Or, en 1816, Victor avait bien quatorze ans; mais Eugène en avait seize. Eugène a-t-il commis une erreur de date? Est-ce une erreur de Victor sur l'âge de son frère? Il est probable qu'il y a eu une confusion de la part de Victor, lorsqu'il inscrivit plus tard cette note après la mort d'Eugène.

Toujours est-il que ce poème fournirait matière à d'intéressantes comparaisons avec celui de Victor. Eugène fait surtout un récit, en négligeant plus volontiers la mise en scène : Dieu veut punir les hommes et épargner Noé, le seul mortel qui lui soit resté fidèle, et lui ordonne de construire une arche. L'heure redoutable arrive. Des fantômes hideux sortent des tombeaux, la terre s'entr'ouvre, vomissant le feu, la comète apparaît. Dieu est entouré de ses anges, l'un d'eux entonne la trompette, les orages s'amoncellent, éclatent, les torrents dévastent les campagnes, tout est détruit : c'est à la fois le déluge et le jugement dernier. Eugène décrit les mouvements des éléments, les craquements de la terre, les éclats de la foudre, les bondissements des flots, les éboulements des rochers et des montagnes. Quant

aux dernières luttes des hommes contre la mort, à leurs douleurs et à leurs angoisses, tout ce drame poignant de l'humanité expirante que Victor retrace en termes saisissants, Eugène le néglige. Il nous montre le drame physique, alors que Victor s'attache au drame humain.

Le dénouement des deux poèmes est différent. Il n'y a plus rien sur la terre dans le poème de Victor; Eugène au contraire nous montre partout des bois majestueux, des arbres chargés de fruits, des coteaux luxuriants, de gras pâturages. Mais tout est silencieux, et Noé, loin d'avoir un mouvement de révolte, remercie Dieu, lui demande de pénétrer ses enfants de la sainte flamme et de leur apprendre à obéir à sa loi quand il ne sera plus là.

On demeure stupéfait en considérant le travail énorme accompli par cet enfant de quatorze ans : tout en étant à la pension Cordier, il avait trouvé moyen, dans cette seule année, 1816, de faire 23 pièces de vers, le long poème du *Déluge* et *Irtamène*, tragédie en cinq actes.

SA SECONDE TRAGÉDIE

Il avait écrit *Irtamène* à quatorze ans. Il n'en avait pas été trop mécontent, puisqu'il ne s'était adressé aucune de ces critiques dont il n'était cependant pas avare. Maintenant il a un an de plus : il veut entreprendre une nouvelle tragédie en cinq actes, mais en cinq actes véritables, non plus en cinq petits actes comme *Irtamène.* Et puis, il tenait à observer les règles en honneur dans ce temps-là, les unités de temps, de lieu, qu'il se reprochait peut-être d'avoir trop légèrement sacrifiées dans sa première œuvre.

Il lui fallait un sujet. C'était son moindre embarras. Son imagination ne le laissait jamais au dépourvu. Il avait beaucoup lu, beaucoup retenu aussi, et il n'était pas à cours d'intrigue, et surtout d'intrigue tragique. Car, c'est un fait :

noter en passant, il se passionne, dès sa plus tendre enfance, pour les aventures sombres, les histoires sanglantes, les actions héroïques. Voyez son *Irtamène* et presque aussitôt après son *Bug-Jargal* et son *Han d'Islande*; il était donc tout préparé, par ses tendances du début, à la tragédie. Quant à l'amour, il ne joue qu'un rôle secondaire dans ses premières compositions, où il n'est presque qu'un hors-d'œuvre, ce qui est un peu inattendu de la part de cet enfant si précocement sentimental, qui ébauchait à neuf ans une idylle assez passionnée à Bayonne. Il est vrai que la politique l'absorbait bien davantage et que les événements faisaient fermenter en son jeune cerveau toutes sortes d'idées héroïques. L'amour ne paraîtra qu'avec *Han d'Islande*, quand il sera dominé par sa passion violente pour Adèle. Pour l'instant, c'est le gros drame qui l'attire et, dans son *Athélie*, il va s'efforcer d'accumuler les duels, les coups de poignard, les assassinats, les empoisonnements et les suicides.

Il avait pris un cahier de gros papier. Il avait collé une feuille bleue marbrée assez maladroitement, car la couverture est toute bosselée, et

sur la première page il inscrit le titre ainsi disposé :

ATHÉLIE

OU

LES SCANDINAVES

Tragédie en cinq actes et en vers,

par

VICTOR-MARY HUGO

1817

On retrouve l'y de Mary.

Sur la seconde page, il écrit : *Sujet d'Athélie* ; c'est le scénario, une scénario de deux pages un quart, de 79 lignes d'une écriture compacte.

Car, cette fois, il ne veut rien livrer au hasard, il se défie de l'improvisation.

Le roi de Scandinavie, en mourant, a marié sa fille Athélie à un guerrier, pour lui témoigner sa reconnaissance : car il doit à cet homme la vie de son enfant. Athélie s'est résignée à cette union quoiqu'elle aime un jeune seigneur qui, désespéré d'avoir perdu celle à laquelle il avait voué sa vie, va au loin chercher la mort et ne rencontre que la gloire. Six mois après son mariage et son

avènement au trône, le mari d'Athélie meurt assassiné par un inconnu.

Le crime a été commis par le jeune seigneur à l'instigation d'un chef puissant, Morler, qui, voulant s'emparer du trône et de la femme, n'a pas eu de peine à exploiter la haine de l'amoureux contre son heureux rival. Athélie, devenue libre, voudra épouser celui qu'elle aime, et dont, d'ailleurs, elle ignore le crime. Mais Morler, qui a été l'instigateur du forfait, révèle à Athélie le nom du meurtrier et lui montre un testament du roi qui ordonne à sa femme de châtier le coupable. Comment ce testament a-t-il pu être obtenu? C'est que celui même qui a conseillé le crime et qui maintenant le dénonce, l'a vu s'accomplir; et, à ce moment, soulevant la colère du roi expirant contre son assassin, il lui a fait écrire avec son sang ses dernières volontés.

Voilà le résumé très incomplet du scénario. La donnée est un peu rudimentaire et ne remplira peut-être pas les cinq actes; le crime, qui peut faire naître toutes sortes de situations tragiques, est sans doute un merveilleux moyen pour ettre en mouvement toutes sortes de passions :

la colère, la haine, les rivalités, la vengeance; mais Victor sent bien que ce n'est pas sur un si mince canevas qu'il pourra écrire 3 000 vers. Alors, il reprend son scénario en le développant; il détermine exactement la matière de chaque acte, de chaque scène. Il en arrive ainsi à modifier son sujet, à l'élargir, préoccupé surtout de découvrir des coups de théâtre et des effets de mise en scène. Il divise son premier acte en six scènes.

Notons que ce n'est pas à l'amour d'Athélie qu'il veut d'abord nous intéresser. C'est au crime. C'est donc le roi assassiné qui sera le personnage principal; et c'est devant un tombeau que l'auteur nous montre la veuve aux longs voiles de deuil interrogeant l'ombre de son mari, cherchant à connaître le coupable et se dressant en statue de la Vengeance prête à frapper.

Victor, qui connaît déjà son public, qui veut l'angoisser et ouvrir immédiatement l'action, amène au pied de la tombe le jeune seigneur qui est aimé par Athélie. Athélie ignore qu'il est l'auteur du meurtre, mais nous le devinons au trouble qui agite le coupable. Victor tie

son premier effet avec cette confrontation saisissante.

Mais il lui faut pour son second acte, également en six scènes, un effet encore plus tragique. Alors il nous montre le jeune seigneur, affolé par son crime, désireux de ne pas se trahir pour ne pas perdre celle qu'il aime et surpris par le grand chef qui a naguère armé sa main. Ici une scène violente, terrible, qui se termine par un duel entre les deux complices devant la tombe de la victime.

A l'acte III, qui compte sept scènes, Athélie a appris par le chef puissant le nom du meurtrier; elle ne veut pas dévoiler le secret qu'elle vient d'apprendre et auquel elle ne peut croire encore; et lorsque le jeune seigneur se dresse devant elle, elle se contient, pour lui dérober l'atroce vérité; et si elle ne se sent pas la force de le sacrifier, elle cherche du moins à décourager son amour, sans lui dire le motif de sa froideur. Elle n'y réussit pas. Il semble donc qu'elle devrait l'éclairer : mais alors il lui faudrait obéir sur-le-champ aux dernières volontés de son mari, et exécuter le coupable. Et nous ne

sommes qu'au troisième acte. Voici donc Athélie entre son amour et son devoir. N'est-ce pas là un excellent quatrième acte?

Il faut trouver seulement quelque aventure terrible. Nous avons là encore cinq scènes. Et c'est Athélie qui, mise en demeure de venger l'époux, prend sur l'autel la coupe préparée pour un hymen qu'elle n'a pas osé rompre ouvertement. Elle détache de son doigt une bague qui lui a été donnée par le feu roi, et qui renferme du poison; elle verse le contenu dans la coupe qu'elle remet sur l'autel. Quel est son projet? Médite-t-elle d'empoisonner le coupable ou de s'empoisonner elle-même? Victor nous laisse dans l'incertitude; il a ainsi préparé son cinquième acte, qui est le plus considérable.

Notons que tout le drame, conformément à la règle de l'unité de lieu, se passe dans l'intérieur du temple d'Odin. Et Victor indique ainsi la mise en scène: « On voit à gauche du tableau un tombeau de marbre noir qui porte le nom de Duncar (le nom de l'époux). Dans le fond est l'autel qu'un voile peut couvrir au besoin. »

Victor a très soigneusement réservé pour la

fin le grand coup de théâtre. Il veut terminer sur une impression terrifiante, et voici comment il a indiqué la dernière scène : « Le grand voile du temple se lève, l'autel paraît, brillant de lumières et d'ornements, les prêtres et les bardes se placent en chœur à droite et à gauche de l'autel. Althur (c'est le jeune guerrier, le fiancé), l'œil enflammé, vêtu de son armure royale et suivi d'une litière couverte d'un drap noir et portée par ses guerriers, entre d'un côté du théâtre ; de l'autre côté, Athélie, pâle, tremblante, s'avance, respirant à peine et soutenue par ses femmes. Althur, levant son épée vers l'autel, jure à son épouse amour et protection ; alors le grand prêtre lui présente la coupe sacrée. Athélie, voyant son amant prêt à boire la liqueur empoisonnée, pousse un cri, rassemble ses forces, saisit la coupe et avale avidement le poison. Alors, elle déclare tout à Althur et lui dit de vivre, puisque son époux est vengé. Althur, pétrifié d'horreur, dévoile à son tour les perfidies de Morler (le grand chef) et, soulevant le drap noir, il montre à son épouse expirante le corps du traître qu'il ent de rencontrer et d'immoler à sa vengeance.

Il ajoute qu'il voulait tout avouer à Athélie aussitôt après leur hymen et apaiser les mânes de Duncar par la mort du véritable assassin; « mais, « ajoute-t-il, puisque les dieux en ont autrement « ordonné, je veux te suivre, je suis justifié ». A ces mots, il tire son épée, et tombe sur le corps d'Athélie mourante.

En lisant le scénario, revu, corrigé, amplifié, on voit clairement que Victor s'est moins préoccupé de la psychologie de ses héros que de la succession des situations tragiques. S'est-il lui-même lassé de cette recherche un peu puérile? toujours est-il qu'après avoir écrit les 426 vers de son premier acte, il commença le second le 14 septembre 1817, composa encore 302 vers, à la fin desquels il écrivit : fin du IIe acte, — puis abandonna sa tragédie. Il ne nous en dit pas la raison, quoiqu'il ait d'ordinaire l'habitude de nous renseigner sur ses intentions et de nous donner ses impressions; ses biographes sont également muets sur cette tentative. Le jeune poète s'est senti sans doute tiraillé entre deux idées. Il avait conçu tout d'abord une héroïne intéressante, dont il avait tracé le caractère dans

son premier scénario, la montrant tour à tour malheureuse, découragée, résignée, faisant le sacrifice de toutes les joies de la vie, puis se ressaisissant, renaissant à l'espoir, après son deuil, à un espoir de courte durée, bientôt inquiète, abattue, doutant de l'atroce vérité qu'on lui révèle, torturée par ses doutes qui deviennent des craintes et bientôt des certitudes, s'abandonnant alors à sa douleur, puis à son désespoir, prise entre son devoir de venger la victime et le désir de ne pas sacrifier son fiancé, refusant obstinément de livrer son secret, mais cherchant à éloigner d'elle celui qui veut l'épouser, prête à s'immoler pour apaiser son époux et punir du même coup le coupable en lui échappant, et finalement s'empoisonnant au pied de l'autel. Dans cette figure de femme, il pouvait incarner toutes les passions. C'est bien là, au fond, son scénario primitif. Mais il lui a paru difficile de conduire une tragédie avec trois rôles ; et qui sait si ce n'est pas ce premier effort qui l'a détourné plus tard du système des trois unités ? C'est possible, c'est probable ; c'est un fait en tout cas à noter qu'il avait réussi à conduire

jusqu'au bout son *Irtamène* en sacrifiant les unités, et qu'il se sépare brusquement de son *Athélie* en ayant voulu leur rester fidèle.

Ce n'est pas tout : quand, après avoir écrit ses deux premiers actes, il a abordé le troisième, en jetant les yeux sur son scénario détaillé, il a compris que toutes ses scènes étaient à deux personnages, quand ce n'étaient pas des monologues. Tous ses effets sont semblables et symétriques. Dans son *Irtamène*, il avait fait mouvoir des masses, déployé un certain appareil de mise en scène, montré des palais, des cachots, des salles de justice. Ici, il a réduit ses moyens d'action. Il n'a pas su non plus ou n'a pas voulu aborder nettement le véritable sujet, le drame d'amour qui aurait pu le tenter. Il a trop cherché les effets terrifiants, les effets à côté. Plus tard, préparé par cette double expérience d'*Irtamène* et d'*Athélie*, il conciliera dans son *Han d'Islande* les incidents fantastiques, les aventures tragiques et les histoires d'amour.

Il renonça donc à son *Athélie*, je crois bien, avec quelque regret. Il voulut même l'oublier

complètement. Mais son besoin de produire ne se ralentit pas. Il cherchait seulement un genre qui l'éloignât le plus possible de la tragédie ; il n'avait jamais écrit encore d'opéra-comique. Cette fantaisie le séduit. Il fait un opéra-comique le 3 décembre 1817. C'est peut-être son manuscrit le plus compact. Il le surcharge de variantes en marge ou même entre les lignes, quoique les lignes soient bien pressées les unes contre les autres. Il a pris l'habitude de bâtir un scénario, il en construit donc un de vingt-trois scènes. Pas de division en actes. Il a déjà fait jusqu'à présent tant de vers qu'il semble heureux de trouver l'occasion d'écrire une fois en prose, et il donne plus de place au dialogue qu'aux couplets. On sent qu'il a composé son opéra-comique d'une venue, les corrections ne figurent qu'à la fin sous forme de variantes de certaines scènes. Ce sont des improvisations écrites au courant de la plume, car il a une facilité prodigieuse ; sa veine est intarissable, et c'est même cette facilité qui explique comment il a pu satisfaire, pendant toute sa vie, à des tâches si nombreuses, et en même temps si

variées et si absorbantes. Il ne mettra pas plus de temps à écrire plus tard ses grands drames qu'il n'en a mis à écrire ses drames de jeunesse. Il a lui-même indiqué les dates où il commençait et terminait chaque œuvre, et l'on compte ainsi :

Pour *Marion Delorme*, vingt-trois jours ;
— *Hernani*, vingt-sept ;
— *Le Roi s'amuse*, vingt ;
— *Lucrèce Borgia*, onze ;
— *Marie Tudor*, vingt ;
— *Angelo*, dix-sept ;
— *Ruy-Blas*, trente-quatre ;
— *Les Burgraves*, trente-neuf.

Je sais bien qu'il méditait d'abord ses drames, qu'il les composait dans son cerveau, qu'il prenait des notes et établissait des points de repère. Cependant, il faut avouer que le temps de la réflexion devait être assez court puisqu'il terminait *Marion Delorme*, par exemple, le 24 juin 1829 et qu'il lisait *Hernani* le 1er octobre. Ainsi des œuvres qui auraient coûté des années de travail aux esprits les plus merveilleusement doués étaient pour Victor Hugo — conception et exécution — l'affaire de quelques semaines.

On conçoit donc qu'à son opéra-comique il ne consacre pas beaucoup de temps ; il a tôt fait d'aligner des couplets.

En tête du manuscrit, les lettres :

a q c h e b

C'est le titre : *A quelque chose hasard est bon.*

L'opéra est plutôt bouffe ; il se termine par un « vaudeville général ». Chaque personnage vient chanter son petit couplet, qui se termine régulièrement par le refrain :

A quelque chose hasard est bon.

Et l'un des acteurs s'adresse, en terminant, au parterre :

Oui, je veux faire, en père tendre,
Le bonheur de ces deux époux.
Les auteurs peuvent-ils attendre,
Messieurs, même grâce de vous?
Si, par hasard, à leur jeunesse,
Vous accordez quelque pardon,
Ils rediront pleins d'allégresse :
« A quelque chose hasard est bon. »

Et Victor ajoute : N. B. Il est dans l'ordre que la toile ne tombe qu'ici.

C'est, en réalité, le vieux vaudeville à couplets.

Sur le dos de ses cahiers, il avait l'habitude, comme tous les écoliers, de crayonner toutes sortes de choses.

Il écrit son nom V. M. Hugo deux fois, et celui de Blondel deux fois. Blondel est un jeune poète, ou plutôt un aspirant poète, que nous retrouverons bientôt. Puis il écrit : *M. V. M. Hugo, vous ayant présenté des vers d'un triste homme*.... Enfin, il a tracé une figure très régulière de géométrie avec l'énoncé d'un problème. Car il est obligé en même temps de faire ses devoirs.

Victor était d'ailleurs un écolier scrupuleux, malgré la réputation qu'on lui a faite et qu'il s'est faite lui-même d'avoir été inattentif. Ses cahiers de physique et de philosophie de 1817 sont très bien tenus, les figures de physique sont dessinées d'une main sûre ; dans un de ses cahiers de classe notamment, un instrument, le compensateur, est tracé avec une grande habileté.

Ce qui est surprenant, c'est la variété de ses aptitudes ; dans la prose et la poésie, il se consacre à tous les genres, poèmes, tragédies, idylles, madrigaux, odes, satires, charades, énigmes,

contes, impromptus, traductions, il est tour à tour rêveur et guerrier, tragique et plaisant, tendre et chevaleresque, mystique et libéral.

Mais ce qui l'attire surtout et toujours, c'est le théâtre, et ce qui le préoccupe, c'est d'être joué : cela, il le veut à tout prix. Il a fait un mélodrame en trois actes, *Inez de Castro*. Le cahier est petit, mais épais. Les feuilles sont moins hautes que larges. Le papier est rayé. Il a recopié évidemment son manuscrit qui est net, sans ratures, et les répliques du dialogue sont très espacées. Il le destinait à un directeur, qu'il avait même trouvé : c'était le directeur d'un petit théâtre, le *Panorama dramatique*. Il avait fait recevoir sa pièce. Quel coup de fortune ! si, par hasard, il avait un succès ! Plus d'algèbre, plus de mathématiques ! Plus de pension Cordier ! plus d'École polytechnique ! Son père comprendrait peut-être qu'il avait tort de le pousser vers les sciences, qu'il avait méconnu ses talents d'auteur dramatique. Est-ce que sa vocation n'était pas bien plutôt celle d'un littérateur que d'un ingénieur ? Ne construirait-il pas mieux un drame qu'une ligne de chemin de

fer ou un pont? Et puis, enfin, il allait peut-être gagner de l'argent tout de suite, tandis qu'il lui faudrait encore du temps avant d'avoir une situation. Sa pièce était reçue; il croyait, dans ses généreuses illusions, avoir triomphé du plus redoutable obstacle, ayant eu la chance rare et heureuse de tomber sur un directeur qui, loin de vouloir enfouir dans ses cartons le précieux manuscrit, était prêt à monter le drame et à le faire répéter. Mais il y avait la censure, et la censure interdit le drame. Victor faisait ainsi trop tôt sa connaissance. Elle préludait déjà à l'interdiction future de sa *Marion de Lorme.*

Cette aventure pourtant ne le découragea pas. Sa pièce avait été reçue: c'était une première victoire. Et puis, il avait de nobles ambitions. N'avait-il pas écrit, sur un de ses cahiers, le 10 juillet 1816 cette déclaration: « Je veux être Chateaubriand ou rien »? Chateaubriand était son dieu.

Il cherchait donc une occasion de se signaler. Son attention tomba sur le concours pour le prix de poésie à l'Académie française. Le sujet le séduisit: *Le bonheur que procure l'étude dans*

toutes les situations de la vie. Il y avait pour un écolier bien de la hardiesse à concourir ; mais Victor n'avait-il pas déjà rempli de nombreux cahiers de ses poésies ? Après tout, que risquait-il ? il savait ses classiques : *audaces fortuna juvat.* Pourquoi la fortune ne l'aiderait-elle pas ? En une quinzaine de jours, il aligne 334 vers. Mais restait à les porter à l'Institut.

Comment faire ? Il était en pension, par conséquent surveillé, gardé, emprisonné. Eût-il réussi à tromper cette surveillance, qu'il aurait manqué de courage pour affronter le secrétariat ; il était paralysé par sa sauvagerie.

Et, cependant, il avait bien étudié, bien développé son sujet ; il avait mis à faire ses vers tout le soin dont il était capable. Pourquoi donc maintenant cette timidité ? Sans doute les autres candidats n'étaient pas si pusillanimes. Il se reprochait sa faiblesse. Oui, décidément, il oserait : mais le moyen ? Pourquoi ne profiterait-il pas d'un jour de sortie ? Mais, ce jour-là, on marche en rang, comme au régiment. Il aurait fallu s'échapper, à supposer encore que le hasard de la promenade conduisît les élèves du

côté de l'Institut. Que de complications, d'impossibilités! Décidément, il garderait ses vers. C'était dommage, pourtant : dans ces vers il avait mis toute son ardeur et toute sa foi.

Mais son frère? Comment n'avait-il pas pensé à son frère? Pourquoi son frère ne porterait-il pas le précieux manuscrit? Voilà l'obstacle levé. Celui-là, oui; mais un autre surgissait: il eût fallu mettre le frère dans la confidence. C'était grave. Victor ne voulait pas avouer sa hardiesse. S'il réussissait, il tenait à ménager la surprise; s'il échouait, il voulait dissimuler la déconvenue.

Alors, comment se tirer de toutes ces difficultés, à qui livrer ses inquiétudes, à qui confier son secret? Mais à Biscarrat, son maître d'études, qu'il aimait bien et qui avait pour lui une tendresse paternelle. Biscarrat était l'homme nécessaire, le confident désigné pour remplir une aussi grave mission. Que n'y avait-il pas songé plus tôt? Biscarrat aime les vers, Biscarrat trouvera bien un moyen pour pénétrer dans le sanctuaire. Mais il est retenu, lui aussi. Heureusement, à la sortie du jeudi suivant, qui doit

conduire les élèves en promenade? c'est Biscarrat, précisément. Heureuse chance! Mais comment emmener toute la petite troupe à l'Institut? Sous quel prétexte? Biscarrat en fait son affaire. On part, bien en rang, on gagne les quais. On arrive devant le dôme. Biscarrat s'arrête. « Vous ne connaissez pas l'Institut? Oh! voyez ces beaux lions! sont-ils assez beaux, ces lions? »

Et Biscarrat, ayant réussi à retenir l'attention de ses élèves pendant un instant, file à toutes jambes, suivi de Victor, franchit la cour, entre au secrétariat, dépose le manuscrit et revient au galop rejoindre les enfants. Victor, très ému, est très étonné que le sanctuaire ait été si hospitalier....

L'Académie lui décerna une mention. Il avait eu l'imprudence de dire dans sa pièce qu'il était âgé seulement de quinze ans :

Moi qui, toujours fuyant les cités et les cours,
De trois lustres à peine ai vu finir le cours.

« Si *véritablement* il n'a que cet âge... », avait dit le rapporteur. Ce *véritablement* a prêté beaucoup de commentaires : les uns ont dit

que l'Académie avait voulu l'encourager en lui donnant une mention; les autres ont affirmé qu'elle avait cru être mystifiée et qu'elle avait voulu lui faire payer son audace en ne lui accordant pas une plus haute récompense.

C'est évidemment cette dernière interprétation qui est la vraie; le *si véritablement* veut dire : Si cela était vrai, ce serait trop beau, mais nous ne le croyons pas, et puisque vous avez voulu nous prendre pour des imbéciles, nous vous montrerons, en vous infligeant une petite leçon, que nous ne sommes pas dupes.

Et Victor, en cela d'accord avec l'opinion de l'époque, avait si bien compris que c'était là le sens qu'il fallait donner au *véritablement*, qu'ayant à cœur le soupçon de l'Académie, il écrivit aussitôt cette lettre au secrétaire perpétuel :

A M. Raynouard

Secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Paris, le 31 août 1817.

« Monsieur,

« Retenu par une légère indisposition, je ne puis avoir l'honneur d'aller moi-même vous

témoigner ma reconnaissance de la faveur que l'Académie française a daigné me faire en accordant une mention honorable à la pièce n° 15 dont je suis l'auteur. Ayant appris que vous aviez élevé des doutes sur mon âge, je prends la liberté de vous remettre cy-inclus mon acte de naissance. Il vous prouvera que ce vers :

Moi qui...
De trois lustres à peine ai vu finir le cours,

n'est point une fiction poétique. »

Toujours est-il qu'une mention, surtout à un enfant de quinze ans, était une haute récompense. Et peut-être M. Raynouard reconnut-il lui-même que l'Académie avait eu tort de faire payer au jeune poète sa suspicion, car il manifesta un très vif désir de faire sa connaissance. L'entrevue fut plutôt solennelle. Victor trouva un personnage hautain, très pénétré de l'importance de son titre et de sa valeur. Cette attitude était familière à M. Raynouard : elle n'en surprit pas moins le jeune écolier.

La pièce présentée à l'Académie française porte les dates suivantes : 18 mars-7 avril 1817.

Un de ses derniers cahiers de poésies d'écolier est également daté 1817-1818.

C'est un cahier relié d'une couverture de carton fort grossier.

Sur la première page dont la moitié est déchirée de haut en bas, Victor Hugo a écrit ces mots d'une écriture très grosse qui n'est pas de la date de ses poésies : *Les bêtises que je faisais avant ma naissance*, et au bas une espèce de tache d'encre assez énigmatique au-dessous de laquelle il a écrit : *oiseau.*

On sait que Victor Hugo a eu plusieurs écritures : la première, celle de la jeunesse, de 1815 à 1825, est petite, serrée, avec des queues majestueuses qui terminent les mots. A la fin de cette période les fioritures et les ornements disparaissent; mais l'écriture reste la même, aussi nette, aussi pressée.

Puis elle devient un peu plus grande; mais elle est renversée; c'est l'écriture de 1848, les lignes sont un peu plus espacées, si les lettres et les mots sont toujours serrés.

Enfin dès 1860 c'est une grande écriture, à caractères gros. Et ce qui est significatif c'est que

le format des papiers a suivi les transformations de l'écriture. C'est ainsi qu'au début Victor Hugo se sert de papier de petit format, puis il prend un papier moyen et enfin un papier très grand.

En dehors d'ailleurs, de ces trois types principaux d'écriture, on en pourrait distinguer d'autres qui serviraient entre eux de transition : rien ne ressemble moins à un manuscrit de Victor Hugo, qu'un autre manuscrit de Victor Hugo, ce qui par parenthèse dérouterait singulièrement la science des experts.

Il est certain que les mots : *Les bêtises que je faisais avant ma naissance*, inscrits sur cette page déchirée, ne datent pas de 1817 ou 1818, comme les poésies que renferme le cahier et qui sont de l'époque où l'écriture de Victor Hugo était fine et serrée.

Il est probable que, plus tard, Victor Hugo, en relisant ces poésies, qui lui parurent trop imparfaites, voulut leur assurer une sorte d'excuse en les jugeant lui-même avec sévérité. Et ce titre fantaisiste qui date probablement de 1860 ou 1861 est un badinage, une précaution, un avis à ceux i seraient tentés d'attribuer à ces essais une

importance que le poète n'y attachait pas lui-même.

Je serais même tenté de penser, qu'au moment où Mme Victor Hugo publiait les volumes de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, en 1863, et y insérait les *Œuvres de la première jeunesse*, elle fut amenée, en compulsant les cahiers du poète, à faire certains choix.

Quoique Victor Hugo se soit toujours défendu, et avec raison, d'avoir participé à cette publication, quoiqu'il n'en ait pas rédigé une ligne, qu'il n'y ait même pas fait de correction, comme on l'a dit, il est vraisemblable qu'il a été consulté du moins sur la publication de ces *Œuvres* de début. Il a dû alors reprendre des cahiers un peu oubliés, les relire, et notamment celui de 1817; et il a inscrit alors cette boutade : *Les bêtises que je faisais avant ma naissance.*

Mais il est juste de dire qu'il n'exprimait pas ainsi une opinion tardive et formée après coup; cette opinion, il l'avait conçue dès 1817; mais alors il l'avait exprimée en latin parce qu'il était très classique.

En effet, sur la seconde page du cahier, il a écrit (et c'est bien cette fois l'écriture de 1817) :

ESSAI

V. M. Hugo

Le nom est enveloppé d'un imposant paraphe à plusieurs circonvolutions et, au-dessous, la date :

1817
1818

Et cette devise à côté de son nom :

Sunt quædam mediocria, sunt mala plura.
Mart.

Ainsi donc, en 1817, il qualifie certaines pièces de « moyennes » et le plus grand nombre de « mauvaises ». Sa traduction française postérieure est seulement d'un ton plus dégagé.

Ce qui est curieux, c'est qu'en tête de ce cahier vous lisez : « *Bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie* ».

Or c'est la pièce qui a obtenu une mention à l'Académie française, celle qui fut l'origine de sa renommée : en 1817 il la rangeait sans doute

dans les *quædam mediocria*; en 1860, il la classa dans les *bêtises*.

Est-ce une petite revanche contre l'Académie qui contestait la sincérité de ses quinze ans? Ce n'est pas vraisemblable; mais le poète qu'il était devenu plus tard jugeait l'écolier, qui cependant savait bien se juger lui-même, et non sans une excessive rigueur.

Il avait fait hommage de cette pièce à M. D. L. R. (à M. de la Rivière), son premier maître, avec des vers qui ont été publiés dans *Victor Hugo raconté* :

Maître chéri, daigne accepter
Le faible essai que mon cœur te présente,
C'est toi qui le premier, à ma raison naissante,
Des leçons de l'étude appris à profiter.
C'est par toi seul que j'ai pu la chanter,
C'est pour toi seul que je la chante.

V. M. Hugo.

A la seconde page, Victor a transcrit les vers que lui a adressés, en réponse, M. de la Rivière. Car, en ce temps-là, tout le monde faisait des vers, les maîtres comme les écoliers. Je les reproduis, car ils sont d'une ingénuité touchante

et montrent les relations tendres qui s'étaient établies entre le maître et l'élève, en même temps que la modestie de M. de la Rivière, qui refusait de prendre sa part dans le succès de son disciple.

RÉPONSE A LA DÉDICACE

Nourrisson des neuf Sœurs qui marchez vers le Pinde,
Loin que la vanité vous aveugle et vous guinde,
Dans vos premiers succès, qu'il est beau de vous voir
A d'autres qu'à vous seul prétendre les devoir!
En partageant le prix que le talent vous donne,
N'est-ce pas doublement mériter la couronne!
Après le beau laurier que je vous vois cueillir,
Rien n'est plus doux pour moi que votre souvenir.
Si, dans vos jeunes ans, des charmes de l'étude,
J'ai pu vous inspirer la première habitude,
En plaçant votre but bien au-devant de lui,
Ah! combien vous avez dépassé votre appui [1]!
Sur le sommet d'un roc, tel l'aiglon, faible encor,
Reçoit tous les soins de sa mère;
Mais sitôt qu'il pourra s'enfuir loin de la terre
Ce n'est plus qu'à lui seul qu'il devra son essor.

D. L. R.

On aura remarqué le renvoi : *Vers omis*. Il est probable que ces vers furent publiés à

1. Vers omis :

Et si du vrai bonheur je vous montrai la route
Votre gloire est à vous; vous la méritez toute.
Sur le sommet d'un roc, etc.

l'époque. Je n'en ai pas retrouvé la trace; mais Victor avait pensé que le mot gloire était trop gros pour une simple pièce de vers, et pour une mention à l'Académie, et par modestie il avait supprimé les vers. Il les rétablit en note pour lui et pour lui seul sur son cahier, comme un témoignage de la satisfaction de son ancien maître avec cette mention : *Vers omis*.

Puis suit la pièce tout entière : *Le Bonheur que procure l'étude*, avec le mot : Poème. et une citation d'Ovide.

Quoiqu'il eût peut-être quelques raisons d'en vouloir à l'Académie, et surtout au Secrétaire perpétuel, M. Raynouard, qui avait douté de ses quinze ans, il lui adressa cependant, le 31 août 1817, des vers pour lui témoigner sa reconnaissance; ils se trouvent dans ce cahier à la suite de la pièce couronnée, et ont été publiés dans la *Correspondance*.

Son succès à l'Académie lui valut l'amitié de M. François de Neufchâteau. C'était un personnage, comte de l'Empire, poète, magistrat, ministre, ayant, dans les heures les plus agitées, disposé du sort de la France et montré toujours

une grande probité et un grand courage. Ce qui rend cette rencontre assez curieuse, c'est que François de Neufchâteau avait fait des vers à douze ans, qu'il avait publié un volume sous ce titre : *Pièces fugitives de M. François, de Neufchâteau en Lorraine, âgé de quatorze ans*; et qu'il avait reçu alors de Voltaire ces vers flatteurs :

Il faut bien que l'on me succède,
Et j'aime en vous mon héritier.

Tel Victor Hugo plus tard faisait des vers à treize ans, conquérant l'amitié de Chateaubriand.

Inutile de dire que l'analogie s'arrête là. Quand Victor connut François de Neufchâteau, celui-ci avait soixante-sept ans. Ils échangèrent des poésies qui sont publiées dans *Victor Hugo raconté*, et qui se retrouvent dans le cahier des essais.

Dans ce même cahier, se trouvent encore des vers de Biscarrat, le maître d'étude de la pension Cordier, qui devait être un peu plus tard le témoin de son mariage. Victor les a copiés et

les a fait suivre d'une réponse dont les trois derniers vers sont bien amusants :

Apollon t'ornera des lauriers de la gloire,
Et quand mon nom obscur languira sans mémoire,
Tes vers l'en feront souvenir.

Qui se souvient maintenant du pauvre Biscarrat?

Puis, il reproduit des vers que lui a adressés L. Blondel.

Ce Blondel est dévoré du désir de devenir poète. Il a donc imploré les Neuf Muses. Elles n'ont pas répondu à son appel. Il s'est alors adressé à Apollon, qui est resté aussi sourd qu'elles. Il se tourne donc vers Victor Hugo, qui, lui, du moins, sera peut-être plus compatissant et plus charitable. Et il lui demande son secret, et surtout le moyen de fléchir Apollon et les Muses.

Victor lui répond le 4 novembre 1817, le lendemain du jour où il a reçu l'épître. Mais il n'admet pas qu'on le place sur le même rang qu'Apollon; il en est même un peu révolté. C'est vouloir diminuer la majesté de son dieu :

Vous, poète naissant qui me voulez pour maître,
Songez qu'Apollon seul doit l'être,
Qu'il soit le but de vos accords,
Et puisque ce Dieu nous rassemble,
Voyez ce double-mont où tendent nos efforts.
Venez, nous gravirons ensemble.

Le cahier renferme encore un grand nombre de poésies, et d'abord une Ode, *le Temps et les Cités*, du 3 au 15 avril 1817; l'*Achéménide*, publiée dans *Victor Hugo raconté*, du 17 au 20 octobre 1817, et lue au banquet littéraire le 5 juillet 1818, à la première séance; *la France au duc d'Angoulême, grand-amiral, en tournée dans les ports de France*, soirée du 11 novembre 1817; des *Stances au sommeil*, nuit du 16 décembre 1817; *A Maman, pour le jour de sa fête, Sainte-Sophie*, 29 septembre 1817.

Tous les ans, mon luth empressé,
Chante cette heureuse journée.
Te redirai-je cette année,
Ce que je t'ai dit l'an passé?
Peindrai-je toujours ma tendresse,
Mon respect et mon allégresse
En longs vers tirés au compas?
Pardonne; en t'en offrant le gage,
Je voudrais changer de langage,
C'est mon cœur qui ne le veut pas.

Sa mère est l'objet constant de sa tendresse, c'est à elle qu'il adresse des vers dans toutes les circonstances de la vie, c'est elle qu'il prend pour confidente de ses premiers essais dramatiques, car il sait bien qu'elle est son meilleur appui, et que c'est par elle qu'il vaincra le mieux les résistances de son père. N'avait-elle pas été la providence de son enfance, le soignant, le couvant, protégeant avec une admirable sollicitude sa faiblesse, flattant plus tard son amour de l'indépendance, encourageant ses travaux, obéissant à ses fantaisies, témoignant même, par l'admiration qu'elle ne lui ménageait pas, qu'elle avait le pressentiment de sa glorieuse carrière?

Et lui, ne la considérait-il pas comme sa meilleure protection et aussi comme son meilleur juge, un juge à la bonne opinion duquel il tenait? Car, après lui avoir dédié son opéra-comique, le 1er janvier 1818, il lui explique aussitôt l'inanité de ses efforts, dans une pièce qui a été publiée dans *Victor Hugo raconté*, et il se retourne vers elle :

Tu me tiens lieu de tout : tiens-moi donc lieu de muse.

Puis viennent une série de satires, d'odes, de chansons : *la Colère du poète ou la manie de la politique*, satire, du 6 au 10 janvier 1818; *la Mort de Louis dix-sept*, ode, du 29 janvier au 2 février 1818; *le Désir de la gloire*, ode, nuit du 2 au 3 février 1818; *les Places*, chanson, février 1818; *le Rameau de buis bénit*, chanson.

C'est également dans ce cahier qu'on trouve la *Réponse à l'épître au Roi de M. Ourry*, dont un fragment a été publié dans *Victor Hugo raconté*, et où on lit ce vers :

Je lis l'*Esprit des Lois* et j'admire Voltaire.

Il est significatif, car la pièce date du 29 août 1818, et on lui avait reproché plus tard d'être l'ennemi de Voltaire.

Enfin, le cahier se termine par *les Vierges de Verdun*, de septembre 1818, qui obtinrent l'amaranthe d'or au concours des jeux floraux de Toulouse. Encore une des « *bêtises* » *qu'il faisait avant sa naissance!* »

A la fin de tous ses cahiers, il établit une table des matières avec l'indication des titres des pièces, des pages, de leurs dates et du nombre de vers

(Si l'un des deux venait à quitter la capitale ou à mourir, le cinquième sera la propriété de l'autre; il en sera de même pour M. Abel Hugo, dont le cinquième passera à ses deux frères.)

« Si l'un des associés susdits, l'imprimeur excepté, venait à mourir, ses héritiers auront droit pendant trois ans à la moitié des bénéfices qu'il aurait eus comme propriétaire.

« L'ouvrage, intitulé *Lettres Bretonnes*, sera rédigé dans les principes libéraux des députés connus sous le nom d'*Ultra*.

(Puis suivent les paraphes des associés.)

« Il est divisé de la manière suivante : Politique spéciale, Sciences, Questions politiques;

« Littérature ;

« Mœurs;

« Spectacles et nouvelles théâtrales;

« Variétés, Chronique et Nouvelles du jour;

« Poésie.

« M. Abel Hugo sera chargé particulièrement de la politique;

« M. Ader, des articles de littérature et de mœurs;

« M. Marteau, de l'article Spectacle et Nouvelles théâtrales ;

« MM. Eugène et Victor Hugo, des articles littéraires et de la Poésie.

« L'article Variétés, Chronique, etc., sera fait en commun tous les dimanches. Chaque associé devra fournir le travail dont il est chargé, sous peine de perdre le quart de sa part dans les bénéfices du mois, à titre d'amende. Cette somme sera affectée à un fonds commun auquel on ne touchera que pour des dépenses désignées.

« La négligence à remettre son travail pour les huit premiers numéros entraînera la perte de la part entière d'un mois portant bénéfice.

« Chacun est passible des peines corporelles que pourrait lui attirer l'article qu'il aurait rédigé ; les peines pécuniaires seront supportées en commun, après avoir préalablement employé l'argent disponible du fonds des amendes.

« Fait et signé entre nous, à Paris, le vingt-cinq janvier 1818. »

(Suivent les signatures.)

Celles des trois Hugo sont enveloppées de paraphes décoratifs.

On remarquera que les articles en commun doivent être rédigés le dimanche, parce qu'on suit toujours les classes. On notera aussi les peines corporelles (on était exposé à la prison) et le soin avec lequel on a prévu le partage des bénéfices et les droits des héritiers.

On avait donc tout : le contrat d'association, le titre, les rédacteurs; le travail était réparti entre les diverses compétences; il ne manquait qu'un collaborateur : l'imprimeur.

Mais si on ne put, malgré tant de bonne volonté, faire paraître la revue, on avait du moins les dîners littéraires qu'on avait fondés, pendant les vacances, à deux francs par tête au restaurant Edon, rue de l'Ancienne-Comédie.

Victor y lut *les Derniers Bardes* et l'*Achéménide* de Virgile.

Là on décida de faire un livre en commun. Chacun devait y apporter sa contribution et raconter une histoire. Mais il fallait fixer un délai.

« Quinze jours! s'écria Victor.

— Quinze jours? protestèrent les collégiens.

— Oui, quinze jours, et pour un roman encore.

— Folie!

— Un pari.

— Soit.

— Un dîner pour tous. »

Au jour dit, Victor lut à ses camarades la nouvelle : *Bug-Jargal.* Chose curieuse, cette nouvelle contient la silhouette de quelques-uns des personnages créés plus tard par Victor Hugo. Bug-Jargal est, suivant la remarque de M. Barbou, comme Ruy-Blas, amoureux d'une étoile, il meurt comme Hernani pour le point d'honneur; la chute de l'*Obi* au fond d'un gouffre ressemble, par ses péripéties, à la chute de Claude Frollo du haut de Notre-Dame, et Habibrah a une certaine parenté avec Quasimodo et Triboulet. C'est là surtout qu'on retrouverait — et il a seize ans — la profession de foi à laquelle il est resté fidèle toute sa vie : l'amour de la liberté, la pitié pour la souffrance, la défense des opprimés.

Ce poète, ce romancier, ce lauréat de l'Académie était encore un écolier. Il assistait régulièrement à toutes ses classes, mais un peu distraitement. Chateaubriand faillit même le faire expulser. Il se passionnait alors pour le *Génie*

du Christianisme, si bien que c'était en réalité là son livre de classe. Pendant que le professeur était au tableau et expliquait un problème, Victor était plongé dans son Chateaubriand qui l'absorbait tellement qu'il ne suivait guère ce qui se passait dans la classe. Fureur du maître, qui confisqua le volume, avec menace de faire chasser le coupable. Mais il n'arriva qu'à stimuler encore la passion de Victor : Chateaubriand lui devint plus cher depuis qu'il rencontrait plus de difficultés pour le lire.

SORTIE DU COLLÈGE

Enfin, en août 1818, les deux frères quittèrent la pension et le collège. C'était la délivrance : plus de rhétorique, de mathématiques, de professeurs, de pions, de pensums, plus de latin et plus de chiffres ! Ah ! on allait leur dire leur fait à tous ces bourreaux.

Marchands de grec ! marchands de latin ! cuistres ! dogues !
Philistins ! Magisters ! Je vous hais, pédagogues !
. . . .
. . . . mon sang bout
Rien qu'à songer au temps où, rêveuse bourrique,
Grand diable de seize ans, j'étais en rhétorique.
Que d'ennuis ! de fureurs ! de bêtises ! — gredins !
Que de froids châtiments et que de chocs soudains [1] !

Voilà de bien gros mots pour de bien petites choses ! C'est que les contrariétés les plus légères

1. *Les Contemplations* : A propos d'Horace.

de notre vie d'enfant nous laissent de grosses rancunes, ce qui prouve bien que nous étions heureux et que nous n'étions pas toujours justes.

On est jeune, on a le goût de la liberté. On se souvient d'un jour de retenue beaucoup plus que d'années de dévouement et de sollicitude; et pour bien souligner la barbarie assez anodine des geôliers, on raconte l'idylle imaginaire de l'infortuné prisonnier dont la porte est fermée à double tour :

Dimanche en retenue et cinq cents vers d'Horace!
Je regardais le monstre aux ongles noirs de crasse,
Et je balbutiais : Monsieur.... — Pas de raisons!
Vingt fois l'Ode à Plancus et l'épître aux Pisons.
— Or, j'avais justement, ce jour-là, douce idée,
Qui me faisait rêver d'Armide et d'Haydée,
Un rendez-vous avec la fille du portier.
Grand Dieu! perdre un tel jour! le perdre tout entier!
Je devais, en parlant d'amour, extase pure,
En l'enivrant avec le ciel et la nature,
La mener, si le temps n'était pas trop mauvais,
Manger de la galette aux buttes Saint-Gervais!
Rêve heureux! je voyais dans ma colère bleue,
Tout cet éden, congé, les lilas, la banlieue,
Et j'entendais, parmi le thym et le muguet,
Les vagues violons de la mère Saguet!
O douleur! Furieux, je montais à ma chambre,
Fournaise au mois de juin et glacière en décembre.

Mais sa vraie maladie, Victor la dévoile :

J'étais alors en proie à la mathématique.
Temps sombre! Enfant ému du frisson poétique,
Pauvre oiseau qui heurtais du crâne les barreaux,
On me livrait tout vif aux chiffres, noirs bourreaux.
On me faisait de force ingurgiter l'algèbre,
On me liait au fond d'un Boisbertrand funèbre,
On me tordait, depuis les ailes jusqu'au bec,
Sur l'affreux chevalet des X et des Y;
Hélas, on me fourrait sous les os maxillaires,
Le théorème orné de tous ses corollaires,
Et je me débattais, lugubre patient,
Du diviseur prêtant main-forte au quotient.
De là mes cris [1].

Eh bien oui, voilà la vérité, voilà la source de ses cris contre les maîtres. Au fond ce n'était pas à eux qu'il en voulait. Ils remplissaient consciencieusement leur devoir, mais ils ne pouvaient pas parer de grâces l'algèbre et donner aux X et aux Y l'harmonie des violons de la mère Saguet. Il fallait bien se venger contre quelqu'un des tortures infligées par les mathématiques. Le maître était tout désigné, c'était lui qui les personnifiait, il essuyait donc toutes les rancunes qu'un dic-

1. *Les Contemplations* : A propos d'Horace.

tionnaire ou un traité aurait accueillies avec indifférence.

Il ne lui reprochait certes pas de les avoir inventées, mais, assurément, de les avoir comprises et de vouloir les faire comprendre. Goûtez-vous cet idéal? réduire les fractions au même dénominateur! comprenez-vous cette beauté? expliquer un théorème! saisissez-vous cette grâce? dégager un quotient! Et il y avait « des bonshommes » qui osaient manier ces instruments de torture, qui étaient les complices de cette machination infernale en contrariant sa vocation?

Ah ! comme on reconnaît bien là l'écolier impatient de voler de ses propres ailes. Songez que ses ailes, à lui, avaient poussé dès l'âge où il était encore dans son nid.

Mais ce n'était là qu'une boutade. Car il le regrettait plus tard, ce beau temps :

O temps! jours radieux! aube trop tôt ravie !
Pourquoi donc Dieu met-il le meilleur de la vie
Tout au commencement?

Et quand il a revu plus tard les vieux dictionnaires, les vieux traités, les vieux livres de classe,

et qu'il retrouvait sur leurs pages la trace des doigts qui les avaient feuilletés, il les regrettait, ces petits tyrans, comme de fidèles compagnons qui avaient emporté avec eux sa jeunesse, comprenant alors que nous passons notre vie à déplorer ce que nous avons et à regretter ce que nous n'avons plus.

A-t-on jamais parlé avec plus d'attendrissement que lui de ses premiers maîtres? S'il a, en un jour de pensum et de retenue, maudit le pauvre pion, il ne s'en souvient plus tard qu'avec émotion, lorsque l'âge lui a donné un plus exact sentiment de la justice.

Comme il parle avec une mélancolie tendre du maître d'études :

Songez que triste, en butte au souci dévorant,
A travers ses douleurs, ce fils de la chaumière,
Vous verse la raison, le savoir, la lumière,
Et qu'il vous donne l'or, et qu'il n'a pas de pain.

. . . .

Pesez ce qu'il prodigue avec ce qu'il reçoit.
Oh! qu'il se transfigure à vos yeux et qu'il soit
Celui qui vous grandit, celui qui vous élève,
Qui donne à vos raisons les deux tranchants du glaive :
Art et science, afin qu'en marchant au tombeau,
Vous viviez pour le vrai, vous luttiez pour le beau.

Oh! qu'il vous soit sacré dans cette tâche auguste
De conduire à l'utile, au sage, au grand, au juste,
Vos âmes en tumulte à qui le ciel sourit.
Quand les cœurs sont troupeau, le berger est esprit[1].

Quel plus délicat et touchant hommage à ceux qui lui avaient versé la raison, le savoir, la lumière! On est un philistin et un pédant quand on vous donne cent vers à copier, on est un sage quand on vous arme pour la lutte du vrai et du beau. Nous avons tous prononcé les mêmes malédictions et entonné les mêmes hosannahs, et les écoliers qui devaient devenir plus tard des professeurs ont conçu contre leurs anciens maîtres les mêmes rancunes qu'ils devaient à leur tour provoquer contre eux-mêmes.

Victor n'en éprouva pas moins un grand soulagement d'être désormais à l'abri de l'École polytechnique. Il habitait alors avec sa mère un troisième étage de la rue des Petits-Augustins, 18. Il pouvait se consacrer à sa distraction favorite et envoyer des vers aux journaux :

Lorsque j'étais enfant, sortant de rhétorique,
J'envoyais aux journaux de la prose lyrique,

1. *Les Contemplations* : Le maître d'études.

En l'honneur des géants du sombre esprit humain.
J'essayais d'expliquer leur but et leur chemin,
De quels pas ils marchaient et vers quelle lumière,
Ce qu'ils faisaient; pourquoi la Bible est la première
Et plus bas l'Iliade; et je disais pourquoi
Molière demi-dieu passe Corneille roi;
Ce qu'est Milton. . . . . [1]

Il disait tout cela, il vantait les « écrivains du grand livre infini », Job, Jérémie, Dante, Shakespeare, Eschyle :

Et tout bas une voix me disait : « O croyant,
Le ciel t'a mis dans l'âme une lyre ingénue,
Non, ne t'arrête pas! Tu fais bien, continue [1]! »

Et il continuait, faisant résonner sa lyre en l'honneur des grands hommes, pour la vérité, pour la sagesse et pour la justice.

1. *Les Contemplations* : Toute la lyre.

PREMIÈRES ODES

Pendant l'hiver de 1819-1820, Victor et Eugène accompagnèrent presque tous les soirs leur mère chez les Foucher. Mme Hugo, Mme Foucher et sa fille travaillaient à l'aiguille ; M. Foucher lisait, et les enfants restaient silencieux. C'était le programme habituel de ces petites réunions intimes qu'aucune conversation ne troublait. On avait la ressource de se regarder.

L'attrait ne devait pas être bien grand. Malgré ce silence, Victor éprouvait un plaisir infini à se rencontrer avec Adèle sans lui adresser la parole. Il la contemplait. Et il était toujours impatient de quitter sa maison et n'était jamais pressé de quitter les Foucher. Personne n'avait soupçonné que depuis longtemps déjà, dès l'époque où l'on jouait tous ensemble dans le jardin des Feuillantines, Victor avait regardé tendrement Adèle.

Il partageait son temps entre les visites aux Foucher et son travail.

Ses premiers succès avaient été pour lui un puissant stimulant; et s'il avait l'ambition de réussir dans une carrière à laquelle il était attaché, en dépit des efforts tentés par son père pour l'en éloigner, c'était surtout parce qu'il tenait à flatter l'amour-propre de celle qu'il aimait, à lui prouver qu'il était digne d'elle, et qu'il saurait bien justifier la confiance qu'elle avait en lui, de manière à décourager toutes les hostilités, à désarmer toutes les défiances.

Il multipliait les promenades dans Paris, et il était à l'affût de tout ce qui pourrait servir son inspiration poétique. Un jour on transporta, de l'atelier du sculpteur au Pont-Neuf, la statue équestre de Henri IV. A sept ans, jadis, il avait voulu se trouver sur le passage de Napoléon, il en avait maintenant dix-sept et il tenait à ne pas manquer la promenade de la statue. Il arriva au moment où les vingt chevaux, traînant le lourd fardeau, s'approchaient du quai. La foule suivait le bronze enveloppé d'un voile vert, et lui ne le perdait pas des yeux. Tout à coup le cortège

s'arrêta. On était arrivé au quai : la montée était trop rude. Les chevaux n'en pouvaient plus. La foule a pitié des bêtes quand elles peinent, à plus forte raison quand elles sont malmenées avec brutalité par des charretiers. En un instant elle les dételа, puis elle tira, poussa elle-même et Victor, lui aussi, donna son coup de main et son coup d'épaule.

Par mille bras traîné, le lourd colosse roule.
Ah! volons, joignons-nous à ces efforts pieux.
Qu'importe si mon bras est perdu dans la foule.
Henri me voit du haut des cieux[1].

Et le lourd colosse, en effet, gravit la montée, grâce à ce gigantesque effort humain. Victor revint très impressionné par ce spectacle. Il en fit un récit très mouvementé à sa mère. L'Académie de Toulouse donnait à ce moment un prix de poésie pour une pièce de vers sur le *Rétablissement de la Statue de Henri IV*. Quelle excellente occasion de concourir! Victor était très pénétré de son sujet. Mais Mme Hugo fut atteinte presque aussitôt d'une fluxion de poitrine. Il n'y avait

1. *Odes et Ballades* : Le Rétablissement de la statue de Henri IV.

plus à songer à autre chose qu'à la soigner. Victor très inquiet ne quittait pas sa mère une minute, il passait des nuits auprès d'elle. Il ne fut plus question du concours. Cependant, un jour d'accalmie, Mme Hugo dit brusquement à son fils :

« Et ton ode? »

Victor n'osa répondre.

« Où en es-tu? Es-tu avancé? »

Nouveau silence. Il la regardait, hésitant à lui dire la vérité pour ne pas la contrarier. Mais comme elle le pressait, il répondit :

« J'ai déjà envoyé mon ode, *les Vierges de Verdun*, je concours donc pour un des prix.

— Oui, mais l'ode sur le *Rétablissement de la statue de Henri IV*?

— Je n'en ai pas écrit un vers.

— Il faut t'y mettre.

— Je n'en aurais plus le temps. Il faudrait l'envoyer demain matin. C'est donc trop tard.

— Ah! »

Mme Hugo ne dit plus rien ; elle était attristée, elle s'en voulait presque d'avoir été malade ; son fils ne concourait pas à cause d'elle. Elle ne put

dissimuler son chagrin. Victor s'en aperçut. Et au moment où elle s'assoupissait, il se mit à une table, prêt à veiller toute la nuit. Il se rapprocha du lit de la malade, la regarda avec une tendre compassion, et travailla. Le jour arrivait, il avait terminé son ode, écrit cent vingt vers; il avait déposé discrètement le manuscrit sur le lit, et s'était retiré.

Sa mère, en se réveillant, trouva l'ode. Son visage s'illumina, et quand Victor revint, elle l'embrassa. Quelle joie quand elle apprit que *les Vierges de Verdun* avaient l'amaranthe d'or et le *Rétablissement de la statue de Henri IV* le lys d'or.

Victor était très ému en recevant toutes ces marques de distinction, mais il aimait tendrement Eugène et il regrettait vivement que son frère ne fût pas suffisamment bien partagé par les décisions de l'académie, qu'il n'eût obtenu que des mentions et l'honneur sans doute très grand, mais très insuffisant, d'avoir ses vers imprimés dans le recueil des Jeux Floraux. Il confia sa tristesse au secrétaire perpétuel de l'académie, M. Pinaud. En même temps, comme

on lui offrait des fleurs, l'amaranthe, le lys, ou, s'il aimait mieux, leur valeur en argent, il répondit : « Je préfère les fleurs. Elles me rappelleront dans tous les temps l'indulgence de l'académie qui, sans doute, en me couronnant, a eu plus égard à ma grande jeunesse qu'à mon faible talent. »

A cette époque Soumet écrivait à Victor Hugo : « Depuis que nous avons vos Odes, monsieur, je n'entends parler autour de moi que de votre beau talent et des prodigieuses espérances que vous donnez à notre littérature. Si l'académie partage mes sentiments, Isaure n'aura pas assez de couronnes pour les deux frères. Vos dix-sept ans ne trouvent ici que des admirateurs, presque des incrédules. Vous êtes pour nous une énigme dont les Muses ont le secret. »

Sa mère ne disait-elle pas : « C'est une fée qui lui parle et qu'on ne voit pas » ?

Son ode de *Moïse sur le Nil* de février 1820 lui valut un troisième prix. Il devenait ainsi de droit maître ès Jeux Floraux. Il reçut le diplôme.

En voici le libellé, qui n'a pas été publié, et qui est assez curieux :

NOMINATION COMME MAITRE
ÈS JEUX FLORAUX

1820

Les mainteneurs et maîtres ès Jeux Floraux,
A tous ceux qui verront ces lettres,
Salut.

« Il est juste d'accorder des marques de distinction aux gens de lettres qui, par leurs talents et leurs ouvrages, ont mérité plusieurs fois nos prix. C'est pourquoi M. Hugo (Victor-Marie), de Besançon, ayant remporté trois prix d'Ode, nous l'avons nommé MAITRE ÈS JEUX FLORAUX avec droit d'assister à toutes les assemblées publiques et particulières relatives au jugement des ouvrages, à l'adjudication et à la distribution des prix, conformément à nos statuts. En foi de quoi ces lettres lui ont été expédiées par le secrétaire perpétuel et scellées du grand sceau de l'académie.

« A Toulouse, le vingt-huit avril mille (*sic*) huit cent vingt.

« *Le Secrétaire perpétuel,*

« PINAUD. »

Sur le parchemin est attaché avec de la soie verte un énorme sceau de cire vert bronze coulé dans un moule de métal et représentant un poète drapé d'un peplum tenant sous un bras une lyre et d'une main un diplôme qu'il présente à Clémence Isaure qui l'accueille sur les marches du temple.

L'année précédente, Victor avait fait une Ode intitulée *la Vendée*, qu'il n'avait pas cru devoir soumettre au concours académique, sans doute parce qu'il la jugeait inférieure à ses devancières. Il lui préféra *Moïse sur le Nil*, qu'il composa plusieurs mois plus tard. Soumet ne partagea pas cet avis, car, au mois de février 1820, il écrivit à Victor cette lettre qui est inédite :

Février 1820. Toulouse.

« J'y vois à peine pour vous écrire, mon cher monsieur, j'ai depuis quelque temps les yeux très malades, et c'est ce qui m'a empêché de vous remercier de votre belle ode sur *le Destin de la Vendée* ; elle renferme une strophe admirable :

Souvent dans ses Conseils Dieu suit d'étranges voies,
Lui qui livre Satan aux infernales joies
Et Marie aux saintes douleurs.

« Ces trois vers seuls vous auraient mérité une couronne académique, et je suis bien fâché que vous n'ayez pas réservé cette ode pour notre concours. Elle me semble de beaucoup supérieure à celle de *Moïse*. Cette dernière renferme des vers pleins de grâce et de simplicité, mais le grand nom de Moïse demandait d'autres images et j'aurais voulu voir derrière les roseaux du fleuve les hauteurs brûlantes du Sinaï. Vos trois pièces ont été admises au concours et reçues par M. Pinaud. J'ai donné à votre élégie le titre d'héroïde parce que nous n'avons qu'un seul prix d'élégie, tandis qu'il nous reste cette année quatre prix d'héroïdes ou de poèmes à distribuer. Dans le deuil où la France est plongée[1], je ne serais pas surpris que l'académie des Jeux Floraux ne suspendît pour quelque temps ses séances. Mais, quelle que soit la décision, elle vous conservera toujours les sentiments que votre beau talent lui inspire. Quant à moi, monsieur, mon premier soin en arrivant à Paris sera d'aller vous témoigner à vous et à monsieur

1. La mort du duc de Berry.

votre frère tout le prix que j'attache à vos vers et à votre amitié.

« A. Soumet. »

Cette jeune gloire naissante infligeait, par sa précocité, un éclatant démenti aux appréhensions du général Hugo et justifiait les encouragements de Mme Hugo.

Victor était si heureux que l'académie de Toulouse eût récompensé ses efforts et, en même temps, que son succès eût rendu la santé à sa mère, qu'il remercia ainsi l'académie des Jeux Floraux :

Salut ! Enfant, j'ai pour ma mère
Cueilli quelques rameaux de vos sacrés bosquets,
Votre main s'est offerte à ma main téméraire;
Étranger, vous m'avez accueilli comme un frère
Et fait asseoir à vos banquets.

« PREMIER SOUPIR »

Mais il n'y avait plus pour lui, en cet instant, ni rameaux, ni banquets, il n'y avait que des soupirs pour celle qu'il aimait. Un sentiment violent, son amour pour Adèle Foucher, le dominait tout entier. Il ne pensait plus qu'à elle, cédant à une profonde irritation lorsqu'elle s'éloignait pour aller en villégiature à Issy.

Chacun de vous, peut-être, en son cœur solitaire,
Sous des ris passagers étouffe un long regret.
Hélas! nous souffrons tous ensemble sur la terre,
Et nous souffrons tous en secret.

Il souffrait en secret; dans la crainte de certaines résistances, peut-être aussi dans le désir de conserver le plus longtemps possible ses illusions et ses espérances, il n'avait pas voulu confier son amour à sa mère. Parfois, il s'abandon-

nait à ses terreurs. Si son amie allait lui être ravie, si les Foucher se montraient hostiles ! Et il grossissait encore les difficultés, les obstacles comme s'il eût cherché à élargir la plaie de son amour pour en sentir mieux l'âcre volupté.

Son *Premier Soupir*, adressé à Adèle, était presque une lamentation :

Va, le sort te sourit encore;
Le ciel ne peut vouloir, dissipe tout effroi,
Qu'un jour triste succède à ta joyeuse aurore,
Le ciel doit m'écouter quand, pour toi, je l'implore,
Notre avenir commun ne pèse que sur moi.

Bientôt tu peux m'être ravie,
Peut-être loin de toi, demain, j'irai languir.
Quoi! déjà tout est sombre et fatal dans la vie,
J'ai dû t'aimer, je dois te fuir.

Puis, hélas! sur mon front que le malheur retombe!
Il faudra qu'à l'absence, à de nouveaux désirs
Un sentiment bien doux succombe;
Tu m'oublieras dans les plaisirs,
Je me souviendrai dans la tombe.

Oui, je mourrai.... [1]

Étaient-ils assez tristes, ces vers? mais n'étaient-ils pas destinés à provoquer un élan plus passionné d'Adèle, à l'armer contre les résistances possibles?

1. *Odes et Ballades.*

aveu. Le premier mouvement de Mme Hugo fut la surprise. Victor amoureux ! Allons donc ! Est-ce qu'elle n'aurait pas su, elle, sa mère, qui le connaissait bien, qui l'avait élevé, quels étaient les sentiments de son fils ? Non, non, il n'aimait pas. C'était un caprice, et un caprice passager. Est-ce que son Victor ne pouvait pas espérer un meilleur parti ? Elle ne se donna même pas la peine d'interroger et de réfléchir, elle laissa déborder son cœur : « proche ou lointain, ce mariage est impossible ; jamais, moi vivante, il ne se fera ». Elle voulait se convaincre que son amour maternel, la raison et l'intérêt lui conseillaient cette ferme résolution. Elle n'oubliait qu'une chose, c'était de consulter celui qui pouvait le mieux l'éclairer. Et lorsqu'elle vit son fils muet, immobile, le visage contracté, dans une attitude morne, elle dut se rendre à l'évidence : Victor aimait.

On se sépara, on se brouilla avec les Foucher. Et plus tard, Victor raconte, dans une lettre à Adèle, la douloureuse entrevue.

« C'est le 26 avril 1820 que nos deux familles apprirent ce que nul n'avait le droit de lire dans

nos âmes, excepté nous. C'est d'un 26 avril que dataient nos espérances, c'est d'un 26 avril que date mon désespoir ; je n'ai eu qu'une année de bonheur, et voici la seconde année de malheur qui commence. Arriverai-je à la troisième ?

« Tu ne sais pas, Adèle, et c'est un aveu que je ne puis faire qu'à toi, tu ne sais pas que le jour où il fut décidé que je ne te verrais plus, j'ai pleuré ! Oui, pleuré comme je n'avais pas pleuré depuis dix ans, comme je ne pleurerai sans doute plus. Je supportai une discussion pénible, j'entendis même l'arrêt de notre séparation avec un visage d'airain ; puis, quand tes parents furent partis, ma mère me vit pâle et muet, elle devint plus tendre que jamais, elle essaya de me consoler ; alors je m'enfuis, et, quand je fus seul, je pleurai amèrement et longtemps.

« ... Puisque je ne puis être près de toi, il n'y a plus de femme au monde pour moi que ma mère ; dans les salons où j'ai été jeté, on me croit l'être le plus froid qu'il y ait ; nul ne sait que j'en suis le plus passionné[1]. »

1. *Lettres à la fiancée.*

Il avait pleuré. C'était la détente après l'effort violent de contrainte qui avait exaspéré sa souffrance et son amour.

Il aimait peut-être encore davantage en songeant à la difficulté de conquérir celle à laquelle il était prêt à donner sa vie tout entière. La pauvreté était son ennemie la plus redoutable. Il travaillerait. N'avait-il pas remporté un nouveau prix au concours de Toulouse avec *Moïse sur le Nil*?

N'était-il pas devenu maître ès jeux floraux? C'était un stimulant, une prime à son activité qui grandissait avec les résistances.

« LE CONSERVATEUR LITTÉRAIRE »

Depuis le mois de décembre 1819, Victor avait fondé, avec son frère Abel, une revue bimensuelle, *le Conservateur littéraire*. Il n'avait vu là, d'abord, qu'une occasion de gagner de l'argent; il comprit bien vite qu'il pourrait faire de ce recueil, non pas seulement l'organe de ses idées, mais le confident de son amour, le messager de son cœur. Il dirait là ce qu'il ne pouvait plus écrire. Il avait trouvé, dans une chronique de Lambert, moine du xve siècle, l'histoire de Raymond d'Ascoli, jeune poète, disciple de Pétrarque, qui, vers le milieu du xive siècle, devint amoureux d'Emma Stravaggi. Le père, ayant découvert cette passion, le chassa, et Raymond, désespéré, s'alla donner la mort dans le lieu même où venait chaque matin son amie. Il avait dix-huit ans.

Comme le sujet s'adaptait merveilleusement à sa situation, à son état d'esprit ! Comme il répondait à ses aspirations et traduisait ses amertumes et ses angoisses ! Et, pour calmer la fièvre de son cœur, dans l'espérance aussi qu'Adèle lirait peut-être le *Conservateur*, il composa une élégie sur Raymond d'Ascoli qu'il publia dans le numéro de juillet 1820 :

« La lettre de Raymond à Emma, dit M. Biré, n'était pas autre chose qu'un message d'amour adressé par le poète à celle qu'il aimait depuis l'âge de neuf ans : l'âge auquel Dante était tombé amoureux de Beatrix Portinari. »

C'est d'ailleurs à cette époque de 1819-1820 qu'il donna peut-être les preuves les plus éclatantes de la souplesse de son intelligence, de la fécondité de son imagination, de l'infinie variété de ses ressources.

Il écrivait sous onze signatures : Victor-Marie Hugo, V. M. Hugo, M. V. d'Auverney, Aristide, B., H., E., M., M***, U., V., des articles critiques, des nouvelles, des variétés, en tout 272 morceaux, dont 104 littéraires. L'auteur cachait autant que possible sa personnalité, prenait tous

les aspects et tous les déguisements. C'est ainsi qu'il essaie de se faire passer pour un vieil érudit, ce qui ne lui est pas trop difficile, car il dénonce avec une remarquable sûreté d'information tous les plagiats des auteurs célèbres dont il a surpris la supercherie en fouillant les auteurs les plus ignorés. Il pousse même la coquetterie jusqu'à se donner comme un goutteux. Il annonce un article pour le prochain numéro « si dame Arthritis le permet ».

On retrouverait, d'ailleurs, plusieurs fois dans ces essais, certains principes de libéralisme fort peu en honneur, cependant, dans le milieu où il vivait, et qui attestaient ainsi déjà l'indépendance de son jugement.

Ce jugement, il l'exerçait dans toutes les sortes de critique, critique littéraire, critique d'art, critique dramatique, critique musicale même.

Ah! la musique n'était pas trop son affaire.

Malgré son commerce constant avec les Muses, il n'avait pas trop réussi à s'assurer les bonnes grâces de celle de la Musique. Rappelez-vous que le grincement des roues des chars à banc de

la Biscaye lui semblait une mélodie plus délicieuse qu'une sonate de Beethoven parce qu'il lui rappelait, il est vrai, sa jeunesse. Sans doute, la musique le charme, mais il la considère évidemment comme un art inférieur, en tout cas, bien inférieur à la poésie. La poésie occupe pour lui le premier rang, elle peut se suffire à elle-même, tandis que la musique ne peut guère se passer de la poésie. C'est la poésie qui met un opéra ou même un morceau quelconque en valeur. Aussi les compositeurs n'ont qu'à bien se tenir. Et ce n'est pas là son opinion de dix-sept ans. Ce sera son opinion dans l'avenir. Comme il remplira le monde de son nom et de sa gloire, il sera le poète le plus vivement sollicité par les musiciens; et sa conviction sur la musique se trouvera encore fortifiée par les lettres qu'il recevra. On retrouve en effet, dans ses papiers, des lettres de Gounod et d'Ambroise Thomas, qui lui demandent l'autorisation de mettre quelques-unes de ses poésies en musique, et qui expriment la crainte que l'inspiration mélodique ne soit inférieure à l'inspiration poétique. Les nombreux compositeurs qui veulent adapter de

la musique à ses drames et à ses poésies, reconnaissent eux-mêmes qu'ils les considèrent comme le plus puissant élément de leur succès. L'opinion de sa jeunesse, à laquelle il reste toujours attaché, se trouve donc ainsi confirmée par les intéressés eux-mêmes.

Aussi, s'il se montre très coulant pour les compositeurs illustres et leur accorde aisément ce qu'ils demandent, à l'égard des autres est-il plus défiant, mais c'est une défiance qui s'adresse moins à leur personne qu'à leur art.

En ce qui regarde au contraire les arts du dessin, il affirme avec éclat sa compétence.

Cependant, quand il regarde un tableau, ce qui l'absorbe avant tout, c'est le sujet, c'est la composition, c'est l'expression, le mouvement, le jeu des acteurs, c'est la scène. L'exécution le touche moins, la couleur lui est presque indifférente, la correction du dessin ne l'inquiète pas. Ce sont là des procédés de technique, des habiletés de métier qui n'ont pas pour lui grande valeur.

Ce qu'il veut avant tout, c'est que l'imagination soit vivement frappée; il cherche dans

un tableau « le roman », comme le dit M. Maurice Souriau.

On a vu du reste que, dans ses cahiers d'écolier, ce qu'il tenait surtout à rendre, c'était la scène, il voulait qu'elle fût vivante, il s'en souciait beaucoup plus que du détail saisissant de l'exécution et de la correction. Son dédain, ou, si ce mot paraît trop absolu, son indifférence pour la couleur semble plus singulière; et c'est là une opinion qu'il a rectifiée plus tard. Mais quand il dessinera lui-même, il usera en effet peu des couleurs; cependant le blanc et le noir sont bien des couleurs, et il les maniera avec une étonnante virtuosité pour obtenir des oppositions violentes. Et c'est moins par le sujet que par le souci du contraste qu'il s'appliquera parfois à frapper l'imagination.

Il est curieux aussi de noter que l'imagination lui paraisse devoir être la faculté dominante chez le peintre, car s'il prouvait alors, et s'il prouvera encore avec plus d'éclat plus tard qu'il lui faisait une grande place dans le roman, il mettait aussi une sorte de coquetterie à prodiguer la couleur, et c'était en effet, grâce à la

couleur qu'il parvenait à rendre l'image plus vivante et plus puissante ; sa plume accomplissait, même en ce genre, des tours de force extraordinaires.

Mais, à l'époque où nous sommes, la critique littéraire est son véritable domaine. Et c'est merveille de voir ce jeune homme de dix-sept ans l'aborder avec une si belle assurance, s'y mouvoir librement, parler des auteurs anciens et modernes avec un sens si aiguisé, comme s'il les avait étudiés depuis de très longues années. On peut craindre qu'il ne soit intransigeant, que son jugement ne soit sec et parfois cassant. Ce qui est le défaut des très jeunes gens et l'habitude des débutants. Bien au contraire. Il s'enthousiasme plutôt assez facilement et serait surtout partial dans la louange quand il s'agit des amis. S'il doit se prononcer sur un adversaire ou simplement sur l'œuvre d'un homme dont il ne goûte pas le talent et ne partage pas les idées, il use de ménagements, comprenant que s'il s'abandonnait à son impression, il cesserait d'être juste.

Il a d'ailleurs le respect de l'effort accompli; il en connaît la valeur pour en avoir subi

l'épreuve, car il a déjà beaucoup produit. Il s'est même jugé lui-même avant de juger les autres. Rappelez-vous ses cahiers : *j'ai fait mal, je pourrai faire mieux*. Il sait combien il est difficile de composer un roman, un drame, ou une œuvre littéraire quelconque; et il a cet instinct, lui, le critique très jeune, qu'il y a quelque audace à prétendre condamner, en quelques lignes d'un article écrit sur le coin d'une table, une œuvre qui aura exigé un si dur travail, imposé tant de veilles.

Il serait presque tenté de contester le droit de la critique ou, tout au moins, de ne l'admettre que comme un moyen de renseigner l'écrivain, de l'avertir, en lui signalant ses erreurs, et de l'encourager en appuyant ses mérites.

De là, un certain optimisme, une indulgence qui n'est pas du dédain ou de la vanité, comme on pourrait le croire, mais qui vient d'un souci parfait de la justice.

Oh! ce n'est pas à dire que ce souci soit constant. Victor aurait trop de vertu et pas assez de jeunesse. Sa fougue l'emporte parfois. Et il faut l'en féliciter.

Ainsi, il a gardé certains souvenirs douloureux et certaines rancunes amères. Il sort encore tout meurtri des épreuves du collège. Il n'a pas oublié l'apparition du principal du collège Napoléon au jardin des Feuillantines, et les pensums de M. Maugras. Il se souvient de la lutte entreprise pour échapper à l'École polytechnique, des maîtres qui ont été les complices de son père pour contrarier sa vocation. Il est maintenant libre, et directeur du *Conservateur littéraire*. Il n'a plus à redouter la retenue; il ne ménage donc ses sarcasmes ni à l'Université, ni aux universitaires. Mais ces exagérations mêmes, très naturelles chez l'écolier du lendemain, ne mettent-elles pas plus en relief encore cette domination qu'il exerce sur lui-même pour rendre sa critique plus sereine et plus impartiale, pour s'affranchir de ses préjugés, pour faire abstraction de ses sentiments personnels et de ses animosités de parti? Car il avait le courage bien rare, élevé dans certaines idées, dans certain culte, dans certains milieux, de se soustraire aux opinions de son entourage, pour reconnaître la valeur de ceux dont il ne partageait pas

les idées, et même pour épouser les idées de ceux qui combattaient ses amis, quand il les croyait bonnes et utiles.

Il ne signait pas ses articles, et aurait pu, à l'abri de l'anonymat, donner libre cours aux intempérances de langage familières à la jeunesse : il s'en garde bien, il se distingue par sa tolérance.

Sa critique dramatique est, à ce point de vue, d'une admirable tenue, et dictée par le même sentiment. Ne dit-il pas quelque part, à propos d'une tragédie dont il rend compte : « Bien des choses m'ont sans doute échappé. J'aime mieux que ce soient les imperfections que les beautés. Si je me suis trompé, j'aime mieux m'être trompé dans la louange que dans le blâme. » Ce qui ne veut pas dire que sa critique soit toujours bienveillante; il sait très bien dire : « Vous êtes froid, ou vous êtes ennuyeux »; mais elle est étudiée, consciencieuse, et d'une singulière maturité. C'est qu'il connaît à fond tout le répertoire ancien et toutes les œuvres nouvelles; aussi peut-il établir des rapprochements, faire des comparaisons, signaler des emprunts ou des

analogies entre les situations. Parfois, même, il ne se borne pas à noter les défauts, à condamner telle ou telle scène, à critiquer tel ou tel caractère, ou l'invraisemblance de telle situation, il refait rapidement la scène, l'acte ou le caractère. Ce n'est plus une analyse sèche, avec quelques mots bienveillants ou sévères jetés çà et là; c'est une critique solide, raisonnée et justifiée.

M. Maurice Souriau, dans une étude très intéressante, nous le montre dénonçant impitoyablement les imitations, les plagiats. Ainsi, il reconnaît dans le *Flatteur* de l'inconnu Gosse, un vers qui est pris à Rousseau :

Souriez-vous? Il rit. Êtes-vous triste? Il pleure.

Il est clair que cet autre vers :

Sont-ils joyeux? Je ris. Sont-ils tristes? Je pleure,

a avec le premier quelque étroite parenté. Mais Victor, qui est juste, ne veut pas accabler Gosse. Il s'en prend aussi à Rousseau, qui a emprunté son vers à Regnard; jugez plutôt :

Si Célimène rit, à rire il s'évertue;
Est-elle triste? Il pleure. A-t-elle chaud? Il sue.

Mais, on a appris ses classiques et on doit les savoir. Et Regnard est peut-être lui aussi plagiaire de Juvénal :

> *Vilis adulator... si dixeris : æstuo, sudat.*
> (II, 33, 34.)

Ainsi, voilà un vers qui a fait pas mal de chemin, il a passé de Juvénal à Regnard, de Regnard à Rousseau et de Rousseau à Gosse, et ce qui est probable, c'est qu'on a dû le trouver détestable chez Gosse. On devait contester plus tard l'érudition de Victor Hugo : si l'on fouillait *le Conservateur littéraire*, on répondrait aisément aux détracteurs en dressant la nomenclature de ces nombreux petits pillages, disons, pour ne froisser personne, de ces nombreuses rencontres, que Victor signale au passage et qu'il note d'ailleurs avec une rigoureuse exactitude : car il a une mémoire imperturbable, dangereuse pour les auteurs dramatiques. Et il se consacre d'autant plus volontiers à ce petit jeu qu'il évitait lui-même avec plus de soin d'être convaincu d'imitation. Rappelez-vous un vers d'une églogue de Virgile, qu'il avait traduit : il retrouve après

coup le même vers dans une traduction, et il s'empresse de le modifier, pour n'être pas accusé de plagiat, quoique sa pièce de vers ne fût pas destinée à être publiée.

Sa mémoire était donc pour lui une ressource précieuse : ceux qui le lisaient ne pouvaient s'empêcher de reconnaître dans le critique anonyme un homme rompu au métier, doué d'une grande expérience; et l'abondance de ses connaissances lui permettait de se donner comme un vieux savant, un vieil érudit, auquel aucune page de la littérature n'était étrangère.

Ses succès comme critique auraient pu le conduire à s'enfermer dans une spécialité pour laquelle il se sentait un goût très prononcé, mais ce n'était là pour lui qu'un exercice : rien ne pouvait le détourner de la poésie, à laquelle il entendait rester fidèle, et c'est même un des côtés les plus remarquables de son caractère que cette ténacité, cette foi inébranlable dans sa vocation, cette volonté, dont ne triomphent ni les oppositions, ni les succès même qu'il pouvait remporter dans d'autres genres.

Dans quelle école d'ailleurs se range-t-il?

Il admire Boileau, Racine, les écrivains du XVIII[e] siècle. Il est donc plutôt *classique*, quoiqu'il ne tienne guère aux mots et aux formules. Mais il s'oriente vers le romantisme, quoiqu'il ne comprenne pas bien l'importance et la signification qu'on cherche à donner à ce mot. En somme, c'est un libre d'esprit qui admire ce qui est beau, sans se soucier d'aucune étiquette ou s'affubler d'aucune livrée.

Il recherche les hommes qui travaillent, qui luttent, et qui pensent.

Il fait la connaissance d'Alfred de Vigny; il se lie avec Lamartine qui raconte, dans le 83[e] entretien, leur première rencontre : « Je me souviens comme d'hier du jour où le beau duc de Rohan, alors mousquetaire, depuis cardinal, me dit, en venant me prendre, dans ma caserne du quai d'Orsay : « Venez voir un phénomène qui « promet un grand homme à la France. Chateau-« briand l'a déjà surnommé enfant sublime. Vous « serez fier aussi, un jour, d'avoir vu le chêne dans « le gland. » Nous partîmes. J'entrai sur les pas du duc de Rohan, dans une maison obscure de la rue du Pot-de-Fer, au fond d'une cour, au rez-

de-chaussée; un bourdonnement d'enfants qui répètent leurs leçons sortait des fenêtres basses comme un bourdonnement de ruches qui font le miel au printemps; un rayon oblique de soleil pénétrait dans la ruche; une mère grave, triste, affairée, y faisait réciter des devoirs à des enfants de différents âges. C'étaient ses fils. Elle nous ouvrit une salle basse, un peu isolée, au fond de laquelle un adolescent studieux, d'une belle tête lourde et sérieuse, écrivait ou lisait loin du gai tumulte de la maison. C'était Victor Hugo, celui dont la plume aujourd'hui fait le charme et l'effroi du monde. »

Chateaubriand a-t-il prononcé le mot célèbre que Lamartine rapporte? Quelques-uns l'ont naguère contesté. Peu importe, l'avenir l'a justifié. Il ne serait pas très étonnant qu'il lui eût été inspiré par l'ode sur *la Mort du duc de Berry*.

Cette ode avait eu un grand retentissement lorsqu'elle parut, en février 1820. Le 9 mars, François de Neufchâteau adressait, à ce sujet, à Victor Hugo cette lettre qui est inédite :

Paris, le 9 mars 1820.

« Mon jeune ami,

« Je vous ai envoyé une copie de la réponse que j'ai reçue de M. le duc de Lévis au sujet de votre ode. Voici quelque chose de mieux. Je crains seulement qu'il y ait de l'équivoque et du hasard dans l'envoi que M. le duc de Richelieu annonce vous avoir fait sans savoir votre adresse. Il est probable qu'il vous a adressé chez votre imprimeur la gratification dont il me parle. Informez-vous de suite et tenez-moi au courant afin que je sache ce que je dois répondre à ce bon président du Conseil des Ministres.

« Je vous salue et vous félicite de tout mon cœur.

« François de Neufchateau. »

A cette lettre était jointe la copie de la lettre du duc :

PRÉSIDENCE DU CONSEIL DES MINISTRES

« Monsieur le Comte,

« Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le mander dernièrement, j'ai mis sous les yeux du

Roi l'ode composée par M. Hugo, de Toulouse[1], sur le déplorable événement du 13 février. S. M. a apprécié les sentiments qui l'ont dictée et le talent remarquable que l'auteur annonce. Elle a désiré lui donner un témoignage de sa satisfaction, et j'ai le plaisir de vous annoncer que, d'après les ordres du Roi, je viens de faire parvenir à M. Hugo une gratification de 500 francs.

« Je désire, Monsieur le Comte, que la nouvelle de cette récompense que vous avez sollicitée pour M. Hugo vous soit aussi agréable que j'ai du plaisir à vous l'annoncer.

« Recevez, Monsieur le Comte, etc.

SIGNÉ : « RICHELIEU. »

Le roi, en effet, était un des lecteurs assidus de Victor Hugo. Il se faisait lire et relire les odes et même il les annotait de sa main ; il avait tenu à récompenser le poète : et la démarche de

1. « Je ne sais pourquoi M. le duc de Richelieu croit que M. Hugo est de Toulouse. Je lui ai dit seulement que le jeune V. M. Hugo avait remporté le prix de l'Académie de Toulouse pour une belle ode sur le Rétablissement de la statue de Henri IV. » (Note de F. de Neufchâteau.)

François Neufchâteau répondait trop au désir du roi pour qu'elle eût l'apparence d'une sollicitation.

Son ode sur la *Naissance du duc de Bordeaux* lui valut une lettre de la maréchale Oudinot, la dame d'honneur de la duchesse de Berry, que le maréchal Oudinot, duc de Reggio, avait épousée en secondes noces. Voici cette lettre qui est inédite.

Paris, le 21 octobre 1820.

« Je me suis empressée, Monsieur, de mettre sous les yeux de Madame la duchesse de Berry l'ode que vous avez composée à l'occasion de la naissance de Mgr le duc de Bordeaux, et Son Altesse Royale a été infiniment sensible à ce témoignage d'amour et de dévouement.

« L'événement qui couvrit la France de deuil et celui qui la comble de joie vous ont inspiré d'une manière également touchante ; à ces deux époques, vous avez fait éclater les plus nobles sentiments, et vous les avez exprimés en vers qui ont mérité tout l'intérêt de la Princesse. Elle me charge de vous assurer de sa satisfaction et

de vous dire qu'elle sait distinguer vos productions de toutes celles que font naître ces heureuses circonstances.

« Il m'est agréable, Monsieur, d'avoir à vous apprendre que votre hommage a été accueilli avec une bonté toute particulière. Veuillez être persuadé que je m'acquitte avec le plus grand plaisir de cette mission, et recevez, je vous prie, l'assurance de mes sentiments de considération.

« *La maréchale Oudinot, duchesse de Reggio,*
à M. Hugo. »

léjà des amis et des admi-
e recherchait. Et Chateau-
stingué avant de le con-
désir de le voir. Cette
le jeune homme, l'intimi-
ière visite, et à Chateau-
ion laisserait-il et empor-
Chateaubriand avait la
ne qui ne se livre guère.
e. En effet, quand Victor
ueilli avec cette froideur
n s'était fait une habitude
ant, au bout de quelques
nd se départit un peu de
Et il félicita Victor Hugo
u, dit-il, vos vers sur la

Vendée et sur la mort du duc de Berry; il y a, surtout dans les derniers, des choses qu'aucun poète de ce temps n'aurait pu écrire. Mes vieilles années et mon expérience me donnent malheureusement le droit d'être franc, et je vous dis sincèrement qu'il y a des passages que j'aime moins. Mais ce qui est beau dans vos odes est très beau[1]. »

Malgré cet éloge, l'allure empesée, hautaine de Chateaubriand donnait à Victor l'envie de s'en aller; mais la fascination que son grand homme exerçait sur lui le conduisit cependant une seconde fois dans cette maison où il entrait avec la plus grande appréhension. Il fut reçu ce jour-là avec plus d'abandon et de familiarité. C'est à la suite de cette seconde entrevue qu'il écrivit l'ode intitulée *le Génie* :

Chateaubriand, je t'en atteste,
Toi qui, déplacé parmi nous,
Reçus du ciel le don funeste,
Qui blesse notre orgueil jaloux.
Quand ton nom doit survivre aux âges,
Que t'importe avec ses outrages
A toi, génie, un peuple nain!

1. *Victor Hugo raconté.*

Il était devenu presque un des habitués de la maison. Chateaubriand, nommé ambassadeur à Londres, avait voulu que Victor l'accompagnât. Il lui offrait une situation qui devait tenter un jeune homme. Il rencontra une vive résistance. Victor était bien un peu embarrassé de répondre par un refus à une si flatteuse insistance, mais il s'en tira encore assez aisément. En revanche, il eut une lutte à soutenir contre son père, qui s'expliquait mal qu'on ne saisît pas une occasion si heureuse. La vérité, c'est qu'il ne voulait à aucun prix s'éloigner de celle qu'il aimait. Il l'a avoué plus tard dans une lettre à Adèle :

« Il (son père) voulait aussi, à toute force, me voir attaché à l'ambassade de Londres. Cette idée, qui me désolait, flattait son amour-propre et son ambition. Eh bien ! je lui ai écrit hier une lettre avec laquelle je suis sûr de le dissuader. Je ne t'ai pas dit, Adèle, tout ce que j'ai essuyé de combats de toutes parts, même du côté de ton père à l'occasion de cette maudite ambassade. Bien des gens n'ont pas compris mon refus, parce que je ne pouvais pas leur en dire le véritable motif. Chère amie, il aurait fallu te quitter,

et j'aurais aimé autant mourir. Aller si loin de toi, mener une vie brillante et dissipée eût été impossible pour moi. »

Voilà comment il avait le souci des grandeurs à l'âge où elles auraient pu surtout le séduire! Il pouvait craindre que Chateaubriand ne lui gardât quelque rancune, il reçut au contraire de lui un accueil amical. Bien plus, il eut, ce même jour, une agréable surprise, il vit le sourire de Mme de Chateaubriand. C'était une nouveauté, elle qui avait toujours été aigre, insupportable, revêche, qui le recevait mal ou plutôt qui ne le recevait pas du tout, qui ne répondait pas à ses saluts, qui lui rendait ses visites à Chateaubriand si pénibles et les transformait pour lui en véritables cauchemars, une seule fois dans sa vie, elle le reçut bien.

« Un jour, raconte-t-il dans *Choses vues*, j'entrais, pauvre petit diable, comme à l'ordinaire fort malheureux avec ma mine de lycéen épouvanté, et je roulais mon chapeau dans mes mains. M. de Chateaubriand demeurait alors rue Saint-Dominique, n° 27. J'avais peur de tout chez lui, même de son domestique qui m'ouvrait

la porte. J'entrai donc; Mme de Chateaubriand était dans le salon qui précédait le cabinet de son mari. C'était le matin et c'était l'été. Il y avait un rayon de soleil sur le parquet, et, ce qui m'éblouit et m'émerveilla bien plus encore que le rayon de soleil, un sourire sur le visage de Mme de Chateaubriand. « C'est vous, monsieur Victor « Hugo », me dit-elle. Je me crus en plein rêve des *Mille et une Nuits* : Mme de Chateaubriand souriant! Mme de Chateaubriand sachant mon nom, prononçant mon nom! C'était la première fois qu'elle daignait s'apercevoir que j'existais. Je saluai jusqu'à terre. Elle reprit : « Je suis charmée « de vous voir ». Je n'en croyais pas mes oreilles. Elle continua : « Je vous attendais, il y avait « longtemps que vous n'étiez venu ». Pour le coup, je pensai sérieusement qu'il devait y avoir quelque chose de dérangé, soit en moi, soit en elle. Cependant, elle me montrait du doigt une pile quelconque assez haute qu'elle avait sur une petite table, puis elle ajouta : « Je vous ai réservé « ceci, j'ai pensé que cela vous ferait plaisir. « Vous savez ce que c'est? »

« C'était un chocolat religieux qu'elle protégeait

et dont la vente était destinée à de bonnes œuvres. Je pris et je payai. C'était l'époque où je vivais quinze mois avec 800 francs. Le chocolat catholique et le sourire de Mme de Chateaubriand me coûtèrent quinze francs, c'est-à-dire vingt jours de nourriture. Quinze francs, c'était pour moi, alors, comme quinze cents francs aujourd'hui. C'est le sourire de femme le plus cher qui m'ait été vendu. »

Tout autre que Victor aurait été grisé par des succès si prématurés et si rapides, par des éloges de tant d'hommes illustres; Sainte-Beuve n'écrit-il pas dans ses *Portraits contemporains* : « Les années 1819 et 1820 furent sans doute les plus remplies, les plus ardentes, les plus décisives de sa vie. Amour, politique, indépendance, chevalerie et religion, pauvreté et gloire, étude opiniâtre, lutte contre le sort en vertu d'une volonté de fer, tout en lui apparut et grandit à la fois à ce degré de hauteur qui constitue le génie. Tout s'embrasa, se tordit, se fondit intimement dans son être au feu volcanien des passions, sous le soleil de canicule de la plus âpre jeunesse, et il en sortit cette nature d'un alliage mystérieux où

la lave bouillonne sous le granit, cette armure brûlante et solide, à la poignée éblouissante de perles, à la lame brune et sombre, vraie armure des géants trempée aux lacs volcaniques. »

Il l'avait bien, en effet, cette volonté de fer qui le poussait à suivre avec une ténacité indomptable sa vocation littéraire, en dépit des résistances de son père, et qui le ramenait toujours et quand même vers celle qu'il aimait, en dépit de l'opposition de sa mère.

Car toutes les occasions lui étaient bonnes pour démontrer qu'il saurait plier son intelligence à toutes les exigences de la prose et de la poésie, qu'il composerait aussi bien un roman qu'une ode; mais la preuve la plus manifeste de la force de sa volonté, c'est que ses travaux littéraires étaient, dans sa pensée, destinés moins à l'illustrer qu'à le rapprocher de celle dont on l'éloignait et à atteindre le but dont on croyait l'avoir détourné.

C'est ainsi qu'il conçut l'idée d'un roman, *Han d'Islande*, en mai 1821. Il s'en expliqua dans une lettre qu'il écrivit à Adèle dix mois plus tard. « Au mois de mai dernier, le besoin d'épancher certaines idées qui me pesaient, et que notre vers français ne reçoit pas, me fit entreprendre une espèce de roman en prose. J'avais une âme pleine d'amour, de douleur et de jeunesse; je ne t'avais plus, je n'osais en confier les secrets à aucune créature vivante; je choisis un confident muet, le papier. Je savais de plus que cet ouvrage pourrait me rapporter quelque chose : mais cette considération n'était que secondaire quand j'entrepris mon livre.

« Je cherchais à déposer quelque part les agitations tumultueuses de mon cœur neuf et brûlant,

l'amertume de mes regrets, l'incertitude de mes espérances. Je voulais peindre une jeune fille qui réalisât l'idéal de toutes les imaginations fraîches et poétiques, une jeune fille telle que mon enfance l'avait rêvée, telle que mon adolescence l'avait rencontrée, pure, fraîche, angélique; c'est toi, mon Adèle bien-aimée, que je voulais peindre, afin de me consoler tristement en traçant l'image de celle que j'avais perdue et qui n'apparaissait plus à ma vie que dans un avenir bien lointain. Je voulais placer près de cette jeune fille un jeune homme, non tel que je suis, mais tel que je voudrais être. Ces deux créatures dominaient le développement d'un événement, moitié d'histoire, moitié d'invention, que faisait ressortir une grande conclusion morale, base de la composition. »

Et dans ce roman de *Han d'Islande*, Adèle s'appelait Éthel, et Victor, Ordener. Mais Victor, qui avait essayé de remplacer les visites interdites par des travaux tout remplis de son amour, n'avait pu rester plus longtemps sans correspondre du moins directement avec celle qu'il considérait comme sa femme; et un jour, qu'Adèle allait

seule à sa leçon de dessin chez Mlle Duvidal qui demeurait dans le quartier, il l'aborda. Elle l'écouta, et la correspondance interrompue pendant quelque temps reprit, correspondance encore plus tendre, encore plus passionnée. Il ne signe plus : Ton fidèle Victor, ou V. ou V. M. Hugo comme dans les lettres précédentes, il signe : Ton fidèle mari.

LA MORT DE MADAME HUGO

C'est vers cette époque, au commencement de 1821, que Mme Hugo, toujours souffrante, déménagea et alla habiter rue de Mézières, n° 10. Elle ne voulut pas laisser à ses fils seuls le soin d'installer la maison. Elle veilla elle-même à l'aménagement. Elle avait un jardin, elle le mit en état, traça les allées, dessina les plates-bandes, donnant l'exemple d'une activité fiévreuse. Elle s'était fatiguée; elle prit froid, et s'alita. Elle avait une fluxion de poitrine. Comme elle était énergique, elle voulut brusquer la convalescence; elle eut une rechute et se remit au lit. Le 27 juin, elle mourait. Ce fut un désespoir pour Victor. Il adorait sa mère. Après les obsèques qui eurent lieu à l'église Saint-Sulpice, puis au cimetière Montparnasse, quelques amis emmenèrent avec eux les trois fils pour essayer de calmer leur dou-

leur. Victor voulut rester seul et revint à la maison. A peine était-il rentré qu'il se sentit trop seul et retourna au cimetière, auprès de celle qui venait de le quitter. Mais, à l'heure de la fermeture, il fallut bien partir. Il erra sur le boulevard, accablé, désemparé. Il n'avait plus qu'un seul être au monde auquel il pût désormais se rattacher : Adèle. Il se dirigea vers la maison de la rue du Cherche-Midi. Il a raconté cette visite plus tard, dans une de ses lettres à Adèle.

« C'était le vendredi 29 juin, il y avait deux jours que je n'avais plus de mère, je revenais à dix heures du soir du cimetière de Vaugirard. Je marchais comme oppressé d'une léthargie, quand le hasard de mon chemin me conduisit devant ta porte. Elle était ouverte. Des lumières brillaient dans la cour et aux fenêtres.

« Je m'arrêtai devant ce seuil que depuis si longtemps je n'avais franchi ; je m'arrêtai machinalement. »

Il était ainsi immobile et sans idée lorsqu'il se décida enfin à savoir s'il était abandonné de sa femme comme de sa mère et s'il n'avait plus qu'à mourir.

« Je m'élançai dans la cour; je montai rapidement le grand escalier... et je m'enfonçai dans le corridor où nous avions tant de fois joué autrefois. »

Il arriva à un second étage, à une porte vitrée qui donnait sur la salle du bal.

« J'appuyai ma tête brûlante sur la vitre glacée et mes yeux te cherchèrent; je te vis. »

Adèle était en parure de bal. Il assistait à cette fête comme en rêve. Si Adèle valsait, pensait-il, c'est qu'elle l'avait oublié; elle ne valsa pas, il espéra donc encore. Mais son Adèle était dans une fête et dans la joie. C'était trop pour lui.

« Il vint un moment où mon cœur fut gonflé, et où je serais mort si j'étais resté un instant de plus. En ce moment, je me réveillai de ma folie et je descendis lentement de cet escalier où j'étais monté sans savoir si j'en descendrais. Puis, je rentrai dans ma maison en deuil, et pendant que tu dansais, je me mis à prier pour toi, près du lit de ma pauvre mère morte ».

Le 29 juin était la fête de M. Foucher. Un bal, une représentation avaient été organisés. M. Fou-

cher avait appris la mort de Mme Hugo presque en même temps que sa maladie. Il était impossible de remettre la soirée; plus impossible encore de dire à Adèle la triste nouvelle qui l'aurait vivement bouleversée. Le père ne pensait alors qu'à sa fille; mais le lendemain, lorsque Adèle, se promenant dans le jardin du Conseil de guerre, vit entrer Victor pâle et défait, elle se précipita vers lui. « Qu'y a-t-il? Un malheur? — Ma mère est morte. Je l'ai enterrée hier. » Adèle fut violemment émue. Victor comprit qu'elle ne savait rien. Ils pleurèrent ensemble.

DURS MOMENTS

Victor avait perdu dans sa mère sa meilleure protectrice. De sa résidence de Blois, le général Hugo informa son fils qu'il lui continuerait sa pension, mais il exigeait qu'il abandonnât la littérature, et s'obstinait à le pousser dans une voie qui lui semblait plus avantageuse. Victor était tenace ; d'ailleurs ses succès étaient le meilleur stimulant de ses résolutions premières. Sans doute, il n'avait pas de grandes ressources, puisqu'il ne possédait en tout que 800 francs, que ses publications lui avaient rapportés ; mais il répondit très fermement à son père que s'il mettait une pareille condition au maintien de sa pension, il essaierait de se suffire à lui-même. Ainsi il préférait lutter, mener au besoin une existence pénible, plutôt que d'abandonner les lettres. Il

travaillerait sans se laisser rebuter par les difficultés ou vaincre par les déceptions. Et si le général Hugo a pu ne pas persister dans sa rigueur, Victor n'en traversa pas moins, pendant cette période, les moments les plus durs. Lui, l'hôte du palais d'Avellino, du palais Masserano, élevé dans le luxe et les honneurs, l'écolier gai et insouciant du jardin des Feuillantines, voilà qu'il se trouvait aux prises avec tous les soucis de la vie matérielle, obligé d'équilibrer son modeste budget par d'ingénieuses combinaisons économiques, de prévoyantes répartitions alimentaires, la savante division d'une côtelette et d'un morceau de brie, acceptant toutes les humiliations, étant à la fois son propre domestique et son cuisinier, soignant ses vêtements dont il exigeait plus qu'ils ne pouvaient lui donner. Le Marius des *Misérables*, c'est lui ; la vie de Marius, c'est sa vie : « Chose horrible qui contient les jours sans pain, les nuits sans sommeil, les soirs sans chandelle, l'âtre sans feu, les semaines sans travail, l'avenir sans espérance, l'habit percé aux coudes, le vieux chapeau qui fait rire les jeunes filles, la porte qu'on trouve fermée le soir parce

qu'on ne paye plus son loyer, l'insolence du portier et du gargotier, les ricanements des voisins, les humiliations, la dignité refoulée, les besognes quelconques acceptées, les dégoûts, l'amertume, l'accablement. Marius apprit comment on dévore tout cela, et comment ce sont souvent les seules choses qu'on ait à dévorer. A ce moment de l'existence où l'homme a besoin d'orgueil parce qu'il a besoin d'amour, il se sentit moqué parce qu'il était mal vêtu et ridicule parce qu'il était pauvre [1]. »

Ah ! les heures pénibles où il fallait balayer son palier, acheter furtivement un pain ou se glisser dans une boucherie du coin, où un taudis était à la fois la chambre à coucher et le cabinet de travail, où on déjeunait d'un œuf et d'un pain pour le prix de deux à quatre sous, où on dînait dans une gargote d'un plat de viande de six sous, d'un demi-plat de légume de trois sous, d'un dessert de trois sous et de trois sous de pain avec de l'eau à discrétion. Avec une nourriture à vingt sous par jour, soit 365 francs

1. *Les Misérables.*

par an, 30 francs de loyer, quelques menus frais ; avec deux habillements, l'un vieux pour tous les jours, l'autre neuf pour les occasions, et trois chemises, on pouvait ne pas mourir de faim et de froid ; et pour le reste : « L'âme aide le corps, et à de certains moments, le soulève. C'est le seul oiseau qui soutienne sa cage. » Cette épreuve, Victor l'avait vaillamment supportée, elle l'avait préparé à d'autres. On le retrouvera plus tard, aux heures de proscription, réfugié à Bruxelles, établissant son budget et réglant jour par jour sa dépense alimentaire avec son fils Charles pour le prix de 90 francs par mois et par personne : loyer, 1 franc ; déjeuner (une tasse de chocolat), 0 fr. 50 ; dîner, 1 fr. 25 ; feu, 0 fr. 25.

VOYAGE A DREUX

Dans la petite chambre de la rue de Mézières où il était resté après la mort de sa mère, il vivait seul, travaillant, faisant son lit et sa cuisine. Quand il était trop triste et incapable de travailler, il cherchait une distraction dans une promenade aux environs de Paris.

Un jour, il alla à Versailles. Il était installé dans un café et lisait une gazette lorsqu'un garde du corps la lui enleva brutalement. Victor bondit sous l'insulte, provoqua le malotru en duel et fut blessé au bras gauche au-dessous de l'épaule.

Tous ses efforts pour rendre sa solitude moins pénible ne suffisaient pas d'ailleurs pour remplir sa vie, et le travail ne le détournait pas de la pensée qui l'absorbait. Il n'avait pas réussi à renouer avec les Foucher.

Malgré la visite de condoléances qu'il avait fallu rendre aux orphelins à la suite de la mort de Mme Hugo, M. Foucher n'avait eu d'autre idée que d'éloigner Adèle. C'était l'été. D'ordinaire il habitait la banlieue, mais la banlieue était trop voisine. Il s'installa avec sa femme et sa fille à Dreux le 15 juillet 1821. Là, du moins, on était à l'abri. Le voyage était coûteux pour un jeune homme qui avait à peine de quoi s'acheter une côtelette. Victor ne songerait pas une minute à entreprendre un pareil déplacement. Songez donc! vingt lieues! Mais est-ce qu'un amoureux recule devant les distances? Victor était courageux : le 16 juillet, il se mit en route, prétextant une visite à un ami qui partait pour un grand voyage. En trois étapes, il arrivait à Dreux le 19. Il était tout fier de son exploit. Il s'en ouvrit à son ami Alfred de Vigny dans la lettre suivante :

« Je suis à Dreux.... J'ai fait tout le voyage à pied par un soleil ardent, et des chemins sans ombre d'ombre. Je suis harassé, mais tout glorieux d'avoir fait vingt lieues sur mes jambes. Je regarde toutes les voitures en pitié ; si vous

étiez avec moi en ce moment, jamais vous n'auriez vu plus insolent bipède. Quand je pense qu'il faut à Soumet un cabriolet pour aller du Luxembourg à la Chaussée d'Antin, je suis tenté de me croire d'une nature supérieure à la sienne, comme animal. Cette expérience m'a prouvé qu'on peut marcher avec ses pieds. »

Mais ce qu'il ne dit pas à de Vigny, qui devait être plus tard le témoin de son mariage, c'est qu'il aurait marché bien plus longtemps si sa fiancée avait habité plus loin.

Il parcourut la ville. « Ses allées et venues, raconte la *Gazette anecdotique*, son air affairé, sa barbe longue, sa cravate lâche, ses cheveux en désordre et ses habits poudreux attirèrent bientôt sur lui l'attention du commissaire de police. Celui-ci, après avoir suivi et observé pendant quelque temps l'inoffensif jeune homme, l'aborda tout à coup en pleine rue et lui demanda ses papiers d'un ton très impératif.

« Des papiers, un passeport pour un poète, fi donc ! C'était la précaution à laquelle, avant de partir, il avait le moins songé ; et puis, on ne songe pas à tout quand on est amoureux, par

l'excellente raison qu'on ne pense plus guère qu'à une seule chose.

« Tout d'abord, notre jeune homme resta interdit, mais pour sortir d'embarras, il se hâta de dire qu'il était étudiant en droit, fils d'un général, qu'il venait de Paris uniquement, simplement, pour se promener et voir le pays. Car, en conscience, il ne pouvait pas mettre cet homme-là dans la confidence de ses affaires de cœur. Ces explications parurent louches à l'officier de police.

« — C'est bel et bien, mon petit ami, reprit-il « rudement, mais cela ne peut se passer ainsi. « J'ai ordre d'arrêter toute personne étrangère à « la localité, qui n'est pas en règle, et vous allez « me suivre. »

« Déjà, le commissaire et son prisonnier se dirigeaient vers la maison d'arrêt. Tout à coup, par bonheur, Victor se souvint d'une visite qu'il avait faite quelques heures auparavant, à Mme Le Brun, propriétaire, proche parente de son ami, laquelle l'avait accueilli avec bienveillance et l'avait même invité à dîner pour le soir même.

« On se transporta aussitôt chez Mme Le Brun. Cette vénérable dame certifia qu'elle connaissait Victor Hugo, que son neveu le lui avait particulièrement recommandé, et bref, qu'elle en répondait.

« Devant cette déclaration, l'officier de police se retira. »

Le lendemain, Victor se promena dans la ville, espérant bien qu'il rencontrerait celle qu'il cherchait ; et en effet, il aperçut tout à coup M. Foucher et sa fille. Son premier mouvement fut de les aborder. Mais il n'osa pas. Comment serait-il accueilli ? Quel effet produirait cette brusque apparition ? Ne valait-il pas mieux préparer l'entrevue ? C'était plus sage, plus prudent et plus habile. Il écrivit : « Monsieur, j'ai eu le plaisir de vous rencontrer ici même à Dreux et je me suis demandé si je rêvais.... »

Là-dessus, pour expliquer « le plus bizarre de tous les hasards », il raconte qu'il est venu, invité par un de ses amis habitant entre Dreux et Nonancourt. Cet ami, par une fatalité inouïe, était parti l'avant-veille pour Gap ! lui, Victor, il voudrait bien repartir sur-le-champ pour

Paris ; mais il est si connu à Dreux ! il a reçu des invitations, pris des engagements.... « Ce qu'il y a de singulier, c'est que je n'ai quitté Paris qu'avec beaucoup de répugnance. Le désir que vous m'aviez montré de me voir absent pendant quelque temps a beaucoup contribué à me décider. Votre conseil a singulièrement tourné[1]. »

Est-ce assez charmant, peut-on mettre plus de grâce dans l'invention et plus de gentillesse dans le mensonge ? La raillerie n'est-elle pas exquise ?

La lettre se termine ainsi : « Je ne serais pas franc, si je ne vous disais pas que la vue inespérée de mademoiselle votre fille m'a fait un vif plaisir. Je ne crains pas de le dire hautement, je l'aime de toute la force de mon âme, et dans mon abandon complet, dans ma profonde douleur, il n'y a que son idée qui puisse encore m'offrir de la joie. »

Comment M. Foucher n'aurait-il pas été touché par ce mélange d'innocent mensonge et de sincérité ingénue ? Victor fut donc reçu. Il revit son Adèle. Mais il n'avait pas fait le voyage de Dreux

1. Notes sur les *Lettres à la Fiancée.*

pour ne pas porter cette fois un grand coup. Il n'hésita donc pas à demander sa main. Il justifia sa hardiesse en faisant valoir ses espérances, en insistant sur le produit qu'il pouvait tirer de ses œuvres, en s'autorisant de la promesse formelle d'une pension du roi.

Il aurait fallu un cœur de pierre pour ne pas se sentir ému par tant de vaillance, par une fidélité si obstinée, par une si constante ténacité. M. et Mme Foucher n'eurent pas le courage de résister; ils consentirent à fiancer leur fille, mais à la condition que le mariage n'aurait lieu que lorsque la situation de Victor serait mieux assurée.

D'ores et déjà, l'autorisation avait été donnée de se revoir, de se rencontrer et de continuer à s'aimer. C'était une première victoire; l'avenir ferait le reste.

Vers le milieu du mois d'août, Victor alla voir, à la Roche-Guyon, un jeune prêtre, le duc de Rohan, le même qui avait conduit chez lui Lamartine. Il venait le remercier du témoignage d'affection qu'il lui avait donné en accompagnant

sa mère jusqu'à sa dernière demeure. Le duc était entré dans les ordres après la mort de sa femme, qui avait péri dans les flammes. Quand il n'était pas dans sa cellule, il habitait son magnifique domaine. Victor se lassa vite de cette existence soumise aux règles de l'étiquette. Car le duc était entouré d'une petite cour rompue aux traditions du plus impérieux cérémonial. Au bout de deux jours, Victor partait.

Ce même duc de Rohan s'était mis en tête de donner à Victor un confesseur. Victor n'y répugnait pas. Il voyait là un moyen d'avoir moins un directeur de conscience qu'un ami auquel il pourrait se confier dans les épreuves plus ou moins douloureuses qu'il traversait et auprès duquel il trouverait un soutien et des encouragements.

Le duc le mit en relations avec l'abbé Frayssinous. Ce n'était peut-être pas un choix heureux. Victor cherchait une protection affectueuse; avec un peu d'austérité, il ne rencontra là que des préoccupations trop mondaines, et reçut une mauvaise impression de cette première entrevue.

Le duc ne se découragea pas. Il offrit à Victor

sa chambre, qui lui semblait peu attrayante, il trouvait presque de la joie, quand il pouvait écrire à son Adèle. Et il la prolongeait, cette joie, en allongeant les confidences de ses lettres, et surtout en multipliant les occasions de correspondance. Il ne parle guère que d'elle et de lui, de ses chagrins, de ses craintes, de ses espérances ; mais il lui arrive aussi de malmener la carrière littéraire.

« Indépendamment de mes chagrins et de mes inquiétudes domestiques, il faut encore me résigner à tous les dégoûts des haines littéraires. Je ne sais quel démon m'a jeté dans une carrière où chaque pas est entravé par quelque inimitié sourde ou quelque basse rivalité. »

Mais ce n'était là qu'un accès de maussaderie, une contrariété qui venait s'ajouter à tant d'autres et dont il exagère la gravité. En effet, dans la même lettre, il glorifie cette même carrière, il voudrait inspirer à sa fiancée de « l'estime » et de l'admiration pour « cette grande et noble profession des lettres ».

A cette heure, il est dans ses jours de mélancolie, puisque, le 15 décembre qui devrait être

une date joyeuse, la date de la fête d'Adèle, il lui écrit : « Je joins quelques vers que j'ai faits pour ta fête en des heures de tristesse et d'abattement. Je ne devrais peut-être pas te les donner, mais ils te prouveront combien je pense à toi. »

Et c'est l'Ode, *A toi* :

O Vierge ! à mon enfance un Dieu t'a révélée,
Belle et pure ; et, rêvant mon sort mystérieux,
Comme une blanche étoile aux nuages mêlée,
Dès mes plus jeunes ans, je te vis dans mes cieux !

Je te disais alors : — O toi, mon espérance,
Viens, partage un bonheur qui ne doit pas finir —
Car de ma vie encor, dans ces jours d'ignorance,
Le passé n'avait point obscurci l'avenir.

. . . .

Mais si ma jeune vie, à tant de flots livrée,
Si mon destin douteux t'inspire un juste effroi,
Alors, fuis, toi qui fus mon épouse adorée !
Toi qui fus ma mère, attends-moi [1] !

1. *Odes et Ballades.*

Hélas! le « destin douteux », c'est bien là ce qui préoccupe la famille Foucher. Elle sent que cette situation incertaine ne saurait se prolonger sans préjudice pour l'avenir d'Adèle. Les espérances de Victor tardent bien à se réaliser. Il va falloir prendre un parti : renoncer au mariage ou tenir ses promesses; et ce sont alors des mises en demeure plus ou moins discrètes. Victor redoute qu'Adèle ne lui échappe définitivement et, dans sa lettre du 13 janvier 1822, une sorte de résignation assombrie masque mal son découragement et son amertume : « Ma vie aura été couronnée par un beau rêve dont je ne sortirai que pour entrer dans un sommeil où l'on ne rêve plus. Non, je ne serai point à plaindre. Quand tout finira pour moi, tout recommencera pour toi.



« J'aurai traversé ta vie sans y laisser de vestige. Mon âme se résigne volontiers à un veuvage éternel si elle peut acheter à ce prix pour la tienne quelque félicité sur la terre. Sois heureuse. »

Son malheur désarme les impatiences, ravive encore les sentiments tendres de la fiancée; et la confiance de Victor renaît, et la correspondance continue avec de nouveaux élans de passion. C'est toujours le même hymne d'amour sur des modulations variées qui s'exhale dans les *Lettres à la fiancée*, « lettres à la fois chastes et ardentes, ingénues et graves, pleines d'enfantillages et pleines de pensées,... toutes palpitantes de désirs, toutes saignantes de jalousie, avec leurs exaltations, leurs découragements, leurs plaintes, leurs joies, leurs gronderies, leurs caresses, leurs grosses querelles suivies de délicieux raccommodements. » C'est ainsi que les caractérise l'éditeur dans ces notes à la fois si simples et si claires qui sont le commentaire lumineux et attachant de cette correspondance.

On les lira, ces lettres, si on ne les a déjà lues. On cherchera à découvrir, dans certaines allu-

sions, dans certaines justifications, dans certaines protestations, quelques craintes, quelques reproches que la jeune fille devait lui adresser.

Victor a déjà conquis une certaine renommée par ses Odes; les académies l'ont couronné; la fiancée en ressent évidemment de la fierté. Victor soupçonne, sans doute, par ses éloges, qu'elle doit lui prêter quelque orgueil, il s'en défend; en réalité, ce qu'il cherche, c'est à compenser sa pauvreté par un peu de gloire; c'est peut-être, aussi, à rassurer les défiances, à vaincre les résistances, et à montrer que la carrière des lettres laisse entrevoir des horizons moins sombres et des résultats moins chimériques que ceux que l'on redoute.

Mais Adèle se préoccupe surtout de la longueur du temps qui s'écoule : elle a peur que la patience de son fiancé ne se lasse : aussi ne veut-il pas qu'il subsiste dans son esprit la moindre incertitude.

« Tu me disais, l'autre jour, quelque chose qui m'a frappé singulièrement; c'est pourquoi il faut que je t'en parle. Tu me disais que tu n'étais pas sûre que je fusse sage....

« Je ne considérais que comme une femme ordinaire (c'est-à-dire *assez peu de chose*) une jeune fille qui épouserait un homme sans être moralement sûre et certaine, par les principes et le caractère connu de cet homme, non seulement qu'il est *sage*, mais encore, et j'emploie exprès le mot propre dans toute sa plénitude, qu'il est *vierge*, aussi vierge qu'elle-même. Mon opinion là-dessus ne fléchit que dans un cas unique, c'est celui où le jeune homme, ayant commis une faute, l'avouerait, avec un violent repentir et un profond mépris de lui-même à sa fiancée. Ce jeune homme serait un traître odieux et méprisable s'il ne l'avouait pas. Alors, la jeune fille pourrait ne pas pardonner ou pardonner sans être, selon moi, moins estimable.

« Je n'ignore pas, en te communiquant ces idées, qu'elles ne sont ni de ce monde, ni de ce siècle; mais qu'importe? J'en ai bien d'autres de ce genre que je suis satisfait d'avoir. »

Il en a bien d'autres, en effet, et une bien singulière : il est jaloux, ce qui se comprend, puisqu'il aime, mais il a un accès de jalousie qui paraîtra un peu puéril à beaucoup, et qui sera

compris, au contraire, de ceux qui connaissent la passion dans ses petites susceptibilités et même dans ses enfantillages. C'est avec une entière conviction qu'il écrit, le 4 mars 1822 : « ... Je voudrais, mon Adèle, que tu craignisses moins de crotter ta robe quand tu marches dans la rue. Ce n'est que d'hier que j'ai remarqué et avec peine les précautions que tu prends.... Je n'ignore pas que tu ne fais en cela que suivre les opiniâtres recommandations de ta mère, recommandations au moins singulières, car il me semble que la pudeur est plus précieuse qu'une robe, bien que beaucoup de femmes pensent différemment. »

Il a souffert, dans la rue des Saints-Pères, en voyant que celle qu'il respecte était l'objet de coups d'œil impudents, et il l'avertit qu'il ne répond plus désormais de lui et qu'il serait prêt à donner un soufflet au passant dont le regard se tournerait vers elle.

Dans toutes ses lettres, Victor se montre nerveux, agité, inquiet, c'est que, pendant longtemps, il avait hésité à demander à son père son consentement à son mariage, partagé entre la crainte d'un refus et son désir de hâter la solution convoitée. Il ne s'était décidé à faire cette démarche que sur les pressantes instances des Foucher, et il attendait avec une fiévreuse impatience la réponse du général. Enfin la bonne nouvelle arrive. Et il s'empresse d'écrire à Adèle. Et d'abord, le jour, mercredi; l'heure, trois heures et demie; la date, 13 mars 1822.

« Adèle, mon Adèle! je suis ivre de joie, ma première émotion doit être pour toi. J'avais passé huit jours à me préparer à ce grand malheur. C'est le bonheur qui vient. Il n'y a qu'un nuage. »

Victor avait, en effet, le consentement de son père. Le nuage, c'est que trois semaines après la mort de Mme Hugo, le général avait épousé la femme pour laquelle il avait quitté sa famille, et cela sans avoir prévenu ses enfants.

Pourtant, la joie du jeune homme est si grande que, s'il a pu éprouver un mouvement d'indignation et peut-être de révolte douloureuse en songeant que sa mère avait été si rapidement remplacée, il envisage l'avenir si prochain où il sera complètement heureux.

Le bonheur, il le veut, il l'attend, il l'escompte même; mais il voudrait un peu plus de discrétion et de mystère.

Il se révolte contre le bruit qu'on fait autour d'un mariage et il écrit, le 30 mars 1822 : « Au lieu d'envelopper d'ombre et de silence le bonheur de deux jeunes époux il semble qu'on n'ait pas assez de lumière et de bruit pour le troubler, et le troubler, c'est le profaner ».

Il a toutes les délicatesses du cœur, toutes les pudeurs de l'âme et il prend ombrage de tout ce qui peut ressembler à un attentat contre le secret de leurs confidences. C'est qu'il sent, et très pro-

fondément : nul mieux que lui n'a compris et senti l'amour. Sans cela, il ne l'aurait pas traduit avec cette force, avec cette conviction ardente, bravant tous les découragements, défiant tous les obstacles, poursuivant avec une opiniâtreté indomptable son but; il a ressenti l'amour jusqu'à en souffrir et presque à en mourir. Qu'on lui dénie ensuite sa sensibilité! Qu'on ose prétendre qu'il n'a jamais aimé! ses lettres sont là. Et quant à sa prétendue sécheresse, quelles preuves en apporte-t-on? Il ne pleurait pas! comme si les larmes étaient la conclusion obligatoire des émotions les plus vives de l'âme, comme si les larmes qui ne coulent pas n'étaient pas une souffrance qui s'ajoute à l'autre souffrance! Oui, c'est vrai; il ne pleurait pas. Il l'a écrit lui-même : « Ceux qui pleurent aisément sont soulagés quand ils pleurent. Moi je n'ai pas ce bonheur; celles de mes larmes qui peuvent sortir sont celles qui me soulagent, mais presque toutes me restent sur le cœur et m'étouffent.

« Une mère, qui a prévu le cas où l'on est seul dans la vie, m'a accoutumé, dès l'enfance, à tout dévorer et à tout garder pour moi. »

Et ces lignes ne sont pas une réponse à ceux qui lui ont reproché plus tard de ne pas pleurer; elles ont été écrites en 1822, quand on ne songeait pas encore à discuter sa sensibilité.

Son cœur, au contraire, avait besoin de s'épancher, et quand il redoutait encore, malgré le consentement de son père, que le retard apporté à l'octroi de la pension royale ne remît en question son mariage, il confia aussitôt son inquiétude à son ami La Mennais, le 17 mai 1822 :

« J'éprouve un grand charme à voir votre âme si forte et si profonde dans vos ouvrages devenir si douce et si intime dans vos lettres; et, quand je pense que c'est pour moi que vous êtes ainsi, en vérité, je suis tout fier. Je voudrais que quelqu'un pût vous dire là-bas quel vide je vois depuis votre absence parmi tous ceux que j'aime et avec quel sentiment de reconnaissance et de joie impatiente, je reçois de vos nouvelles. Il me semble, quand je lis une de vos lettres, que c'est la consolation qu'il fallait précisément à la souffrance que j'éprouve dans le moment même. Les paroles de l'amitié sont si puissantes qu'elle soulagent toutes les douleurs dans tous les in

tants. Simples et tendres, elles sont comme le remède unique et universel des maladies de l'âme.... L'intérêt que vous prenez à mes affaires à la maison du Roi m'a également vivement touché. J'ai, en ce moment, l'assurance que les promesses dont on me berce depuis si longtemps seront réalisées avant six semaines. J'attends avec impatience ce moment qui fixera mon avenir et me permettra de songer à vivre et à être heureux. »

Ces six semaines, hélas! qui doivent fixer son avenir, se transforment en quatre mois. Les lenteurs des bureaux, les formalités multiples reculeront toujours l'échéance si impatiemment attendue.

L'été arrive. La famille Foucher loue une petite maison à Gentilly. Victor a reçu l'autorisation de venir s'installer dans un pavillon, un ancien colombier, et de prendre ses repas avec sa fiancée. Le bonheur de se voir ne serait complet qu'avec un peu d'intimité. Mais Mme Foucher ne consent pas à ce que les deux amoureux restent seuls même pendant les rares instants que Victor peut dérober à ses travaux.

Victor est en effet très absorbé. Plusieurs de ses Odes avaient été publiées isolément; il les réunissait en un volume sous le titre de *Odes et Poésies diverses* qui devait être réimprimé plus tard sous le titre d'*Odes et Ballades*. Il a d'abord une petite désillusion, c'est le silence que gardent les journaux royalistes sur le volume qui vient de paraître. Peut-être y avait-il donné une place trop envahissante à Napoléon. Il s'en ouvre à La Mennais qui lui répond par la lettre suivante, encore inédite :

A la Chênaie, le 7 juillet.

« Votre amitié m'est bien douce, mon cher Victor, et vous attachez trop de prix à celle d'un homme qui n'est rien dans ce monde, qui n'a droit

à rien, pauvre ombre qui bientôt aura passé, et qui ne laissera point de souvenirs, *spiritus vadens et non rediens*. J'aime votre droiture, votre franchise et vos sentiments élevés, plus encore que votre talent que j'aime cependant beaucoup. Je ne doute point que l'avenir ne lui rendît justice, si le présent la lui refusait, et je pense comme vous qu'il n'y a rien au-dessous de la bassesse qui s'en va mendiant des éloges. Et puis, mon Dieu, qu'est-ce que ce vain bruit qu'on appelle gloire, renommée et qui s'éteint si vite dans le silence de la tombe? Que nous feraient sur notre lit de mort les acclamations du monde entier? Mais une simple parole du ciel prononcée par un pauvre prêtre à l'oreille de celui qui va mourir, console, ranime son âme défaillante en lui dévoilant l'étonnant mystère de vie et d'éternité qu'elle porte en elle-même.

« Le peu de faveur que vous montrent les journaux royalistes ne me surprend point. Je ne pus jamais l'année dernière parvenir à y faire admettre une réclamation contre un faux matériel qu'un de mes adversaires s'était permis afin de me combattre avec plus d'avantage. Il me faisait

dire précisément le contraire de ce que j'avais dit, et puis il triomphait et m'injuriait comme de raison.

« Je suis enchanté que vous ayez été voir M. de Saint-Victor. C'est un homme sûr, droit, ferme dans le bien, un excellent esprit et un excellent cœur. Plus vous le connaîtrez, plus vous l'estimerez et vous l'aimerez.

« Il n'y a point d'approbation de mon ouvrage par le Pape; ce n'est pas l'usage à Rome. Le Saint-Siège ne rend de jugement que sur les livres déférés comme suspects de contenir une mauvaise doctrine. Mais ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il a paru à Rome une traduction de ma *Défense*, laquelle est revêtue de trois approbations conçues dans les termes les plus forts. C'est tout ce que je désirais et tout ce qui était possible. Les examinateurs romains sont tous des hommes choisis et d'un mérite distingué, et, dans un pays où rien ne se fait légèrement, leur suffrage est d'un très grand poids.

« J'estime qu'il ne me faudra pas moins de dix-huit mois pour finir mon ouvrage. Ainsi, mon cher Victor, vous aurez le temps de visiter

ma solitude, si le voyage ne vous paraît pas trop long, ni le séjour trop pénible. Adieu, bon et cher ami, je vous embrasse avec une tendresse bien vraie et inaltérable.

« F. M. »

On voit, par cette lettre, quel était le caractère des relations de Victor Hugo et de La Mennais, ce n'étaient pas celles d'un pénitent et d'un confesseur, mais bien celles d'amis qui échangeaient leurs plus intimes confidences, leurs joies, leurs misères et leurs déceptions.

LE PREMIER EXEMPLAIRE

Le jour même où le volume d'*Odes et Poésies diverses* avait paru, Victor en avait envoyé le premier exemplaire à sa fiancée avec cette dédicace : *Premier exemplaire, à mon Adèle bien-aimée, l'ange qui est ma seule gloire comme mon seul bonheur.* — VICTOR.

On peut le voir dans la maison de Victor Hugo, place des Vosges, ce petit volume de médiocre apparence imprimé sur un papier mince et de mauvaise qualité, avec son cartonnage grossier marbré bleu, à dos de basane vert. On peut lire cette dédicace dont l'écriture est pleine de révélations touchantes; les mots *premier exemplaire* sont baveux, gros, le papier a bu l'encre, la plume était évidemment mauvaise. Victor la rejette, probablement, en prend

une autre, et il s'applique! Songez donc, c'est le premier volume qu'il publie, et c'est le premier exemplaire qu'il offre à sa fiancée. Double motif de fierté; aussi les mots, *à mon Adèle*, sont d'une écriture soignée, fine, déliée; les mots : *à l'ange qui est ma seule gloire et mon seul bonheur*, sont d'une écriture nette et décidée; il tient à la rassurer sur sa rivale, la poésie. C'est Adèle qui est sa seule gloire, son seul bonheur; et s'il éprouve quelque sentiment d'orgueil d'avoir un livre imprimé, c'est parce que peut-être elle le jugera plus digne d'elle et de son amour.

Ce précieux petit livre avait longtemps figuré dans la maison de la famille, il avait disparu : avait-il été égaré dans les nombreux déménagements? avait-il été dérobé? jusqu'au jour où fut inaugurée la maison de Victor Hugo il était ignoré.

Il fut alors retrouvé dans de singulières circonstances. Un inconnu de province écrivit à Paul Meurice qu'au moment où on rassemblait tous les souvenirs du poète dans la maison de la place des Vosges, il serait peut-être intéressant d'y joindre un petit livre qu'il avait entre les mains.

Paul Meurice, très surpris, accepta l'offre de son correspondant sans savoir qu'il s'agissait du premier exemplaire des *Odes et Poésies diverses*, et lorsqu'il eut ce volume, il voulu connaître l'histoire de ses pérégrinations. « Oh! l'histoire est bien simple, dit le propriétaire du petit livre, j'ai une voisine qui vint un jour m'emprunter un Bouillet. Il paraît qu'elle ne trouva pas dans cette édition ce qu'elle cherchait, car elle me dit : « N'avez-vous pas un autre « Bouillet? — Parfaitement. — Alors vous en « avez deux? — Oui. — Voulez-vous m'en donner « un? en échange je vous ferai cadeau d'un petit « livre de Victor Hugo. » C'était ce premier exemplaire. De qui la voisine tenait-elle ce premier exemplaire? Nul ne le sait. Il a passé de mains en mains, inaperçu; et s'il a été perdu ou dérobé, Mme Victor Hugo ne s'en doutait guère : beaucoup de nos livres restent alignés dans les rayons de nos bibliothèques comme des figurants sans que nous y touchions jamais. On les croit toujours là, alors que depuis longtemps, par une circonstance ou une autre, ils ont déjà disparu. L'absence de quelques-uns est dissimulée par la

présence de beaucoup d'autres et il faut une aventure comme celle-là pour découvrir la perte ou le larcin.

Ce volume que Victor offrait à sa fiancée renfermait : *A toi, le Premier Soupir*, tous les cantiques du premier amour, tous les découragements et toutes les espérances; il représentait, au moment où il paraissait, le bonheur en partie réalisé par le consentement du père, par le travail rémunéré (ce volume lui rapportait 700 francs), par l'annonce de la pension, le bonheur qui serait bientôt complet, absolu; et il éprouve le besoin d'épancher sa joie en écrivant le 26 juillet à son père :

« Ainsi, je te devrai tout, vie, bonheur, tout! Quelle gratitude n'es-tu pas en droit d'attendre de moi, toi, mon père, qui as comblé le vide immense laissé dans mon cœur par la perte de ma bien-aimée mère!

« ... Cher papa, si tu savais quel ange tu vas nommer ta fille! »

Enfin, le 28 août, la pension est accordée. Elle était de 1 000 francs. Il avait compté sur 1 200 francs, mais, disait-il à Adèle, « une réduc-

tion de 200 francs ne m'épouvante pas, ce sera autant de plus à regagner par mon travail ».

Il écrivait aussitôt à son ami La Mennais, le 1er septembre 1822 : « Il faut que je vous écrive, mon illustre ami; je vais être heureux. Il manquerait quelque chose à mon bonheur si vous n'en étiez le premier informé. Je vais me marier. Je voudrais plus que jamais que vous fussiez à Paris pour connaître l'ange qui va réaliser tous mes rêves de vertu et de félicité. Je n'ai point osé vous parler jusqu'ici de ce qui remplit mon existence. Tout mon avenir était encore en question, et je devais respecter un secret qui n'était pas le mien seulement; je craignais d'ailleurs de blesser votre austérité sublime par l'aveu d'une passion indomptable, quoique pure et innocente. Mais aujourd'hui que tout se réunit pour me faire un bonheur selon ma volonté, je ne doute pas que tout ce qu'il y a de tendre dans votre âme ne s'intéresse à un amour aussi ancien que moi, à un amour né dans les premiers jours de l'enfance et développé dans la première affliction de la jeunesse. »

Et La Mennais lui répondait : « La joie q

vous ressentez est légitime; elle est dans l'ordre de Dieu, si vous la lui rapportez, et je me plais à en trouver dans votre lettre l'impression naïve et touchante. »

Il y avait encore bien des formalités à remplir pour que le mariage pût être célébré. Le général Hugo était à Blois, il fallait son consentement notarié. Et Victor pressait son père de lui envoyer tous les papiers nécessaires. La Mennais était tout désigné pour donner à Victor son billet de confession. N'avait-il pas été son plus cher confident? Les 700 francs gagnés avec les *Odes* servirent à acheter un cachemire des Indes, car, pour un cachemire français, il n'y avait pas à y songer, c'était trop cher; à cette époque, il n'y avait pas de corbeille de mariée sans cachemire. C'était un grand luxe dont ne se seraient jamais affranchies les familles ayant une situation dans le monde. Toute jeune fille aspirait au jour où elle porterait son premier châle de cachemire : c'était, pour elle, comme une autre consécration de son mariage.

Le mariage eut lieu le 12 octobre 1822, trois ans et demi après le premier aveu.

Le général ne vint pas. Les témoins de Victor Hugo étaient Alfred de Vigny et Biscarrat, son ancien maître d'études de la pension Cordier. La cérémonie religieuse fut célébrée à Saint-Sulpice, dans cette même chapelle de la Vierge où, dix-huit mois auparavant, avait eu lieu le service funèbre de sa mère.

Victor n'avait pas attendu un mois pour témoigner de nouveau sa reconnaissance à son père. Il lui écrivait, le 19 ~~novembre~~ octobre 1822 :

« Mon cher papa,

« C'est le plus reconnaissant des fils et le plus heureux des hommes qui t'écrit.

« Depuis le 12 de ce mois, je jouis du bonheur le plus doux et le plus complet, et je n'y vois pas de terme dans l'avenir; c'est à toi, bon et cher papa, que je dois rapporter l'expression de ces pures et légitimes joies, c'est toi qui m'as fait ma félicité, reçois donc pour la troisième fois l'assurance de toute ma tendre et profonde gratitude. Si je ne t'ai pas écrit dans les premiers jours de mon bien heureux mariage, c'est que j'avais le cœur trop plein pour trouver des par(

les; maintenant même tu m'excuseras, mon bon père, car je ne sais pas trop ce que j'écris. Je suis absorbé dans un sentiment profond d'amour, et, pourvu que cette lettre en soit pleine, je ne doute pas que ton bon cœur ne soit content. Ton angélique Adèle se joint à moi; si elle osait, elle t'écrirait, mais, maintenant que nous ne formons plus qu'un, mon cœur est devenu le sien pour toi. »

CONCLUSION

Nous avons terminé le récit de l'enfance du poète et de sa première jeunesse. Victor Hugo, on l'a vu, s'est développé seul. Sans doute il a passé par l'école du Père La Rivière, le collège des Nobles, le collège Louis-le-Grand et la pension Cordier. Mais ce qu'il a appris, en réalité, il l'a appris par lui-même. Il lui fallait les grands espaces et l'indépendance; il a grandi à l'air, à la lumière, il s'est développé au contact des choses. Ses véritables éducateurs ont été sa mère, les événements, la nature, les hommes dont il aimait les œuvres. Il a lu beaucoup, il a médité profondément, il a saisi vite. Il a voulu voir le monde, tel qu'il était, non tel qu'on prétendait le lui montrer.

Il a vu beaucoup de choses et retenu encore plus d'idées.

Par son père, héros des guerres impériales, il eut l'éblouissement de la grandeur de Napoléon; par sa mère, Vendéenne et Bretonne, il fut initié au culte du trône et de l'autel.

Au milieu de tous ces événements, de toutes ces révolutions, de tous ces drames, sa jeune imagination reçut, à l'égal d'une plaque sensible, les images de ces spectacles à la fois grandioses et terribles. En même temps son cœur vibrait aux émotions violentes et tragiques des grandes victoires et des soudaines déroutes, grisé par ce tumulte de gloire qui accompagnait les armées victorieuses à travers l'Europe et troublé par cette fragilité de la toute-puissance, par ces écroulements inattendus de trônes improvisés sous la poussée de l'invasion. Il subissait ainsi, par une sorte de contagion, le vertige de ceux qui l'entouraient. Et c'est dans les pays où se déroulaient ces scènes épiques, dans ces voyages ensoleillés à travers l'Italie et l'Espagne que la nature lui enseignera le jeu des contrastes, lui donnera la puissance d'évocation des images et,

avec ce don merveilleux du coloris, fera de lui, en un mot, le peintre pour lequel les « rayons » et les « ombres » n'auront plus de secrets.

Le jardin des Feuillantines aura été son premier maître, lui aura appris le langage de la nature, ce langage que, par reconnaissance, il devait à son tour lui prêter, montrant ainsi qu'il avait compris ses leçons, animant les plantes, les arbres, les fleurs, donnant une voix à la brise, une vie aux pierres, pénétrant tous les mystères de l'être.

Sans doute, il se nourrit de Tacite, de Virgile et d'Homère, mais la précocité de son génie ne le laisse pas longtemps dans ce tête-à-tête silencieux avec les anciens; il se lie avec Chateaubriand, Lamartine, Alfred de Vigny, avec tous ceux qui, comprenant enfin la mission et le vrai rôle du poète, lui confèrent le plus haut degré de l'action politique et sociale.

Il a chanté l'empire, la royauté, c'était la chanson de son berceau, la chanson de son enfance; il a chanté ce qu'on chantait autour de lui. Mais avec quels accents! il était l'écho sonore des passions, des enthousiasmes qui l'environ-

naient; mais le jour où il aura affranchi sa pensée, dégagé sa personnalité, disposé de son libre arbitre, il pourra se retourner vers ceux qui lui reprochent d'avoir été ce qu'ils ont tous été eux-mêmes avant lui, les jeunes prisonniers de leur éducation première et leur dire :

Quoi! parce que ma mère, en Vendée, autrefois,
Sauva dans un seul jour la vie à douze prêtres,
Parce qu'enfant, sorti de l'ombre des ancêtres,
Je n'ai su tout d'abord que ce qu'ils m'ont appris,
Qu'oiseau dans un passé comme en un filet pris,
Avant de m'échapper à travers le bocage,
J'ai dû laisser pousser les plumes dans ma cage,
. . . .
Parce qu'adolescent, âme à faux jour guidée,
J'ai trop peu vu la France et trop vu la Vendée,
. . . .
Dois-je crier : Arrière! à mon siècle, à l'idée?

Non certes, il s'en garde bien, et la preuve c'est que, s'il a été napoléonien en 1813, bourbonien en 1814, s'il a été tout ce qu'a été le siècle, si son esprit a été trompé quelquefois, il n'a jamais fait un pas en arrière, il a été toujours fidèle à la liberté en défendant le droit, à la justice en plaidant la cause des faibles, à la fraternité en soute-

nant les opprimés. Son œuvre a été une œuvre de bonté, de solidarité, d'humanité ; il a tendu la main à ceux qui n'étaient pas encore armés pour les luttes de la vie ou à ceux qui en étaient les vaincus, réalisant, par ses actes et ses paroles, la grande devise républicaine : Liberté, Égalité, Fraternité, s'élevant au-dessus des passions changeantes des foules, ou protestant contre les abus de la force ou les intolérances des maîtres d'un jour par des cris de pitié et de clémence, donnant enfin l'exemple souverain de l'homme qui, dans la guerre implacable des intérêts, des appétits et des égoïsmes, fait entendre les beaux mots d'amour, de pardon et de justice.

FIN

TABLE

1123-03. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 4-01.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE
LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS
DE NOTRE LITTÉRATURE

Notre siècle a eu, dès son début, et léguera au siècle prochain un goût profond pour les recherches historiques. Il s'y est livré avec une ardeur, une méthode et un succès que les âges antérieurs n'avaient pas connus. L'histoire du globe et de ses habitants a été refaite en entier; la pioche de l'archéologue a rendu à la lumière les os des guerriers de Mycènes et le propre visage de Sésostris. Les ruines expliquées, les hiéroglyphes traduits ont permis de reconstituer l'existence des illustres morts, parfois de pénétrer jusque dans leur âme.

Avec une passion plus intense encore, parce qu'elle était mêlée de tendresse, notre siècle s'est appliqué à faire revivre les grands écrivains de toutes les littératures, dépositaires du génie des nations, interprètes de la pensée des peuples. Il n'a pas manqué en France d'érudits pour s'occuper de cette tâche; on a publié les œuvres et débrouillé la biographie de ces hommes fameux que nous chérissons comme des ancêtres et qui ont contribué, plus même que les princes et les capitaines, à la formation de la France moderne, pour ne pas dire du monde moderne.

Car c'est là une de nos gloires, l'œuvre de la France a été accomplie moins par les armes que par la pensée, et l'action de notre pays sur le monde a toujours été indépendante de ses triomphes militaires : on l'a vue prépondérante aux heures les plus douloureuses de l'histoire nationale. C'est pourquoi les maîtres esprits de notre littérature intéressent non seulement leurs descendants directs, mais encore une nombreuse postérité européenne éparse au delà des frontières.

Depuis que ces lignes ont été écrites, en avril 1887, la collection a reçu la plus précieuse consécration. L'Académie française a bien voulu lui décerner une médaille d'or sur la fondation Botta. « Parmi les ouvrages présentés à ce concours, a dit M. Camille Doucet dans son rapport, l'Académie avait distingué en première ligne la *Collection des Grands Ecrivains français*.... Cette importante publication ne rentrait pas entièrement dans les conditions du programme, mais elle méritait un témoignage particulier d'estime et de sympathie. L'Académie le lui donne. » (Rapport sur le concours de 1894.)

J.-J. Jusserand.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE
LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS
DE NOTRE LITTÉRATURE

Chaque volume in-16, orné d'un portrait en héliogravure, broché. 2 fr.

LISTE DANS L'ORDRE DE LA PUBLICATION
DES 48 VOLUMES PARUS

(Avril 1904.)

VICTOR COUSIN, par M. *Jules Simon*, de l'Académie française.

MADAME DE SÉVIGNÉ, par M. *Gaston Boissier*, secrétaire perpétuel de l'Académie française.

MONTESQUIEU, par M. *Albert Sorel*, de l'Académie française.

GEORGE SAND, par M. *E. Caro*, de l'Académie française.

TURGOT, par M. *Léon Say*, de l'Académie française.

THIERS, par M. *P. de Rémusat*, sénateur, de l'Institut.

D'ALEMBERT, par M. *Joseph Bertrand*, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

VAUVENARGUES, par M. *Maurice Paléologue*.

MADAME DE STAEL, par M. *Albert Sorel*, de l'Académie française.

THÉOPHILE GAUTIER, par M. *Maxime Du Camp*, de l'Académie française.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, par M. *Arvède Barine*.

MADAME DE LAFAYETTE, par M. le comte *d'Haussonville*, de l'Académie française.

MIRABEAU, par M. *Edmond Rousse*, de l'Académie française.

RUTEBEUF, par M. *Clédat*, professeur de Faculté.

STENDHAL, par M. *Édouard Rod*.

ALFRED DE VIGNY, par M. *Maurice Paléologue*.

BOILEAU, par M. *G. Lanson*.

CHATEAUBRIAND, par M. *de Lescure.*
FÉNELON, par M. *Paul Janet*, de l'Institut.
SAINT-SIMON, par M. *Gaston Boissier*, secrétaire perpétuel de l'Académie française.
RABELAIS, par M. *René Millet.*
J.-J. ROUSSEAU, par M. *Arthur Chuquet*, professeur au Collège de France.
LESAGE, par M. *Eugène Lintilhac.*
DESCARTES, par M. *Alfred Fouillée*, de l'Institut.
VICTOR HUGO, par M. *Léopold Mabilleau*, professeur de Faculté.
ALFRED DE MUSSET, par M. *Arvède Barine.*
JOSEPH DE MAISTRE, par M. *George Cogordan.*
FROISSART, par Mme *Mary Darmesteter.*
DIDEROT, par M. *Joseph Reinach.*
GUIZOT, par M. *A. Bardoux*, de l'Institut.
MONTAIGNE, par M. *Paul Stapfer*, professeur de Faculté.
LA ROCHEFOUCAULD, par M. *J. Bourdeau.*
LACORDAIRE, par M. le comte *d'Haussonville*, de l'Académie française.
ROYER-COLLARD, par M. *E. Spuller.*
LA FONTAINE, par M. *G. Lafenestre*, de l'Institut.
MALHERBE, par M. le duc *de Broglie*, de l'Académie française.
BEAUMARCHAIS, par M. *André Hallays.*
MARIVAUX, par M. *Gaston Deschamps.*
RACINE, par M. *G. Larroumet*, de l'Institut.
MÉRIMÉE, par M. *Augustin Filon.*
CORNEILLE, par M. *G. Lanson.*
FLAUBERT, par M. *Émile Faguet*, de l'Académie française.
BOSSUET, par M. *Alfred Rébelliau.*
PASCAL, par M. *É. Boutroux*, membre de l'Institut.
FRANÇOIS VILLON, par M. *G. Paris*, de l'Académie française.
ALEXANDRE DUMAS PÈRE, par M. *Hippolyte Parigot.*
ANDRÉ CHÉNIER, par M. *Émile Faguet*, de l'Académie française.
LA BRUYÈRE, par M. *Morillot.*

Chaque volume, format in-16, broché, avec un portrait en héliogravure. 2 fr.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 4-1904.